BARON CARRA DE VAUX

LES PENSEURS DE L'ISLAM

LES SOUVERAINS
L'HISTOIRE ET LA PHILOSOPHIE POLITIQUE

PARIS, LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

ABOU YOUSOF YA'KOUB. Le livre de l'impôt foncier ou Kharâdj, traduit et annoté par E. FAGNAN, environ 400 pp. in-8, *sous presse*, prix environ. . . . . 40 fr.

AHLWARDT (W.). The divans of the six ancient Arabic poets : Ennabiga, 'Antara, Tharafa, Zuhair, 'Alqama and Imruulqais, chiefly according to the MSS. of Paris, Gotha and Leyden, and the collection of their fragments with a list of the various readings of the text, XXX, 114, 224 pp. in-8, 1913 . . . . 30 fr.

Texte arabe et variantes.

CAETANI (L.). Principe de Teano — Chronographia islamica, ossia riassunto cronologico della storia di tutti i popoli musulmani dall'anno 1 all'anno 922 della Higrah 622-1517 dell'Era Volgare corredato della bibliografia di tutte le principali fonti stampate e manoscritte, *periodo primo* (Anni 1-132), fasc. 1-3, anni 1-65 dell'H. (622-685 E. V.), pp. 1 à 760, gr. in-4, 1912-13, chaque fascicule. . . 25 fr.

L'ouvrage comprendra 6 fascicules d'environ 250 pp. chaque. — On n'accepte que des souscriptions à l'ouvrage entier. Aucun fascicule n'est vendu séparément.

HUART (Cl.). Histoire des Arabes. 2 vol. (IV-381 et 512 pp.), avec carte, gr. in-8, 1912. . 40 fr.

LES PENSEURS DE L'ISLAM

I

AVANT-PROPOS

L'attention du grand public se tourne en ce moment de plus en plus vers l'Orient. Les liens entre les nations Européennes et les peuples de l'Islam, resserrés encore sur les champs de bataille pendant la dernière guerre, se font de plus en plus étroits. La France est maintenant en possession d'un immense empire musulman ; elle doit connaître à fond les peuples sur lesquels s'exerce son autorité ou son influence. Il faut qu'elle comprenne leurs âmes, leur passé, leurs fois, leurs instincts profonds, leurs anciennes gloires.

L'Orientalisme d'érudition a d'autre part été fort actif dans ces dernières années ; — et l'on sait d'ailleurs que notre pays a tenu dans cet ordre d'études, depuis plus de trois siècles, une place digne de lui. — Les travaux des Orientalistes ont fait connaître des littératures extrêmement étendues, riches, fines, variées, pleines de détails, de faits et d'idées. Les Orientaux eux-mêmes ont imprimé beaucoup de leurs œuvres anciennes ; et le matériel maintenant publié dans les trois grandes littératures musulmanes, arabe, turc et persan, sans parler de branches accessoires, est énorme.

Il devient de plus en plus difficile, à qui n'a pas une longue expérience, de s'orienter dans ces sortes de « mers », comme disent les Arabes. Aussi des ouvrages d'ensemble, donnant des indications ou des directions générales en la matière, sont-ils aujourd'hui indispensables.

Nous avons voulu faire ici, non un Catalogue, mais un choix. Notre intention n'a pas été de tout dire, mais de mettre en relief les figures principales, de faire connaître les œuvres maîtresses, de donner le sentiment de quelques idées essentielles, la vue de certains sommets. Ce ne sont pas seulement des noms ou des titres de livres que nous présentons au lecteur : c'est quelque chose de vivant, des personnes, des types, des pensées, des caractères.

Toute cette littérature est imprégnée de pensée ; un sentiment spontané de droit, de morale ou de mystique, émane de presque toutes les œuvres ; et la vie du plus farouche conquérant est dominée par des goûts intellectuels sincères, par une sorte d'instinct supérieur de bonne administration, de raison, de sagesse.

Le plan de cette publication comporte 5 *volumes. Le premier est consacré aux souverains, aux historiens et à la philosophie politique. — Le second* (sous presse) *aura pour objet « la Géographie et les Sciences ». Depuis longtemps les géographes Arabes sont connus en Europe, et les savants de*

cette nation, astronomes, algébristes, chimistes, médecins, sont célèbres depuis le moyen âge. Nous rappelons et résumons dans ce livre les services qu'ils ont rendus à la science.

Le 3e volume traitera « de l'Exégèse et de la Jurisprudence » (en préparation). *L'histoire des origines de l'Islam a été dans ces derniers temps l'objet de travaux très fouillés de la part de plusieurs orientalistes éminents, appartenant à diverses nations, et elle forme maintenant presque une branche à part de la science orientale. Nous en parlerons assez longuement.*

Le 4e volume aura pour titre : « La philosophie scolastique, la théologie et la mystique », sujet que nous avons autrefois traité. Le cinquième : « Les Sectes et le Libéralisme moderne. »

B. DE VAUX.

CHAPITRE PREMIER

LES SOUVERAINS

LES GRANDS KHALIFES : MANSOUR, RÉCHÎD, MAMOUN. — SALADIN. — LE DESTRUCTEUR DU KHALIFAT HOULAGOU.

I

EL-MANSOUR, le second Khalife de la dynastie des Abbassides (1), fut un très grand prince. C'est lui qui fonda Bagdad pour en faire la capitale de l'empire. Celle-ci, sous les Oméyades, avait été Damas. Il bâtit sur une hauteur dominant l'Euphrate, dans le bassin supérieur du fleuve, la forte citadelle de Râfikah en face de Rakkah ; il renforça les défenses de Koufah et de Basrah. Sous son règne, les modes persanes furent en honneur. On cultiva la littérature, l'histoire, la médecine et particulièrement l'astro-

1. Sur l'histoire de ces Khalifes, V. par exemple, Muir, *The Caliphate, its rise, decline and fall*, 2e éd., Londres, 1892, et Maçoudi, *Les Prairies d'Or*, éd. et trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861 et suiv.

nomie, car ce Khalife était astrologue ; les grands jurisconsultes Abou Hanîfah et Mâlik ibn Anas fleurirent à cette époque. Mansour jugea sévèrement ses prédécesseurs. Un traditionniste raconte que dans une réunion de savants qui avait lieu chez lui, la conversation tomba sur les Khalifes Oméyades, sur leur politique et sur les causes de leur chute. Mansour en critiqua plusieurs, loua Hichâm, fils d''Abd-el-Mélik, et ajouta : « Les premiers d'entre eux gouvernèrent d'une main ferme l'empire que Dieu leur avait soumis ; ils surent contenir, protéger et défendre les États que Dieu leur avait confiés, parce qu'ils se maintinrent dans une sphère élevée et qu'ils évitèrent toute action vulgaire ; mais leurs fils, perdus de luxe et de vices, n'eurent d'autre pensée en arrivant au pouvoir que de satisfaire leurs passions, que d'enfreindre les lois divines pour s'adonner à tous les plaisirs... ils traitèrent à la légère Dieu et la souveraineté, et Dieu les rendit incapables de régner. »

Mansour choisit la position de Bagdad parce qu'il la jugea facile à défendre et d'un climat sain. L'emplacement était protégé par l'Euphrate et des canaux dérivés de ce fleuve. Quand le Khalife avait été le reconnaître, il y avait trouvé des moines qui lui en avaient vanté l'air, les eaux, le climat. Il fit creuser les lignes

des murailles et les principales places, et il posa lui-même la première pierre. La ville avait quatre portes donnant accès aux rues principales ; elles étaient voûtées en ogives, et surmontées de pavillons dans lesquels s'ouvraient des baies également ogivales, et d'où la vue s'étendait sur tout le pays environnant. De la porte de Khorâsan, regardant à l'est, on dominait la vallée du Tigre ; cette porte était appelée aussi porte de la Félicité, parce que la fortune des Abbassides avait commencé dans le Khorâsan. Les autres regardaient la Syrie, Koufah et Basrah. La nouvelle ville fut appelée *Médinet el-Mansour* ou ville de Mansour, du nom de son fondateur.

HAROUN ER-RACHID était petit-fils de Mansour ; sa mère Khaïzouran était une esclave originaire de l'Yémen. Il succéda à son frère Hâdi au moment où celui-ci se disposait à le faire périr ; il est probable que Hâdi fut empoisonné par la mère de Réchîd. Hâroun fit la prière sur le corps de son frère, et fut proclamé l'an 170, H. Dans la neuvième ou dixième année de son règne, il quitta Bagdad, qu'il n'aimait pas, et s'installa à Rakkah. Il lui était plus facile ainsi de contenir la Syrie et de surveiller les frontières grecques. Sans être précisément un conquérant, Réchîd déploya dans

tout son règne une grande activité militaire. Il eut à réprimer des soulèvements continuels dans différentes parties de son empire, et il ne cessa de lutter, avec des alternatives de succès et de revers, contre les Grecs. L'étendue des territoires musulmans dépassait alors la science de l'administration ; le Khalife ne pouvait maintenir ses immenses possessions unies et tranquilles sur tous les points. L'Espagne s'était déjà détachée sous le règne de Mansour ; l'Afrique se sépara en fait sous celui de Réchîd.

Du côté des Grecs, Réchîd avait en Nicéphore un digne adversaire. En 181, profitant de troubles à Constantinople, il avait conduit lui-même des forces importantes en Asie-Mineure et remporté une victoire près d'Angora. Les prisonniers furent ensuite échangés, et Irène, en payant un tribut, obtint une trêve de quatre ans. Quelques temps après, Nicéphore écrivit au Khalife une lettre insultante : « Nicéphore, roi des Grecs, à Hâroun, roi des Arabes. Irène a échangé la tour contre le pion ; elle t'a donné de l'argent, deux fois ce que tu aurais dû lui en donner toi-même. Ce n'est qu'une faiblesse de femme. Rends maintenant ce que tu as reçu, ou que le glaive décide. »

Hâroun répondit : « Hâroun commandeur des croyants, à Nicéphore chien des Grecs. J'ai lu ta lettre, fils d'une mère infidèle. La

réponse, tu la verras et tu ne l'entendras pas. » Et, sur cette fière riposte, le Khalife entra en campagne et ravagea les territoires grecs de l'Asie-Mineure jusqu'à Héraclée ; l'empereur occupé ailleurs dut payer tribut. A la fin de son règne, en 190, Hâroun à la tête de 135.000 hommes marcha de nouveau en personne contre l'empire et mit le siège devant Héraclée. La ville se défendit bien et le Khalife allait se retirer, lorsqu'il en fut dissuadé par un cheïkh qui lui conseilla au contraire de réunir des pierres et d'élever une autre ville en face de la place forte. Les habitants, voyant ces préparatifs, se laissèrent glisser la nuit du haut des murs avec des cordes et s'évadèrent. On dit aussi que ce sont les machines qui décidèrent du succès. Réchîd avait dit à ses généraux d'ajouter des matières combustibles aux pierres lancées par les balistes. C'était le système du feu grégeois,employé contre les Grecs par leurs ennemis. La ville incendiée céda. Un bon poète, Abou Nowâs, a dit à ce propos : « Héraclée a été saisie d'épouvante à la vue de ces machines qui vomissaient le naphte et la flamme ; on aurait dit que nos feux étaient à côté de cette citadelle comme des torches posées sur des fagots de petit bois. »

Après cette conquête, Réchîd fit détruire des églises chrétiennes dans les pays frontières,

et les règlements qui obligeaient les Chrétiens à porter dans leur costume des signes distinctifs furent appliqués avec plus de rigueur.

Sous ce règne, la marine musulmane commença à se montrer. Les îles de Crète et de Chypre furent attaquées et un amiral grec fut fait prisonnier, ceci d'après des écrivains byzantins. — Réchîd conçut le plan de joindre la Méditerranée à la mer Rouge par un canal. Son idée n'était pas de percer le canal de Suez ; une erreur géographique s'y opposait : on croyait que le niveau de la mer Rouge était plus élevé que celui de la Méditerranée, en sorte que la première mer se serait précipitée dans l'autre. Le plan consistait à faire une dérivation du Nil qui aboutirait à la mer Rouge ; les vaisseaux venant de la Méditerranée remonteraient le fleuve, puis, se dirigeant à l'est en suivant ce canal, entreraient dans la mer Rouge et aboutiraient à Djoddah. C'est là d'ailleurs le chemin que suivent les pèlerins venant d'Alexandrie. Ce projet fut abandonné pour des difficultés techniques ; on lui en substitua un autre, consistant à dévier le Nil non plus dans la Haute-Egypte, mais dans le Delta, vers Péluse et le lac de Tinnis. Le ministre Barmékide Yahya fils de Khâled y fit opposition, sous prétexte que les Grecs pourraient s'emparer de ce passage et amener leurs vaisseaux jusque dans le port

de La Mecque. Le conquérant de l'Égypte 'Amr fils d'el-'As, qui avait naguère conçu le même projet, en aurait été détourné pour de semblables raisons. Il n'y en a pas moins là une intention louable et presque « un effort tenté, comme dit Masoudi, pour augmenter la civilisation et la prospérité du pays et améliorer le sort des habitants, en facilitant l'échange des denrées et de tout ce qui développe la richesse et l'aisance générales. Dieu, ajoute cet écrivain, favorise les bonnes entreprises ».

Outre ses campagnes, Réchîd fit de nombreux déplacements occasionnés par le pèlerinage. Il conduisit huit fois le pèlerinage en grande pompe, répandant des largesses parmi le peuple, emmenant à sa suite une foule de pèlerins pauvres, se faisant accompagner par des savants, des philosophes et des poètes. Son épouse Zobéïdah s'intéressa aussi aux pèlerins. Elle fit élever dans la ville sainte de nombreux caravansérails et bâtit à La Mecque et le long de la route des pèlerins des puits et des citernes. Elle éleva aussi plusieurs Khans pour les voyageurs sur les frontières de Syrie. Elle fonda en Perse la ville de Tébrîz et celle de Qâchan. Zobéïdah était une petite fille de Mansour et une princesse d'un grand caractère.

La libéralité et la magnificence de Réchîd sont restées fameuses. On raconte que le poète

Merwân ayant fait une pièce de vers en son honneur, ce Khalife lui donna en récompense une bourse de 5.000 pièces d'or, une robe d'honneur, dix esclaves grecques et un de ses chevaux à monter. Il resterait à savoir si le trésor qui pouvait suffire à de telles largesses n'était pas alimenté par des moyens quelquefois un peu durs. La splendeur de ce règne rayonna jusqu'aux extrémités du monde. Réchîd reçut, disent les écrivains étrangers, une ambassade de l'empereur de Chine et une de Charlemagne. Les ambassadeurs du grand monarque d'Occident revinrent, d'après l'historien Eginhard, avec de beaux présents, parmi lesquels étaient des éléphants et une horloge d'eau. Cette horloge était de cuivre et d'airain damasquinés ; elle marquait le temps au moyen de cavaliers qui ouvraient et fermaient des portes en nombre égal à celui des heures, et qui les sonnaient en faisant tomber des balles sur un timbre (1). Réchîd est le premier des Khalifes Abbassides qui joua aux échecs et au *nerd*. Il donna des pensions aux joueurs les plus distingués. Il fit aussi installer des jeux de mail (polo), de paume et des tirs à l'arc, et il encouragea le peuple à s'y exercer en y affectant des prix.

1. V. *Magasin pittoresque*, 1852, p. 256 et 329 ; et 1834, p. 79.

Il y a dans le caractère de ce Khalife un trait qui gâte sa brillante figure : il était cruel. Les *Mille et une Nuits* qui ont recueilli sur lui de nombreuses anecdotes, dont plusieurs ont le cachet historique, le représentent se promenant incognito, accompagné de son ami Dja'far le Barmékide et de Mesrour, son fidèle porte-glaive, autrement dit son bourreau. Etant à l'article de la mort, au milieu d'une campagne, Réchîd se fit amener le frère d'un chef révolté, qui était son prisonnier, lui reprocha de l'avoir forcé à ce voyage dans lequel il avait contracté la maladie dont il allait mourir, et lui fit sous ses yeux couper les membres un à un.

Mais la plus grande tache qui assombrit ce règne est le meurtre de Dja'far et la ruine des Barmékides. Cette illustre famille qui avait eu une part prépondérante aux affaires et à la gloire des règnes de Réchîd et de Mansour, est restée dans l'Islam comme l'exemple le plus éclatant des vicissitudes de la fortune et de la puissance du destin. On prétend que Dja'far avait contracté une sorte de mariage fictif avec 'Abbâsah, la sœur du Khalife, afin que Réchîd, qui aimait beaucoup sa sœur et la compagnie de Dja'far, pût se divertir sans gêne avec tous les deux ; mais l'amour étant né entre 'Abbâsah et celui qui était son époux légal, la convention fut oubliée, et la princesse devint enceinte.

Réchîd entra alors en fureur et se fit apporter par le bourreau la tête de son ami. Le père de Dja'far qui était un vieillard et Fadl son frère furent mis en prison et traités avec rigueur ; ils y moururent peu de temps avant Hâroun. les biens de la famille furent confisqués dans tout l'empire. Réchîd, qui était poète, composa des vers sur cet événement, la nuit même qui suivit l'exécution, et appela le philologue Asmâ'i pour les lui réciter.

« Si Dja'far avait redouté la mort, un coursier rapide, bridé pour le voyage, eût sauvé sa vie ; — pour éviter le trépas, il eût pu trouver un abri inaccessible à l'aigle chargé d'années.— Mais, son heure étant venue, aucun astrologue n'aurait été assez habile pour conjurer son destin. » Après quoi Réchîd fit exposer le corps de la victime coupé en deux, de chaque côté du pont de Bagdad.

Réchîd, malgré son expérience, avait réglé la situation de l'empire après lui d'une façon qui ne pouvait amener que des catastrophes. Il avait hésité dans le choix de son héritier entre ses fils aînés Mohammed-Emîn et Mamoun. Pour lui, il préférait MAMOUN qu'il jugeait plus capable de régner : « Je retrouve en lui, disait-il, la sagesse énergique de Mansour, la piété de Mehdi et la fierté de Hâdi. » Mais

Mamoun n'était né que d'une esclave persane, Marâdjil, au lieu qu'Emîn était fils de Zobéïdah. Pressé par cette princesse et par la famille des Hachémites, Réchîd décida en faveur d'Emîn. Toutefois il ajouta que le pouvoir passerait à Mamoun après lui, et que ce dernier, pendant le temps de la vie d'Emîn, aurait le gouvernement de la partie orientale de l'empire, du Khorâsan. Un pacte en ce sens fut conclu entre les deux frères et déposé dans la Ka'ba de La Mecque. Ce système, qui constituait une sorte de partage, affaiblissait l'empire et l'exposait à toutes les difficultés pouvant naître d'une substitution.

Aussitôt après la mort de leur père, l'opposition entre le caractère des deux frères se manifesta. Emîn vivait à Bagdad dans le luxe et la débauche. Mamoun se faisait aimer et donnait des preuves de sagesse dans le gouvernement du Khorâsan. « Ce prince, dit Tabari, remplissait le Khorâsan de sa justice. Chaque jour il se rendait à la grande mosquée, et là, assis sur le siège du juge et entouré des docteurs de la loi et des théologiens, il prenait personnellement connaissance des plaintes et prononçait entre les parties. Il fit remise à toute la province de l'impôt de cette année. Il gagnait ainsi l'affection de toute la population, tandis que Mohammed à Bagdad, occupé seulement de ses

plaisirs et de ses constructions, se dérobait au peuple et confiait toutes les affaires à Fadl fils de Rébî'. »

Ce vizir ne tarda pas à conseiller à Emîn de se défaire de son frère. Emîn avait un fils. Fadl lui faisait remarquer que la succession avait été mal réglée par Réchîd, et qu'un frère ne pouvait avoir aucun droit en présence d'un fils. Après quelque résistance, Emîn céda. Il demanda à Mamoun de renoncer au gouvernement de Reï, de Qoumès et du Tabéristan, et d'accepter auprès de sa personne un maître des postes qui enverrait chaque jour au Khalife un rapport sur le gouvernement du Khoràsan, afin que cette province n'échappât pas à son autorité. Mamoun refusa. Emîn cessa de prononcer son nom dans le prône et le fit déclarer déchu par son vizir.

Mais Mamoun était prêt. Son armée entraînée, bien équipée, avait à sa tête un général éminent, Tâher. Elle brisa sans peine auprès de Reï l'armée mal organisée du Khalife et vint mettre le siège devant Bagdad. Ce siège fut long et affreux. Les troupes des deux partis offraient un singulier contraste. Les soldats de Mamoun étaient équipés avec toute la perfection que comportait la science militaire d'alors. Ils montaient d'excellents chevaux, étaient munis de cuirasses, de cottes de mailles, d'armures com-

plètes avec brassards, etc. Ils portaient des lances et des boucliers thibétains. Cette armée possédait des machines de siège. Les soldats d'Emîn au contraire combattaient presque nus. Ils n'avaient autour des reins qu'un caleçon et une ceinture ; ils s'étaient façonné une sorte de casque en feuilles, et des boucliers avec des nattes de jonc enduites de poix et bourrées de gravier. Ils se battaient avec des pierres et des briques qu'ils portaient dans des sacs. Des lambeaux d'étoffe leur servaient d'enseignes ; ils soufflaient dans des tuyaux de roseaux et des cornes de bœufs. On les appelait « l'armée des nus ».

Malgré l'infériorité de leur armement, les soldats d'Emîn soutinrent le siège pendant plusieurs mois. A la fin le Khalife, enfermé dans son château, à bout de ressources et d'argent, chercha à s'évader. Ṭâher, qui entretenait des espions auprès de lui, fut averti de son dessein. Il fit renverser par des nageurs la barque dans laquelle Emîn était monté pour traverser le fleuve. Le Khalife se sauva à la nage ; mais bientôt reconnu à une odeur de musc qui se dégageait de son sein, il fut frappé et égorgé. Sa tête, détachée du tronc et enduite de vernis, fut envoyée à Mamoun.

Ce prince n'avait pas pris une part personnelle à la lutte ; il était resté dans le Khorâsan. En

voyant la tête de son frère, il frémit et versa des larmes. Toutefois il la fit planter sur un pal au milieu de la grande cour de son château, et ordonna à ses hommes, en touchant leur solde, de passer devant et de la maudire.

Zobéïdah, quand elle apprit le meurtre de son fils, s'abstint de demander vengeance du sang versé. Elle prit des habits de deuil et revêtit un cilice de bure ; puis elle se fit apporter un encrier et une feuille de papier, et écrivit quelques vers touchants à l'adresse de Mamoun. Celui-ci pleura en les lisant, et se déchargea sur Tâher de la responsabilité du meurtre de son frère. El-Emîn s'était marié pendant le siège. Il avait épousé une jeune femme de la famille des Barmékides, personne douée d'un grand talent de parole, poète et très belle ; elle composa plusieurs élégies sur sa mort.

On a considéré cette guerre comme représentative de la rivalité entre les éléments persans et arabes dans l'empire des Khalifes (1). Mamoun, fils d'une persane et élevé dans le goût persan par la famille du Barmékide Dja'far, représentait le premier élément ; Emîn, soutenu par sa mère princesse arabe et par le parti des Hachémites, incarnait le second. Dans tout le règne de Mamoun, les persans et leurs partisans, que l'on

1. Notamment Zaydân, *Umayyads and Abbassides*, trad. Margoliouth, p. 203.

nomme Cho'oubites, furent en faveur. Ce Khalife s'entendit interpeller dans les rues par des Arabes se plaignant d'être négligés : « Emir des croyants, lui disaient-ils, regarde les Syriens arabes du même œil que tu vois les persans du Khorâsan ! » Les Cho'oubites eurent des places dans les conseils et y attaquèrent ouvertement les Arabes. L'un d'eux Sahl fils de Hâroun fut directeur de la bibliothèque publique. Les savants de ce parti composèrent des ouvrages sur les défauts des Arabes, où ils réfutaient ceux qui les mettaient au-dessus des autres races. Les Arabes eurent des polémistes qui les défendirent, dont le plus célèbre est Ibn Qotéïbah.

Mamoun, devenu Khalife, ne voulut pas d'abord résider à Bagdad. Malgré les instances de Fadl fils de Sahl, qui lui représenta la difficulté d'administrer l'empire et de contenir toutes ses provinces sans résider au centre, il préféra demeurer à Merv. Il continua avec Fadl à s'occuper d'astrologie et de science. « Il imita, dit Masoudi, les mœurs des rois persans sassanides ; passionné pour la lecture des anciens livres, il réussit à les comprendre et à les approfondir. »

Cependant, comme l'avait prévu son ministre, des révoltes très graves éclatèrent dans l'Irâk et à Bagdad même. Mamoun se décida alors à se rendre à Bagdad. Auparavant il se défit de Fadl qui déplaisait aux généraux ; il le fit

assassiner dans son bain. Il y a bien dans le caractère de ce Khalife un peu d'hypocrisie. Car les historiens donnent pour certain que c'est lui qui ordonna le meurtre de Fadl, et cependant, ainsi qu'il le fit pour Emîn, il le pleura, et il fit mettre à mort ses assassins. Réchîd avait de même mis à mort les exécuteurs de Dja'far. Mamoun fit périr aussi Hartama, son plus grand général après Tâher, qui avait contribué à la prise de Bagdad et réprimé les révoltes en Mésopotamie.

En entrant à Bagdad (204), Mamoun y fut salué par les membres de la famille impériale et par les généraux. Tâher, le plus important de ceux-ci, fut rappelé de Rakkah. Il fut d'abord nommé gouverneur de Bagdad ; puis, déplaisant, dit-on, au Khalife parce qu'il lui rappelait la mort de son frère, il fut envoyé comme vice-roi dans le Khorâsan. Après deux années de gouvernement, on le trouva mort dans son lit. C'était un personnage d'une haute valeur intellectuelle. Il protégeait les savants et les poètes. Une épître qu'il adressa à son fils au moment où celui-ci fut nommé gouverneur de Mésopotamie est considérée comme un modèle de philosophie politique. L'historien Ibn el-Athîr l'a rapportée tout au long dans son ouvrage. Mamoun la fit copier et en distribua des exemplaires aux gouverneurs de son empire. Le fils et les descendants

de Tâher conservèrent après lui la vice-royauté de l'Est, où ils formèrent une dynastie.

Mamoun retrouva vers la fin de son règne l'activité guerrière de Réchîd. En 217, il se rendit dans l'Égypte toujours troublée et y fit mourir le despote 'Abdous. En 215 et 218, il conduisit lui-même des expéditions contre les troupes de l'empereur Théophile. Elles furent heureuses ; plusieurs places furent prises et un grand nombre de Grecs se soumirent à la capitation. Le Khalife fit construire sur la frontière une puissante citadelle à Tyana, dont on dit qu'il donna lui-même les plans. Il mourut au retour de sa seconde expédition contre les Grecs.

Ce règne avait été très brillant autant par le luxe que par le mouvement intellectuel. Masoudi, à propos du mariage du Khalife avec la fille du vizir Hasan fils de Sahl, indique quelques traits qui donnent la mesure de la magnificence de la cour à cette époque : Le vizir distribua à ses invités marquants, c'est-à-dire aux membres de la famille impériale, aux généraux, aux secrétaires, des balles de musc dans lesquelles étaient des billets portant des donations : celles-ci consistaient en esclaves, en chevaux, même en fermes. Au peuple, on jeta des pièces d'or et d'argent, des vessies de musc et des œufs d'ambre. Pour payer ces prodigalités, le Khalife abandonna à son vizir le revenu

de deux provinces, le Fars et la Susiane, pendant une année.

Sous ce règne, la philosophie et la dialectique furent à la mode ; les principales écoles entre lesquelles se partage la pensée musulmane ont leur origine à peu près en ce temps. Les Motazélites paraissent. Ils se distinguent aux conférences tenues en présence du Khalife, où ils sont représentés par deux de leurs principaux docteurs : Abou'l-Hodéïl et Ibrâhîm en-Nazzâm. Les Soufis commencent aussi à se montrer. L'un d'eux a une entrevue avec Mamoun à qui il parle avec beaucoup de liberté, et qui le juge inoffensif. Le jurisconsulte fondateur de rite Châfi'i fleurit sous ce règne ; le premier des grands philosophes de l'école hellénisante, el-Kindi, sous le règne suivant. Mamoun fait rechercher les livres anciens, encourage les traducteurs, il a un bureau de traduction, et c'est grâce à lui que la littérature et la science grecques, soit directement, soit par l'intermédiaire des vieux persans ou des syriens, pénètrent dans l'Islam. La musique orientale a sous Mamoun quelques-uns de ses plus brillants représentants. L'un est un membre de la famille impériale, Ibrâhim fils du Khalife Mehdi, qui lui dispute un instant le pouvoir. La géographie surtout et l'astronomie sont l'objet des soins du Khalife : il s'entoure d'astronomes, fait construire des tables astro-

nomiques, fait mesurer un degré terrestre, et établit une nouvelle mesure officielle dite la coudée noire. Il n'y a en somme pas de chapitre dans l'histoire de l'art et de la pensée orientale où le nom de ce monarque ne paraisse et où son influence ne se fasse sentir.

Dans la dernière partie de son règne, Mamoun gouverna par lui-même et ne donna plus à ses secrétaires le titre de vizir. Il était excellent administrateur, informé de tout ce qui se passait jusque dans les parties les plus éloignées de son empire. Sa nature était portée à la clémence, et cependant sujette à quelques mouvements de colère, dans lesquels il châtiait trop vite ; il avait une religion élevée et il sympathisait avec les tendances libérales des Motazélites. On a de lui de belles paroles où il exprime le sentiment à la fois religieux et philosophique de la soumission au destin ; sa mort fut celle d'un grand prince et d'un sage.

II

L'Égypte possède des œuvres d'art célèbres dues principalement aux dynasties des Fâtimides et des Mamlouks. Les Fâtimides à leur apogée sont représentés par une personnalité singulière, un prince philosophe et théologien d'une psychologie anormale, le Khalife Hâkem,

fondateur des Druzes, dont nous parlerons en traitant des sectes. La dynastie des Eyoubites qui suivit celle des Fâtimides a au contraire à sa tête un prince sage, orthodoxe, pur héros islamique qui est resté dans la mémoire des peuples comme la plus brillante incarnation de la chevalerie orientale, je veux dire le célèbre Saladin.

Le mérite de ce conquérant a été grand ; les circonstances ne se présentaient pas pour lui très favorables. Il était de médiocre naissance. Son père, simple Kurde, avait quitté les montagnes du Kurdistan pour se mettre au service de petits princes de la Mésopotamie ; il s'appelait Eyoub, d'où la dynastie a pris son nom. SALADIN (Salâh ed-Dîn) (1), dont le nom était Yousouf, naquit à Tékrit sur le Tigre, en 532. Il entra dans les armées de l'Atabek Nour ed-Dîn et se signala à la bataille de Bâbeïn contre les Francs. L'armée syrienne, à laquelle il appartenait, commandée par Chirkouh, défit le roi Amaury de Jérusalem, aidé de troupes égyptiennes. Dans une autre campagne, l'armée franque ayant marché sur le Caire, Chirkouh et Saladin

1. V. sur Saladin une notice de Reinaud dans le *Journal Asiatique*, tome V, et sa vie par Béhâ ed-Dîn dans la Collection des *Historiens des Croisades*, Paris, ou dans l'*Oriental translation fund* : *the Life of Saladin, 1137-1193 A. D.*, Londres, 1897.

vinrent au secours des Égyptiens. Vainqueur, Chirkouh fit ensuite assassiner le vizir égyptien Châwer et prit sa place ; mais étant mort lui-même peu de temps après, il laissa à Saladin le bénéfice de ce succès. Saladin se trouva donc maître de l'Égypte. La situation restait pourtant délicate et complexe : d'une part il avait agi comme lieutenant de Nour ed-Dîn et au nom du Khalife abbasside de Bagdad, le Khalife orthodoxe ; d'autre part il se trouvait vizir du Khalife du Caire, fâtimide et chiite. Il sut de ces données dégager sa propre fortune, avec adresse sinon avec scrupule. Tout d'abord, il demeura d'accord avec Nour ed-Dîn, se montra sunnite fervent, — et peut-être était-il sincère, — s'abstint de boire du vin, affecta une conduite austère. Puis il convint avec Nour ed-Dîn de supprimer le Khalife du Caire. Ce changement fut préparé par des leçons et des prêches dans les écoles supérieures, et l'on habitua la population aux doctrines sunnites. La dynastie fâtimide cessa sans effusion de sang. Le Khalife déchu mourut au moment opportun, ce qui fit accuser Saladin par quelques historiens de l'avoir assassiné. Cette exécution faite, le nouveau maître de l'Égypte se brouilla avec Nour ed-Dîn. Celui-ci, inquiet de l'élévation de son trop puissant lieutenant, allait entrer en Égypte avec une armée, lorsqu'il mourut. Saladin, pro-

fitant de cette circonstance, se posa en défenseur et en vengeur de la religion offensée par quelques succès des Francs, enleva Damas au fils de Nour ed-Dîn et se fit donner par le Khalife de Bagdad le titre de Sultan d'Égypte et de Syrie.

Dès lors toute son activité se porta contre les Francs. Son ardeur était grande : « Vous avez, écrivait-il quelque temps auparavant aux émirs, fait la paix avec les Chrétiens. Cependant les Chrétiens sont nos ennemis communs. Vous avez fait tourner au profit des infidèles l'argent destiné à protéger les vrais croyants. C'est un crime contre Dieu, contre son prophète, contre tous les gens de bien. »

En 579 et 581, Saladin prit Alep et Mosoul. Pendant ce temps, les Chrétiens ayant fait une incursion en Arabie, il se départit de sa modération habituelle et fit massacrer tous ceux qu'on put prendre. « Les infidèles, écrivit-il à cette occasion à son frère qui gouvernait l'Égypte, ont violé l'asile et le berceau de l'islamisme ; ils ont profané notre sanctuaire. Purgeons donc la terre de ces hommes qui la déshonorent ; c'est un devoir sacré pour nous. Purgeons l'air de l'air qu'ils respirent, et qu'ils soient voués à la mort. » On en égorgea un certain nombre dans la vallée de Mina près de La Mecque, au lieu des brebis et des agneaux qu'on a coutume d'y sacrifier chaque année lors du pèlerinage.

En 583, Renaud de Châtillon enleva en pleine paix une caravane musulmane; Saladin profita de cette injure pour reprendre la guerre contre les Chrétiens. Il les défit auprès de Tibériade, dans un combat que les Chrétiens appellent bataille de Tibériade et les Musulmans bataille de Hittîn. Au cours de la bataille, il fit mettre le feu aux bruyères et aux herbes sèches qui couvraient le sol. Il fit prisonniers le roi de Jérusalem, le grand maître des Templiers, Renaud de Châtillon et d'autres seigneurs. Les captifs ordinaires, liés par groupe de trente ou quarante, furent vendus dans les marchés du voisinage. Les prisonniers de marque furent traités avec égard, sauf Renaud qu'il tua de sa propre main, pour venger les affronts faits à l'islam. Il fit aussi massacrer les Templiers et les Hospitaliers, ennemis trop irréductibles de la foi du prophète. Leur exécution fut considérée comme une œuvre pie : il en chargea les docteurs et les pieux personnages de son armée.

La Palestine tomba à la suite de cette bataille et Jérusalem fut rendue à l'islam. Cette dernière conquête est, aux yeux des croyants, la plus grande gloire de Saladin. Les mosquées de la ville sainte qui avaient été transformées en églises, furent purifiées à l'eau de rose et restituées au culte musulman. On respecta l'église du Saint-Sépulcre. Tous les chrétiens du rite latin furent

considérés comme captifs ; mais on les laissa sortir et on pourvut de vivres et d'une escorte ceux qui payèrent tribut.

Les Chrétiens, reprenant l'offensive, vinrent mettre le siège devant Saint-Jean d'Acre. Saladin les attaque pendant qu'ils poursuivent les travaux du siège. La lutte est menée avec ardeur de part et d'autre. La tâche des Musulmans n'est pas toujours facile. Saladin écrit un jour au Khalife : « Les Chrétiens reçoivent sans cesse de nouveaux renforts. Plus nombreux que les flots de la mer, plus amers que ses eaux saumâtres, pour un qui périt sur terre, ils arrivent mille par mer. La semence est plus abondante que la moisson ; l'arbre produit plus de branches que le fer n'en peut couper... Voilà que le Pape des Francs vient d'imposer aux Chrétiens des pénitences et des dîmes. Il les fait revêtir de deuil jusqu'à l'entière délivrance du tombeau de leur Dieu. Vous qui êtes du sang de notre Prophète Mahomet, c'est à vous de faire dans cette circonstance ce qu'il ferait lui-même s'il était au milieu de son peuple. »

Mais parfois la santé trahit Saladin ; malade, il pleure de ne pouvoir prendre part à l'action. A la fin Saint-Jean d'Acre tombe aux mains des Francs. Ceux-ci, enhardis par ce succès, entraînés par le fameux Richard Cœur de Lion, veulent tenter de reprendre Jérusalem. Ils battent

Saladin à Arsouf. Trop faible pour résister, le héros musulman démantèle les places qui pourraient tomber entre leurs mains. Il détruit ainsi les fortifications d'Ascalon ; la peine qu'il en éprouve est extrême : « J'aime beaucoup mes enfants, dit-il ; mais il m'en coûterait moins de les sacrifier que d'ôter une seule pierre de ces murailles. » Tous ses efforts se concentrent sur la défense de Jérusalem menacée. Il en répare les fortifications ; il fait dévaster les campagnes environnantes et il établit son armée sur les hauteurs voisines. Richard approche. Saladin tient conseil avec les émirs. On le voit en proie à la plus vive agitation ; à peine a-t-il d'abord la force de parler. Il reprend courage cependant, réchauffe le zèle des émirs, les exhorte à ne pas laisser retomber la ville sainte aux mains des infidèles. Les chefs lui promettent leur concours ; mais l'armée murmure et se révolte presque ; elle veut bien tenter la chance d'une dernière bataille, non soutenir un siège pénible et inutile. Saladin gémit de ce manque de foi ; mais le lendemain, alors qu'il n'attendait plus que la défaite, il voit l'armée chrétienne battre en retraite.

Les Chrétiens en effet étaient divisés, et Richard, inquiété par des nouvelles d'Angleterre, songeait à y retourner. On entame des négociations que Saladin fait traîner en longueur, et

dans lesquelles les deux princes se traitent avec beaucoup de courtoisie. Richard étant tombé malade, Saladin lui envoie des fruits, de la neige et tout ce qui peut aider à le rétablir. Les Musulmans paraissent plus las que les Chrétiens. Saladin, à son grand regret, signe la paix pour trois ans.

Il donne aux Chrétiens le droit de visiter Jérusalem, mais sans armes. Lui-même assiste à leur pèlerinage ; il veille à leur sûreté et reçoit leurs chefs à sa table. Enfin Richard quitte la Palestine. Saladin, fatigué, va se reposer à Damas. On raconte que des ambassadeurs chrétiens, lui demandant audience, le trouvent occupé à jouer avec son plus jeune fils. Cet enfant, effrayé par le costume insolite des Francs, se met à pleurer ; Saladin renvoie alors l'audience à un autre jour. Il passe aussi quelque temps à chasser dans les environs. Mais après ce moment de repos, le héros de l'Islam sent le désir de nouveaux hauts-faits. Il rêve la conquête de l'Asie-Mineure et de la Grande-Arménie, et il se dispose à envahir ces provinces, lorsque la mort le surprend.

Ce prince a été admiré de ses ennemis comme de ses amis. Des auteurs chrétiens, particulièrement des Italiens, l'ont loué ; il combat les armes et la civilisation d'Occident avec une sorte d'équivalence ; l'estime, presque l'amitié,

naît entre lui et les chefs Francs. Il forme un digne pendant aux plus grands héros de la chevalerie chrétienne. Il laissa à ses adversaires cette suprême jouissance de combattre un ennemi que l'on peut estimer.

En général, Saladin fut tolérant et modéré dans le succès. En Égypte, il toléra les Chrétiens Coptes, respecta leurs privilèges et en prit plusieurs à son service. Après la prise de Jérusalem, comme on lui reprochait sa magnanimité envers les Chrétiens, il dit : « Je préfère qu'ils s'en aillent contents. » Il donna à son fils, avant sa mort, ces sages conseils : « Mon fils, je te recommande la crainte de Dieu, source de tout bien. Fais ce que Dieu commande, et tu y trouveras ton bonheur. Aie toujours le sang en horreur, car le sang ne dort jamais. » Saladin était grand observateur des préceptes de la religion ; il était sévère dans l'administration, rendait autant que possible la justice lui-même ou veillait à ce qu'elle fût rendue exactement. Sa libéralité était extrême ; elle s'exerçait souvent envers les gens de lettres. Il aimait à les grouper autour de lui,surtout lorsqu'il était à Damas, et à tenir des veillées littéraires. Le jeu d'échecs était un de ses passe-temps favoris. On dit qu'il avait un grand mépris de l'argent ; mais ce mot n'a guère de sens pour un souverain : « Il avait aussi peu d'estime pour l'argent que

pour la poussière, a dit un biographe. Lorsqu'il mourut, son trésor particulier ne contenait que 1 dînar et 47 dirhems. »

III

La dynastie des Abbassides, après avoir duré cinq siècles, fut renversée par un conquérant que l'imagination des Occidentaux se représente comme très barbare, et qui cependant a des droits légitimes au titre de protecteur des sciences. HOULAGOU, petit-fils de Djenghîz-Khan, était l'un de ces chefs mongols dont la poussée vers l'Occident au moyen âge épouvanta jusqu'à l'Europe. Il n'était pas musulman ; mais ses successeurs le devinrent, et l'action qu'il a exercée sur les destins de l'Islam explique assez que nous en parlions ici (1).

Le père d'Houlâgou était Touli Khan, fils de Djenghîz Khan ; sa mère était un princesse mongole d'une haute valeur intellectuelle. Quand Touli Khan mourut, au moment où les Mongols faisaient la conquête de la Chine, c'est à elle que fut confiée l'administration de l'armée. Elle avait quatre fils, dont Mongou Khan et

1. Sur Houlagou, V. Raschid el-Dîn, *Histoire des Mongols de la Perse*, éd. et trad. Quatremère, Paris, 1836 ; Abou'l-Faradj, *L'Histoire des Dynasties*, en arabe, éd. Salhâni, Beyrouth, 1890.

Houlâgou ; elle leur donna une excellentée ducation et sut maintenir les officiers dans le devoir. Cette princesse était chrétienne ; elle honorait, dit Abou'l-Faradj, les évêques et les moines ; elle apprenait leurs prières et leurs bénédictions ; et on aurait pu lui appliquer cette parole d'une poète : « Si toutes les femmes étaient « semblables à celle-là, leur sexe s'élèverait au- « dessus de celui des hommes. »

En 649, les membres de la famille de Djenghîz Khan et les grands de la nation s'assemblèrent en une diète et donnèrent le pouvoir à Mongou Khan, frère aîné de Houlâgou. « Ils découvrirent leurs têtes et rejetèrent leurs ceintures sur leurs épaules, puis le placèrent sur le trône et s'agenouillèrent neuf fois devant lui. » Mongou Khan établit ses frères, qui étaient au nombre de sept, sur différentes parties de son empire. A Houlâgou il donna l'Occident et le chargea de poursuivre la conquête mongole de ce côté.

En 651, Houlâgou se dirigea des frontières du Karakoroum vers l'Occident, emmenant avec lui une partie del'armée mongole ; on lui avait donné deux hommes sur dix. Il combattit les Ismaëliens, alors très puissants en Perse, assiégea leurs châteaux et demanda l'aide du Khalife de Bagdad ; mais les vizirs s'y refusèrent, disant qu'il était un homme sans foi, et qu'il cherchait seulement à dégarnir la capitale de troupes,

pour la prendre ensuite plus facilement. Lorsqu'il se fut rendu maître des châteaux des Ismaëliens, il envoya au Khalife une seconde ambassade pour lui reprocher son refus. Le vizir craignant sa colère, songea à l'apaiser par de riches présents ; mais un conseiller dit : le vizir ne cherche qu'à se gagner à lui-même la faveur d'Houlâgou et à s'arranger avec lui aux dépens du Khalife. On n'envoya alors au conquérant que des objets sans valeur ; celui-ci blessé se dirigea sur Bagdad.

La ville était alors en proie à des troubles perpétuels occasionnés par les rivalités confessionnelles entre Chiites et Sunnites. Les Chiites étaient persécutés, et le Khalife, dit-on, avait été jusqu'à les proscrire et à permettre aux Sunnites de piller leurs biens, de démolir leurs maisons et même de traîner en esclavage leurs femmes et leurs enfants. Là-dessus le ministre Alkami, sympathique en secret aux Chiites, aurait appelé Houlâgou. Le chef mongol défit sans peine l'armée de Bagdad et vint mettre le siège devant la ville. Les travaux furent poussés avec ardeur. En un jour et une nuit, les Mongols bâtirent du côté oriental de la ville un mur élevé ; ils en firent autant du côté occidental. Ils creusèrent un fossé profond à l'intérieur de ces murs ; puis de tous côtés ils dressèrent les machines et disposèrent

les balistes et les instruments pour lancer le naphte. Les Mongols étaient très savants dans l'art des sièges et ils possédaient un matériel considérable. Abou'l-Faradj dit que du côté de la Chine, ils avaient mille maisons pour les ouvriers mécaniciens et les ouvriers occupés à la construction des appareils de guerre. On poussa l'attaque sur plusieurs points à la fois. Houlâgou faisait lancer des flèches sur lesquelles il était écrit que quiconque n'était pas combattant pouvait obtenir la sécurité pour lui-même, sa famille et ses biens. La tour el-'Adjémi fut enlevée d'abord. Les habitants envoyèrent des députés aux Mongols, puis le Khalife se livra. Houlâgou lança ses soldats au pillage de la ville, et lui-même y fit son entrée par la porte de Kalwadza, Moharrem 656 (1258 Ch.). Il se rendit au palais, se fit amener le Khalife, prit ses joyaux, perles et colliers et les distribua à ses émirs. Le soir, il fit séparer les femmes du Khalife, qui étaient au nombre de 700, on les emmena sous la garde de 300 eunuques. Le pillage dura sept jours, après quoi les soldats passèrent les habitants au fil de l'épée. Houlâgou quitta Bagdad emmenant avec lui le Khalife ; la nuit, à la première étape, il donna ordre de le mettre à mort. Le second fils du Khalife fut massacré avec lui ; son fils aîné le fut à la porte de Kalwadza.

Houlâgou continua ses conquêtes en Mésopo-

tamie et du côté de la Syrie. Il se montra tour à tour cruel et humain, suivant qu'on lui résistait ou qu'on pliait devant lui. Il y avait à Mosoul un vieil émir qui vint le trouver à Hamadan pour faire sa soumission ; Houlâgou le reçut avec les honneurs dus à son âge, le fit monter près de lui sur le trône et lui permit de passer à ses oreilles deux anneaux ornés de perles d'un grand prix. Ce personnage retourna dans sa ville, enthousiasmé de la sagesse et de la magnanimité du conquérant.

En 658, Houlâgou entra en Syrie avec quatre cent mille hommes. Les villes eurent des attitudes diverses. Harrân et Edesse se livrèrent. Sâroudj fit quelque résistance, tout y fut massacré. Les Mongols jetèrent trois ponts sur l'Euphrate : l'un dans le voisinage de Malatiah, un autre à Kala'at er-Roum, le troisième à Kirkîsiya. L'armée passa le fleuve sur ces trois ponts, et une grande bataille fut livrée à Manbidj. Houlâgou vainqueur partagea ses troupes entre les villes et les châteaux. Hamât et Emesse se rendirent. Damas fit de même et les habitants n'y eurent aucun mal ; mais Alep résista. Houlâgou avait déjà écrit au gouverneur d'Alep une lettre dans laquelle se trouve ce sentiment que l'on prête aussi à Attila, qu'il est le fléau de Dieu et ne fait qu'accomplir sa justice : « Il n'est pas douteux, dit-il, que nous sommes

l'armée de Dieu sur la terre, et qu'il nous a donné pouvoir sur tout ce qui est l'objet de sa colère. » Il vint en personne diriger le siège d'Alep ; on éleva devant la ville une muraille, et l'on dressa les machines. Houlâgou ayant remarqué un point faible dans les murs du côté de la porte de l'Irâk, porta tout l'effort de ce côté. La ville succomba en peu de jours ; les Mongols y entrèrent le 23 de Kânoun second 658. Le massacre y fut plus grand qu'il n'avait été à Bagdad. La place de Mayâfarkîn subit aussi un siège régulier ; mais les machines furent impuissantes contre elle, et les Mongols la prirent par la famine. Ils tuèrent le peu d'habitants qui restaient, la plupart étant morts de faim. Leur chef fut amené à Houlâgou qui, sans égard pour son courage, le fit périr. La forteresse dite Kala'at el-Hârim, près d'Antioche, fit également une belle défense ; Houlâgou donna l'ordre d'y tuer tout le monde, y compris les femmes et les enfants.

Houlâgou mourut à Marâghah en 664 (1265). Suivant une coutume poétique et barbare de sa nation, on déposa son corps dans une sorte de chapelle sépulcrale, où l'on enferma avec lui quarante jeunes filles bien parées, munies de vivres seulement pour trois jours (1).

1. M. d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman*, Paris, 1788, t. I, 120.

Ce conquérant, malgré son naturel féroce, aimait les sciences et avait des goûts littéraires. Il s'intéressait surtout à l'astronomie, l'astrologie et l'alchimie. Il bâtit à Marâghah un observatoire où, sous la direction du célèbre Nasîr ed-Dîn de Tous, il groupa des savants qui exécutèrent pour lui des travaux importants. Il y amassa aussi des livres provenant des bibliothèques des villes qu'il avait conquises. Selon Abou' l-Faradj, « il était sage, d'un tempérament doux, intelligent et instruit ; il aimait les philosophes et les savants. »

On ne sait s'il avait une croyance religieuse ; il paraît avoir incliné vers le christianisme. Sa femme était une chrétienne d'une grande vertu ; elle faisait, raconte-t-on, sonner les cloches dans le camp, et elle fit élever dans les Etats de son mari de belles églises et de grands couvents. Le premier prince de la dynastie fondée par Houlâgou qui embrassa l'islam est Ghazan Khan ; il fit profession de cette religion en 694. En même temps que lui son frère Khoda Bendéh, tous les seigneurs de la cour et 80.000 Tartares Mongols se firent musulmans. Ce prince dont la capitale fut Tébrîz, dans l'Adzerbaïdjan, a laissé une très bonne mémoire, même chez les Chrétiens, et est renommé aussi pour ses connaissances littéraires.

CHAPITRE II

LES SOUVERAINS *(suite)*

LES OSMANLIS : MAHOMET II, SOLIMAN. — TAMERLAN. — SOUVERAINS DE L'INDE : MAHMOUD LE GHAZNÉVIDE ; BABERS ET SES MÉMOIRES ; UN MONARQUE PHILOSOPHE : AKBAR.— ABBAS LE GRAND, SHAH DE PERSE.

I

Les souverains turcs Osmanlis forment une dynastie glorieuse au point de vue intellectuel. Osman, dont elle a gardé le nom, avait deux fils : 'Alâ ed-Dîn et Orkhan. Le premier, l'aîné, épris de passion pour les sciences, refuse le pouvoir afin de s'y consacrer ; il devient ensuite le vizir de son cadet Orkhan. Il est législateur et administrateur éminent. C'est lui qui le premier fait frapper des monnaies osmanlies, marquées du chiffre impérial (la toghra) et portant une invocation pieuse. Il promulgue des lois somp-

tuaires, et crée le corps des Janissaires qui utilise les captifs chrétiens. Orkhan ouvre une université à Nicée, attire à Brousse les savants et les poètes. Brousse devient un centre intellectuel et garde ce caractère même après qu'il a cessé d'être capitale. Autour de ses mosquées émaillées et garnies de rosiers, les tombes des professeurs, des écrivains et des légistes accompagnent celles des sultans.

Mourad Ier continue l'œuvre de l'organisation de l'armée et réglemente les fiefs militaires. Mohammed Ier encourage la littérature ; sous Mourad II fleurissent Sinan Cheïkhi et Djémali ; celui-là, médecin et lettré, traduit en turc le poème persan *Khosrew et Chîrîn*. Djémali, son neveu, achève son œuvre et compose le poème *Khorchîd et Ferroukhchâd*. En même temps paraissent des jurisconsultes et des théologiens fameux, entre autres Behreddîn, esprit hardi et novateur, qui imagine une sorte de compromis entre le christianisme et l'islam, et provoque une révolte à la fin de laquelle il est pendu.

Mahomet II est digne par sa valeur personnelle de la situation hors ligne que le destin lui a faite. Né en 1430, il fait, encore enfant, l'apprentissage du pouvoir. Car son père Mourad II abdique, alors qu'il n'a encore que 13 ans ; mais, les Hongrois menaçant l'empire,

ce sultan reprend son poste. Mahomet adolescent est témoin de la lutte contre Hunyade et Scanderbeg et de la bataille de Kossovo, 1448. Il devient définitivement empereur à la mort de son père, en 1451 ; il est âgé à son avènement de 22 ans. Constantinople est prise deux ans plus tard.

Cette conquête n'est point le fait du hasard ni de la seule faiblesse de Byzance : Le jeune sultan l'a préparée avec soin, au moyen de travaux pénibles et en faisant appel à toute la science de son temps. L'artillerie était alors d'invention récente : il cherche à la développer et à en perfectionner l'usage. Il construit sur la rive européenne du Bosphore un château faisant face à celui qui avait été construit par son aïeul, et il l'arme de nombreux canons. Il fait venir un ingénieur hongrois. Celui-ci fond pour lui une pièce énorme, qui pouvait lancer à une distance de plus d'un mille un boulet de 600 livres. Il fallait, dit-on, 700 hommes pour la servir et deux heures pour la charger ; cette pièce éclata. Le 2 avril 1453, à la tête d'une armée de 300.000 hommes comprenant des soldats de toutes les nations, soutenue par une artillerie formidable et par une flotte de 120 vaisseaux, il commença le siège. Il imagina lui-même, semble-t-il, de faire transporter par terre sur des planches de sapin graissées,

70 bateaux dans la Corne d'Or. Les Génois avec Justiniani étant venus apporter par mer du secours à la place, un boulet de l'artillerie turque coule un de leurs vaisseaux. Après 50 jours de siège, l'artillerie des assiégeants avait abattu quatre tours et ouvert une large brèche à la porte St-Romain. Mahomet en personne dirigea l'assaut après avoir ordonné un jeûne général et des ablutions. Il marchait en tête de l'armée une baguette de fer à la main. En entrant dans le palais de l'empereur, il récita ce distique persan : « L'araignée ourdira sa toile dans le palais impérial, et la chouette fera entendre son chant nocturne sur les tours d'Afrâsiab. » A Sainte-Sophie il commanda le respect du monument, ne voulut pas qu'on arrachât les mosaïques représentant des personnages, mais les fit seulement recouvrir de chaux. Il ne prit pourtant pas soin de la conservation des bibliothèques, dont la plus grande partie fut brûlée.

Mahomet II aimait la peinture. On sait qu'il fit venir d'Italie le vénitien Gentile Bellini qui peignit son portrait. Dans un dessin de cet artiste (1), le sultan est représenté assis à la turque les mains sur les genoux, ayant à ses côtés un

1. *Magasin pittoresque*, t. II, p. 289. — Thuasne, *Gentile Bellini et Sultan Mohammed II* ; notes sur le séjour du peintre vénitien à Constantinople (1479-80). Paris, 1888.

sabre, un arc et un carquois, la tête coiffée d'un haut bonnet à pointe dont le sommet retombe. Il paraît être d'une forte constitution ; la tête est ronde et énergique, la moustache peu fournie; les yeux, petits et intelligents, sont entourés de rides.

La musique, l'astrologie, la ciselure, l'agriculture, étaient encore parmi les arts aimés de Mahomet. Il connaissait plusieurs langues : l'arabe, le persan, les langues grecque et franque; et il correspondait de sa propre main avec les princes et les hommes éminents des divers pays. Son caractère était inégal, violent et cruel. Quant à la cruauté, ce n'est pas un trait qui lui soit personnel : lorsqu'il arriva devant les murs de Bukharest, après des combats acharnés, il vit dans la campagne 20.000 Musulmans empalés ; il admira, à ce que dit un chroniqueur, le voïvode « qui avait pu faire de si grandes choses ». Le Comte de Temesvar, un général de Mathias Corvin, dansa tenant un cadavre entre ses dents après sa victoire de Kenger-Mesir, et fit élever des pyramides de morts...

Mahomet II n'était pas toujours loyal ; il violait les capitulations. C'est ainsi qu'il fit massacrer la garnison de Croïa après lui avoir promis qu'elle aurait la vie sauve.

Très dur dans la guerre, il était libéral dans l'administration et l'organisation de son empire.

Ses armées et ses bureaux étaient remplis de chrétiens ou de nouveaux convertis. Une grande partie des vizirs et des généraux étaient d'origine chrétienne ; les administrateurs, scribes et collecteurs étaient des Slaves ou des Grecs. Après la prise de Constantinople, il fit nommer un nouveau patriarche. « Sois patriarche, lui dit-il, et que le ciel te protège ; compte sur mon humanité et jouis de tous les privilèges que possédaient tes prédécesseurs. » Le patriarche devint le chef de la nation grecque, qui forma une communauté distincte dans l'empire ; il eut rang de vizir et reçut une garde de janissaires. Les biens des grandes familles grecques furent confisqués et transformés en *tîmârs* ; les *raïas* gardèrent les leurs qui ne furent soumis qu'au *Kharâdj*. Le Sultan usa du même libéralisme à l'égard des Serbes. Un envoyé du Kral de Serbie lui demanda : « Que feras-tu de notre religion si tu es vainqueur ? — A côté de chaque mosquée, répondit-il, s'élèvera une église où les tiens pourront adorer leur Dieu. »

Son œuvre comme législateur et organisateur de l'empire témoigne d'un esprit scolastique un peu méticuleux, et qui n'est pas sans rappeler les habitudes politiques chinoises. Il organise les écoles d'où sortent les professeurs, les théologiens, les juges, les hauts magistrats. On y enseigne la grammaire, la syntaxe, la logique,

la rhétorique, la métaphysique, la géométrie, l'astronomie, la jurisprudence et la théologie. Des examens permettent de passer d'un degré à un autre et donnent accès aux diverses places. Les degrés sont très nombreux : il y a 6 classes de mollah, 5 ordres de magistrats, 10 degrés pour la seule classe des *mouderris*. Tous les services sont prévus et énumérés. Le juge de Constantinople, par exemple, a la surveillance du commerce, des arts, des manufactures et des vivres dans la capitale ; il a un substitut pour l'inspection des denrées, un autre pour l'inspection de l'huile et du beurre, un pour les poids et mesures et pour les prix des comestibles. Au sérail il y a des places de précepteur, de premier médecin, de chef des astrologues et d'aumônier. L'ensemble des officiers civils forme un corps non moins compliqué et non moins hiérarchisé que l'armée. Tout semble prévu dans l'empire ; tout y est ordonné et mis à son rang. La succession des ordres aboutit en haut à l'empereur qui tient en main tous les fils de cette énorme machine, et qui insuffle à cet organisme savant et un peu lourd, la vie, l'élan et la pensée.

Parmi les personnalités littéraires de ce règne se trouve le fils du Sultan, le fameux Zizim ou Djem, dont on connaît les tristes aventures et la fin tragique à Naples. C'était un bon poète ; il composa des Ghazels (sorte d'odes), et tra-

duisit le poème persan *Khorchîd et Djemchîd.* Une poétesse de Brousse, Zeïnab, fut parmi les talents que protégea Mahomet II.

Le règne glorieux de Soliman répète en partie celui-là : c'est le même bonheur militaire, les mêmes conquêtes rapides sous un prince jeune ; la même habileté chez les ministres, le même esprit large et libéral qui n'exclut pas la cruauté. Les hasards de la politique amènent pour l'un et l'autre sultans la condamnation d'un fils. Tous deux se plaisent aux lettres, à la poésie, à l'histoire ; tous deux, saturés de gloire militaire, recherchent celle du législateur et laissent des règlements que leur nation admire. Il y a toutefois un peu plus d'élégance dans le caractère général de Soliman ; la floraison des talents littéraires sous son règne est encore plus grande, les arts sont plus florissants. Il est une des plus brillantes figures d'un siècle où les autres souverains s'appelaient François Ier, Charles-Quint et Léon X.

On a des portraits de Soliman par des peintres vénitiens. Véronèse l'a placé dans son célèbre tableau des noces de Cana. Un écrivain turc le représente au début de son règne, la tête ployant sous le poids d'un énorme turban blanc. Le front est large et comme renflé au sommet ; les paupières sont lourdes ; les yeux noirs, om-

bragés de cils très longs ; la bouche est grave, le nez aquilin, et les joues gardent encore la finesse de l'adolescence. Soliman a alors 26 ou 27 ans. Il vient de monter sur le trône. Il se lance immédiatement dans l'action. L'année suivante il a donné Belgrade à son peuple, l'année d'après Rhodes. Cette dernière conquête a été payée très cher. La ville défendue, par un ordre de héros, était entourée de défenses formidables qui représentaient tout ce que pouvait produire l'art de l'ingénieur en ce temps. Soliman apporta dans l'attaque un art non moins consommé. Son armée, très nombreuse, fut amenée et transportée devant la place par le détroit qui sépare l'île du continent, avec une grande rapidité. L'artillerie était très puissante ; elle se composait de cent pièces de siège et des douze colosses de bronze qui avaient naguère ouvert la brèche dans les murs de Stamboul. Soliman employa l'artillerie, comme devait plus tard le faire Napoléon, par grandes masses. Il accumula en une seule batterie quarante de ses plus grosses pièces, et versa sur un seul bastion un torrent de pierre et de plomb.

Dans la campagne contre Belgrade, il avait dû jeter un pont sur la Save. La construction de ce pont fait penser aux fameux ponts que fit jeter Napoléon sur le Danube dans la campagne de 1809. Soliman la surveilla lui-même ;

le travail, exécuté par des paysans arméniens et bulgares, fut terminé en dix jours. Dans une autre campagne, ce sultan eut à jeter un pont d'Ofen à Pesth sur le Danube ; la construction en fut également très rapide. L'art de l'ingénieur a continué à être en honneur chez les Osmanlis. Sous Sélim II, successeur de Soliman le Grand, le vizir Sokkoli conçut l'idée de relier par un canal le Don au Volga, et celle du percement de l'isthme de Suez. Les souverains turcs, avec quelques alternatives de négligence, se tinrent au courant des progrès de l'artillerie. Ils demandèrent des instructeurs aux puissances européennes ; on voit parmi ceux-ci, au XVIII[e] siècle, l'ambassadeur suédois Baron de Tott, MM. de Bonneval et de Pampelonne, français, ce dernier à l'époque de notre révolution.

La marine turque, créée par Sélim I[er], s'éleva sous Soliman à un haut degré de puissance et de gloire. Elle éprouvait cependant la même difficulté qu'aujourd'hui : les Turcs ne sont pas naturellement marins ; ils ne combattent pas par eux-mêmes sur mer comme sur terre ; ils sont forcés d'avoir recours au service d'autres nations. Le zèle et l'esprit de sacrifice sont dans ces conditions nécessairement moindres. Sous Soliman, les vaisseaux étaient montés par des Grecs. La marine des Osmanlis réussit pourtant en 1539, après la défaite de Doria, à conquérir

la domination de la mer. Le Sultan avait su s'attacher d'excellents amiraux : le fameux Barberousse (Khaïr ed-Dîn) dont quelques historiens ont fait un renégat provençal et qui était plus probablement d'origine grecque, le corsaire Dragut, fils d'un paysan chrétien, le croate Pialé. Barberousse fut chargé de la construction et de l'armement de la flotte pour la Méditerranée ; le pacha d'Egypte eut à construire et à équiper 80 vaisseaux qui assurèrent au pavillon ottoman la domination des mers de l'Arabie et de l'Inde. Plusieurs pays durent fournir comme redevances des matériaux pour la marine : Nicomédie, le chêne et le sapin ; la Cavalle, le fer ; Négrepont, le goudron ; les fabriques des Dardanelles fournissaient les toiles. Gallipoli, Salonique, Constantinople eurent des fonderies de canons, des forges pour les ancres et des fabriques de poudre.

Soliman entra, comme diplomate, dans la vie européenne ; il s'allia avec la France contre l'Autriche. Il signa avec François Ier des *Capitulations* touchant la situation des étrangers dans son empire, où sont observés tous les principes du droit des gens, tels que nous pouvons les comprendre. Les deux souverains s'interdirent réciproquement de faire esclaves leurs prisonniers de guerre. Avec Venise il signa un traité de paix et de commerce, empreint de la

plus grande sagesse, par lequel il assurait la protection des vaisseaux, des marchandises, des propriétés et de la religion des étrangers dans tous les ports et sur tous les territoires de son empire. Son libéralisme, son esprit de tolérance s'expriment en maintes occasions. Dans une lettre à François Ier qui avait revendiqué l'église du Saint-Sépulcre, il répond en refusant, à cause de la loi musulmane, mais en donnant toute garantie pour la sécurité des chrétiens : « Jouissant d'un repos parfait, dit-il, sous l'aile de ma protection souveraine, il leur est permis d'accomplir les cérémonies et les rites de leur religion ; et maintenant établis en pleine sécurité dans les édifices de leur culte et dans leurs quartiers, il est de toute impossibilité que qui que ce soit les tourmente et les tyrannise dans la moindre des choses. »

Dans la plupart de ses campagnes, Soliman montra un pareil esprit de tolérance. Après avoir vaincu les Bulgares, il leur permet d'emporter leurs « idoles », c'est-à-dire des reliques et des vases sacrés et un portrait miraculeux de la Vierge. Après la prise d'Ofen, il protège la vie, les biens et la religion des habitants contre les soldats ; de même dans la campagne de Perse en 1534, il garantit la vie et les propriétés des vaincus, malgré la décision des *muftis* qui avaient autorisé le massacre des Chiites et le pillage de leurs biens.

Législateur, Soliman apporte dans les lois pénales certains adoucissements (1), réduit le nombre des cas auxquels s'applique la peine de la mort ou de la main coupée, proscrit le système du talion. Ses lois sur la famille ne sont cependant pas très libérales : Le mariage est obligatoire ; le mari ne peut habiter chez une de ses femmes sans le consentement des autres ; s'il part en voyage ne pouvant emmener qu'une de ses femmes, il doit la tirer au sort. Les enfants trouvés, ceci est plus naturel, sont pupilles de l'État.

En ce qui concerne la hiérarchie des fonctions, Soliman reprit l'œuvre de Mahomet II ; son système est très minutieux aussi ; il aboutit à augmenter les privilèges du corps des Ulémas et à étendre le pouvoir du Cheïkh ul-Islam.

L'architecture et la poésie furent en honneur sous ce règne. Plusieurs mosquées s'élevèrent à Constantinople ; des ponts et des aqueducs furent construits dans les provinces ; un de ces aqueducs amenant de l'eau à Constantinople alimentait 40 fontaines. La capitale s'orna de statues antiques provenant d'Ofen.

Soliman était poète. Beaucoup de princes

1. Pétis de la Croix a traduit du turc le *Canon de Suleyman représenté à Sultan Murad IV pour son instruction, ou état politique et militaire*, 1 vol., Paris, 1725.

de la famille impériale le furent : Sélim Ier a laissé un recueil d'odes persanes, turques et arabes. Mourad III a écrit sous le pseudonyme de Murâdî ; celui de Soliman était Muhibbi ; le malheureux Mustafa, son fils, avait écrit sous le nom de Moukhlessi des vers et des ouvrages d'exégèse. Nous avons noté le même talent chez Zizim. La poésie servait aux uns de consolation, aux autres de compensation à ce que le pouvoir et la conquête imposaient de dureté.

II

On a de TAMERLAN deux œuvres : des *Instituts politiques et militaires* qui complètent ceux de Djenghîz Khan et des *Mémoires* (1) dans lesquels est racontée la première partie de sa carrière jusqu'à l'année 777 (1375). Ces deux ouvrages ont été écrits par lui en turc oriental (Djagataï), et traduits en persan par Abou Tâlib el-Hoseïni. On en admet généralement l'authenticité. Le major Davy, qui a donné au XVIIIe siècle une version anglaise des *Instituts*,

1. *Institutes de Timûr*, éd. White, trad. anglaise par William Davy, Oxford, 1783. — *Instituts politiques et militaires de Tamerlan, proprement appelé Timour*, trad. français par Langlès, 1787. — *The Mulfuzât Timury or autobiographical memoirs of the moghul emperor Timûr*, trad. angl. publiée par l'Oriental Translation Committee, 1830.

dit : « La noble simplicité du style, l'égotisme franc et sans ornements qui règnent dans tout le cours des Instituts et de l'Histoire de Timour, sont des caractères qui prouvent leur authenticité et en même temps leur ancienneté » ; depuis cette époque le style des historiens persans ou turcs est devenu moins simple et beaucoup plus fleuri. Le premier chapitre des *Mémoires*, contenant un jugement d'ensemble sur le règne de Timour, exprime des sentiments d'orgueil et de piétisme qui concordent bien avec ce que l'on connaît d'ailleurs du caractère de ce conquérant : « Ayant pris en main, dit-il, les balances de la Justice, je n'ai ni accru ni décru la portion de personne, mais pesé tout également. J'ai administré stricte justice à l'humanité, et j'ai tâché de distinguer entre le vrai et le faux. J'ai obéi aux ordres de Dieu et respecté ses saintes lois, et honoré ceux qu'il a honorés. J'ai fait passer les affaires de la religion avant celles du monde ; j'ai eu compassion de l'humanité et répandu des bienfaits sur tous ; par ces qualités j'ai gagné l'affection des créatures de Dieu. » L'idée de « compassion » de la part de ce conquérant, l'un des plus sanguinaires qui aient passé sur le monde, peut paraître ironique ; les admirateurs de Tamerlan l'ont cependant excusé d'avoir anéanti tant de vies, et fait dans l'islam même tant de victimes, en

considérant qu'il a fait à cette religion plus de bien encore que de mal : « J'ai répandu, ajoute-t-il, la foi de l'islam dans tous mes domaines ; car j'ai compris que l'Église et l'État sont jumeaux, et que toute souveraineté qui n'est pas appuyée sur la religion perd bientôt son autorité. » C'est là la vieille conception monarchique, telle qu'elle a existé aussi en Europe : L'Église et l'État font alliance et se servent l'un de l'autre pour asseoir leur autorité sur les peuples.

Suivent dans les *Mémoires* des chapitres dont l'authenticité est plus difficile à admettre complètement. Tamerlan y rapporte tous les signes qui lui ont annoncé dans sa jeunesse sa future grandeur. Ce sont des songes, des rencontres, des paroles et des présages divers, dont on a peine à croire qu'il les ait notés et rassemblés lui-même. On sait cependant que la superstition est un trait de caractère commun à beaucoup de souverains et de conquérants orientaux.

Tamerlan raconte alors sa vie année par année, et au fur et à mesure qu'il avance en âge, les événements se précisent et le récit prend un caractère de plus en plus véridique. A l'âge de 16 ans, il reçoit des recommandations de son père qui lui parle avec une grande piété et lui résume l'histoire de sa famille. On se souvient que Tamerlan appartenait à une famille de

grands officiers tartares. Dans le démembrement qui suivit la conquête de Djenghîz Khan, les membres de la famille impériale descendants de Djenghîz Khan et les grands officiers se taillèrent des fiefs dans lesquels ils devinrent à peu près indépendants. Tamerlan refit l'unité d'une partie du vaste empire tartare. L'histoire de la façon dont il combattit les chefs voisins, au début de sa carrière, et augmenta progressivement ses propres domaines, est instructive. Elle montre bien la sagesse et la persévérance de son caractère, ainsi que la part qu'il attribue dans son élévation à la Providence ou à la fortune.

« Environ en ce temps, dit-il, c'est-à-dire en l'année 762, les séyids, les prélats et les docteurs et autres personnages notables de la Transoxiane, vinrent me trouver et me demandèrent de permettre que la *Khotbah* fût lue en mon nom. Mais je désirais attendre encore ; car je réfléchis qu'il était d'abord nécessaire de nettoyer la contrée des brigands et des voleurs et de mettre toutes les tribus nomades en état de parfaite sujétion ; après quoi il serait facile de lire la Khotbah et de faire frapper des monnaies à mon nom.

En même temps, je reçus une lettre du général gète Emir Khizer Yusuri, m'informant qu'il venait avec toute sa tribu pour devenir mes

sujets. Je me réjouis qu'il se soumît ainsi volontairement à mon autorité, et je fus convaincu que le drapeau de ma souveraineté se levait chaque jour davantage.

« Lorsque cette année-là, j'eus atteint l'âge de 26 ans, Emir Huséïn, le petit-fils d'Emir Kûrgan, que j'avais encouragé à envahir le Badakhchân, attaqua le fort de Chadmân, appartenant à Myan Selduz, et requit mon assistance. En conséquence de nos liens de famille, je consentis à l'assister : j'envoyai une division de troupes sous le commandement de Khizer Yusuri pour le joindre. Quelques jours après, je marchai avec ma propre division. Quand Selduz fut informé de mes mouvements, se trouvant trop faible pour lutter contre une si grande force, il évacua la forteresse de Chadmân et s'enfuit dans le Badakhchân. »

Emir Huséïn s'empare alors du Badakhchân. Timour, sur sa demande, le lui abandonne et se contente pour lui-même de la forteresse de Chadmân. Tamerlan avait alors pour capitale Subz.

En 763 (1361), il s'apprête à envahir le Khârezm, encore avec l'aide d'Emir Huséïn ; il raconte une bataille qui fut livrée dans cette campagne et dans laquelle il courut de grands dangers; le récit n'est pas sans agrément : « Après peu de temps, Tukel Behader (le chef ennemi)

poussa de nouveau ses hommes et nous chargea. Emir Huséïn et nos compagnons restant, nous nous dévouâmes à la mort ; et quand les ennemis essayèrent de nous saisir, je me défendis si bien que je renversai plusieurs de leurs champions. A ce moment le cheval d'Emir Huséïn ayant été atteint d'une flèche, le jeta à terre. Sa femme, Dil Chad Agha, descendit immédiatement de son propre cheval et le lui donna. Je remontai Dil Chad Agha sur le même cheval que ma femme, la sœur d'Emir Huséïn. Nous commençâmes alors à tirer nos flèches, dont aucune ne manquait son but, jusqu'à ce que nos carquois fussent vidés. Il ne restait plus de notre troupe que sept personnes montées ; mais nos ennemis étant aussi très réduits en nombre, quittèrent le combat et mirent pied à terre dans la plaine. Notre petit parti saisit l'occasion pour continuer son chemin. Nous fûmes bientôt suivis par nos adversaires ; mais ils nous manquèrent et perdirent leur route dans le désert. Après que nous eûmes marché longtemps dans les vastes plaines, nous arrivâmes à un puits, et ayant très faim et très soif, nous mîmes pied à terre. Heureusement pour nous, l'eau de ce puits était délicieuse. »

Les fugitifs rencontrent alors un berger qui leur donne des chèvres qu'ils rôtissent, et ils passent deux nuits à se reposer et à se réjouir ;

mais bientôt ils sont arrêtés par les Turcomans, et Timour est « enfermé dans une étable à vaches où il est gardé avec sa femme, sans autre compagnon que la vermine, pendant 53 jours ». A ce moment « il fait le vœu de ne jamais garder personne, soit innocent soit coupable, pendant longtemps en prison, ni dans les chaînes. » A la fin, ayant toujours foi en sa fortune, il se décide à s'évader de cet horrible lieu ou de mettre fin à ses jours. Il saisit l'épée d'une sentinelle, attaque la garde et s'échappe.

Quelques années après, Emir Huséïn lui portant ombrage, « il nettoie la région du Touran de ses mauvaises machinations », le fait périr et monte sur le trône de la souveraineté dans la cité de Balkh 771 (1369).

On voit, d'après ces passages, que les conquêtes de Tamerlan ne furent pas toujours faciles. Elles furent l'œuvre du talent, de la volonté, de la ténacité autant que de la fortune. Timour n'eut pas à faire moins de sept campagnes pour réduire les Gètes ; il en fit cinq contre le Chah du Khârezm. La fameuse bataille d'Angora dans laquelle il défit l'armée ottomane et fit prisonnier le sultan Bajazet (1402) avait été préparée par sept années de guerre aux frontières de l'empire turc. Dans cette journée, il rendit lui-même hommage à la valeur de ses ennemis ; voyant la retraite des Serviens qui

formaient l'aile gauche de l'armée ottomane, il s'écria : « Ces pauvres gens se sont battus comme des lions ! »

La science militaire de Tamerlan était grande. Comme organisateur d'armées, il fit des réformes ou des inventions importantes : C'est ainsi qu'il remit à chaque chef de régiment la charge de recruter et d'entretenir ses hommes. Il fit approuver cette règle par une diète (*Kouroulta*). On lui doit, à lui ou à son fils Mohammed Sultan, l'invention de l'uniforme. Avant la guerre contre les Turcs, ce prince fit défiler devant son père les troupes placées sous ses ordres ; il les avait habillées de couleurs différentes suivant la nature des armes : la cavalerie était rouge, y compris le carquois, la cuirasse et le bouclier ; tel autre régiment était jaune et tel autre blanc. Tamerlan félicita chaudement son fils de cette innovation.

En ce qui concerne l'art des sièges, Timour fit preuve d'une grande ingéniosité et d'un talent consommé : Le siège de Smyrne est extrêmement remarquable. On éleva un rempart tout autour de la ville, et devant ce rempart, des tours pouvant contenir 200 soldats chacune. Ces tours étaient montées sur des roues et pouvaient être approchées des murs de la place pour faciliter l'assaut. Les fortifications furent sapées par dix mille mineurs, puis on incendia

les poutres qui avaient servi à soutenir les galeries de mine. On ferma le port en prolongeant les jetées au moyen d'énormes blocs de pierre ; ce travail fut accompli avec une étonnante célérité. Au milieu même du port, on construisit un môle supporté par de gros pilotis, et les soldats tartares passèrent par cette route artificielle pour se jeter sur la ville. Celle-ci avait été défendue par les chevaliers de Rhodes, avec l'héroïsme bien connu de cet ordre. — Lors de la prise de la citadelle de Damas, les Tartares pratiquèrent des saignées pour faire écouler l'eau des fossés. Ils creusèrent, comme à Smyrne, des mines sous les murailles, et incendièrent les bois de soutènement. — Pendant quelques mois de repos que prit Timour avant la guerre contre les Ottomans, il fit réparer par les troupes un ancien canal de l'Araxe, qu'il nomma canal de Berlas, en l'honneur d'un des chefs les plus éminents de sa tribu.

Tamerlan aimait la chasse : on le représente, avant l'expédition contre les Kiptchaks, chassant les cygnes sur les marais voisins de Boukhara. Il reçut une fois des ambassadeurs de Bayézid dans son camp de Karabagh, et il leur donna le spectacle d'une grande chasse, dans la plaine de l'Araxe. Les animaux furent cernés par les soldats disposés en un vaste cercle sur six hommes de profondeur.

Ce monarque, malgré la gravité de son caractère et sa piété, a laissé la réputation d'un grand massacreur. C'est peut-être le conquérant qui a fait couler le plus de sang humain. Toutefois la légende a ici quelque peu renchéri sur l'histoire. Que de fois, par exemple, n'a-t-on pas raconté que Tamerlan avait fait voyager Bajézid enfermé dans une cage de fer. C'est une légende provenant du double sens du mot *Kefes* qui signifie à la fois « cage » et « litière grillagée ». L'historien turc Sa'd ud-Dîn a autrefois démenti ce récit qu'il traite de « pure invention. Comme la vue odieuse des Tartares, ajoute-t-il, excitait la colère du Sultan, il désira être porté dans une litière. Ceux qui voudront se mettre à sa place comprendront qu'il préférât voyager de cette manière, et qu'il lui était impossible, vu son caractère impétueux, de supporter la vue de ses ennemis ». Et cependant Sa'd ud-Dîn juge durement Tamerlan : « La miséricorde, écrit-il, et la compassion étaient effacées de la page de son cœur. C'était un homme brutal, au cœur dur, qui regardait le pillage et le meurtre des enfants comme de bonnes actions. Il avait un courage sans limite pour la rapine et la destruction, et dans tous les lieux où se posa son pied cruel, il fut détesté. Il était semblable à une bête fauve. Partout où paraissaient ses soldats, pareils à des *goules*,

ils pillaient et détruisaient les maisons, les cultures, les racines et les branches, et tous les biens de Dieu. »

On raconte aussi qu'un bourg ayant fait sortir les enfants à la rencontre des Tartares pour les apitoyer, Tamerlan les aurait fait écraser sous les pieds des chevaux. D'après une version, les enfants auraient élevé dans leurs mains des exemplaires du Coran ; il leur aurait d'abord fait retirer le saint livre, puis les aurait écrasés. Ce récit exprime bien le contraste qui existait dans le caractère du conquérant entre le respect de la loi religieuse et le mépris de la vie humaine ; mais il est probable que cette histoire que l'on applique soit à Isfahan, soit à un bourg des environs d'Ephèse, est légendaire.

Quant aux pyramides formées de crânes humains, et à l'intercalation dans des monuments de têtes humaines, on ne saurait les nier. En général on tient pour systématique et exagéré le récit d'Ibn 'Arab Chah (1).

Au milieu du pillage et des meurtres, Tamerlan conserva le souci des arts. Il n'épargna à

1. Ibn 'Arabschâh, célèbre biographe de Tamerlan, naquit à Damas, fut emmené par le conquérant à Samarcande lors de la prise de cette ville, voyagea en Asie Centrale et en Crimée, passa au service du Sultan Mohammed Ier, mourut au Caire en 854 (1450). — *Histoire du grand Tamerlan*, trad. P. Vattier, Paris, 1658.

Damas qu'un petit nombre de personnes : c'étaient des artistes, des ouvriers, et des savants qu'il envoya à Samarcande. Parmi eux étaient des fabricants d'armes damasquinées et des potiers émailleurs. Il ne put empêcher dans cette ville l'incendie du dôme plombé de la mosquée des Oméyades ; mais il fit ensuite élever des dômes magnifiques sur les tombeaux des épouses du prophète. Après la prise de Khârezm en 781, il avait de même envoyé les artistes, les savants et ouvriers à Kech. Il bâtit à Samarcande une université et des palais et monuments célèbres dont nous aurons à reparler.

Ce grand homme de guerre était habile politique, un peu à la manière italienne. Il se servait des mariages soit pour s'agrandir, soit pour se rapprocher des princes dont il méditait la perte. Il s'était à la fin de sa vie attiré les sympathies de l'empire grec, et il aurait pu par une alliance avec le monarque byzantin rendre impossible le reconstitution de l'empire osmanli, s'il n'avait été appelé du côté de la Chine, puis arrêté par la mort (1405 Ch.).

Un poète a dit de lui : « Le nom de Timour qu'il a reçu signifie fer ; il l'eut pour la force extraordinaire de ses épaules, Timour, le fils de Téraghaï, l'homme lion, ce prince conquérant du monde, la gloire de l'univers. »

III

L'Inde a eu de très grands souverains de race tartare et mongole. A la fin du Xe siècle de notre ère, le tartare Soboktéguin, affranchi d'Alep Téguin, se tailla un royaume allant de la rive gauche de l'Oxus à la chaîne des monts Soliman, à l'Ouest de l'Indus. Il régna à Ghazna. Attaqué par les chefs Rajpout de la rive gauche de l'Indus, il les défit, s'avança dans l'Inde, pilla le Pendjab, et plusieurs tribus montagnardes furent converties à l'Islam. Son fils MAHMOUD LE GHAZNÉVIDE a laissé un grand renom et même une légende dans l'histoire orientale. Issu d'un père tartare et d'une mère Tajik, c'est-à-dire de la race locale de Ghazna, il joignait aux instincts agressifs et pillards de la première race les goûts raffinés de l'autre. Pendant les trente ans qu'il régna, il envahit l'Inde douze fois, massacrant tout ce qui lui résistait, profanant les temples hindous, brisant les idoles, et rapportant dans sa capitale des trésors qu'on ne peut évaluer. Son zèle pour la destruction des images, conforme au précepte de l'islam qui les interdit, l'a fait surnommer l'Iconoclaste, *Bhut Chikan*. Il pilla entre autres le célèbre temple de Somenath situé sur la côte sud de la presqu'île de Gudjerat. Ce temple contenait une idole de Siva en grande vénéra-

tion auprès des Hindous et dont les auteurs musulmans ont souvent parlé (1), Mahmoud prit le sanctuaire après un assaut de trois jours, détruisit la grande statue du dieu et enleva les portes pour en orner le tombeau qu'il se faisait construire à Ghazna (1025). En 1841, Lord Ellenborough fit transporter à Delhi les portes de ce mausolée ; il paraît cependant qu'on n'a pas pu les identifier avec celles du temple de Somenath.

Ce pillard était un grand artiste. Il bâtit dans sa capitale un palais magnifique et une mosquée de marbre. Il aimait la poésie, s'entourait de lettrés et de savants ; et il a gardé la réputation d'un prince intellectuel bien que plusieurs des auteurs qu'il a protégés l'aient critiqué. Son nom est lié à deux des plus grands noms de l'islam littéraire : ceux du poète Firdousi et du savant Bîrouni. L'un et l'autre l'ont blâmé. Firdousi, se trouvant mal payé à l'achèvement de son poème, le quitta en lançant contre lui une satire violente. Il le traite de roi « qui n'a ni foi, ni loi, ni manière royale... s'il avait été, dit-il, un prince digne de renom, il aurait honoré le savoir ». Bîrouni ne s'en montre pas non plus satisfait : « Le temps présent,

1. V. *Saadi et l'idole de Somenat* dans le *Boustan* de Saadi, trad. Barbier de Meynard, Paris. 1880, p. 330.

écrit-il dans son *India*, c'est-à-dire le temps de Mahmoud, n'est pas favorable à la science ; il est impossible qu'un progrès dans la science et des recherches neuves s'accomplissent de nos jours. Ce que nous avons de science n'est plus que les restes épars des temps anciens. » Ce savant lui préfère de beaucoup son fils Mas'oud qui pourtant fait bien moins grande figure dans l'histoire.

A l'époque du poète Saadi, soit deux cents ans après celle de Mahmoud, la figure de ce roi était devenue légendaire. Saadi raconte qu'il le vit dans un songe, regardant fixement d'un air sombre ; « et maintenant encore, ajoute-t-il, il regarde ainsi, parce que son royaume est passé aux mains d'autres maîtres ».

Mahmoud avait un grand favori du nom d'Ayâz, qui protégea Firdousi contre les attaques de ses envieux. L'amitié du Sultan pour cet écuyer a servi de thème à plusieurs poèmes intitulés « Mahmoud et Ayâz » ; elle a été interprétée de façon allégorique par les écrivains mystiques. Ainsi chez Saadi, dans un épisode du *Boustan*, Mahmoud tient la place de Dieu, Ayâz, celle de l'âme à la recherche du bien suprême. Voici comment est arrangée l'histoire :

Mahmoud traversait un jour avec son escorte une gorge de montagnes. Un des chameaux étant tombé, un coffret de perles qu'il portait

se brisa. Le sultan abandonna ces bijoux aux gens de sa suite. Tous se précipitèrent pour les ramasser, laissant le Sultan poursuivre son chemin. Un seul page continua à marcher derrière lui, c'était Ayâz. Mahmoud l'aperçut et lui dit : « As-tu rapporté, toi aussi, ta part du butin ? — Non, répond Ayâz, j'ai continué à suivre le roi. » — O toi, conclut le poète, qui aspires à vivre dans le palais du ciel, que les biens de ce monde ne t'en fassent pas négliger le souverain !

La biographie de Mahmoud le Ghaznévide a été écrite en arabe et en style pompeux par 'Otbi ; son livre est devenu classique chez les Orientaux (1). Le savant Beïhaqui a consacré un important ouvrage, rédigé en persan, au règne du sultan Mas'oud son fils.

Le fondateur de la fameuse dynastie des grands Mongols dans l'Inde, le sultan Baber, n'était pas seulement un grand capitaine, un conquérant humain, un administrateur expérimenté, c'était aussi ce qu'on appelle un homme charmant. Il a laissé des *Mémoires* (2) qui sont une des plus jolies choses qu'on ait écrites en

1. *The Kitab al-Jamini*, engl. transl. by J. Reynolds, London, 1858.

2. *Le Bâber-nâmeh* ou livre de Bâber. Cet ouvrage a été le sujet de plusieurs travaux.

ce genre. C'est en turc oriental ; Pavet de Courteille les a appelés les *Commentaires de César* de l'Orient. Il y fait le récit de ses campagnes et parle des pays qu'il a traversés, en homme qui goûte la nature et qui s'intéresse aux côtés aimables et gracieux de la vie.

Bâber descendait par son père de Djenghîz Khan et de Tamerlan par sa mère. En l'an 899 (1494) il succéda à son père dans le royaume de Ferghânah. Après y avoir régné pendant 5 ans, il en fut chassé par Chaïbek, Khan des Tartares Uzbeks ; il se retira alors à Ghazna. Des troubles ayant eu lieu dans l'Inde, il fut appelé par le gouverneur de Lahore. Il envahit alors le Pendjab, sur lequel il prétendait avoir des droits, cette région faisant partie de la succession de Tamerlan. Il battit une première fois en 1526 une confédération de princes indiens formée par le chef Pathan Sultan Ibrâhîm. Il rencontra une seconde fois les armées hindoues coalisées, placées sous la conduite du même chef, et remporta sur elles une victoire décisive. La description qu'il donne de cette bataille est vive et très colorée. Les nobles de l'Inde qu'il avait à combattre étaient venus couverts d'armures dorées, avec cent éléphants richement caparaçonnés, dont les pavillons formaient comme un Camp du drap d'or. La journée qui précéda le combat fut passée par les Hindous

dans les jeux, les cavalcades et l'orgie. Les soldats de Bâber descendus de leurs montagnes, après avoir traversé des déserts desséchés sous des vents brûlants, tremblaient devant cette multitude d'ennemis et semblaient près d'être pris de panique. Mais Bâber ne leur laissa point le temps de craindre. Il disposa son armée en appuyant sa droite aux murs de Panipat. Son front fut protégé par une artillerie nombreuse, dissimulée elle-même par des voitures et des fascines. Derrière étaient les mousquetaires. Sur la gauche on construisit un ouvrage de terre recouvert d'abatis d'arbres. Ainsi se passa la journée. La valeur des armements était très inégale dans les deux camps. Les Indiens avaient encore des armes du type médiéval; les mousquetaires de Bâber avaient des mousquets pourvus de platines à mèches, et son artillerie possédait les meilleurs modèles de l'époque. Les deux partis comptaient de nombreux archers.

Ibrâhîm, ignorant et inexpérimenté, lança à l'assaut des positions mongoles ses bataillons bigarrés. Les canons, mortiers et couleuvrines de Bâber les foudroyèrent, tandis que ses archers, tournant l'aile droite des Hindous, criblèrent de flèches leur arrière-garde et empêchèrent leur fuite. Gênée par son nombre même, l'armée d'Ibrâhîm s'amoncela comme un cahos

devant les positions mongoles. Son chef trouva la mort dans la foule de ses soldats ; cinq mille d'entre eux tombèrent sur son corps. Cette journée donna à Bâber Delhi et Agrah ; elle mit fin au pouvoir des Pathans et commença l'empire mongol.

Le même homme qui savait ainsi gagner des batailles parle avec charme et compétence de l'agriculture, de la chasse, de l'industrie, des mines. Il décrit avec complaisance son pays de Ferghânah, qu'il paraît avoir beaucoup aimé. « Au nom du béni, dit-il en commençant son livre, actions de grâces soient rendues à Dieu le Très-Haut pour l'assistance qu'il m'a prêtée, par l'intercession du Prophète très pur, pour que je sois roi dans le pays de Ferghânah, à l'âge de 12 ans, e dimanche 3 Ramadhân de l'an 899. » Andoudjân était alors sa résidence royale. Il fait ainsi l'éloge de cette ville : « Les vivres s'y trouvent en abondance, de même qu'une grande quantité de fruits ; entre ces derniers, les melons et les raisins sont excellents. Les premiers ne sont nulle part d'un si bon goût qu'à Andoudjân... Dans le voisinage de cette ville il y a beaucoup d'oiseaux de proie qu'on dresse à la chassé. Entre autres il y a des aigles si gras que quatre hommes se peuvent rassasier d'un seul... Sur les deux bords de la rivière de Kech, on voit des jardins qui ont

tous une exposition orientale. Les violettes y ont une odeur extrêmement suave ; de petits ruisseaux les arrosent et les rendent très beaux au printemps. On y voit des tulipes et des roses en abondance. » — « La ville de Marghinân, dit-il encore, se trouve éloignée de 7 lieues (*agatch*) d'Andoudjân. C'est un joli endroit. Il y a des grenades et des petits abricots, d'un goût exquis, qui prospèrent à merveille. On y trouve encore une grande espèce de grenades appelées *Dânehi-guilân*, c'est-à-dire à gros grains; elles ont moins de goût pendant la floraison. Le jasmin de cette contrée est préférable à tout autre... Il y a ici beaucoup d'oiseaux propres à la chasse, et des cerfs blancs qui se tiennent dans les fondrières des montagnes. »

Cet aimable conquérant mourut en 937 (1531) âgé seulement de cinquante ans musulmans.

Le plus glorieux des grands Mongols, Akbar, qui régna de 1556 à 1605, est un véritable penseur. Il se posa le problème d'unir sous une forme unique de gouvernement et presque sous une même foi, les races et les religions si diverses de son empire : les Mahométans et les Hindous, les Chiites et les Sunnites, les Rajputs et les Afghans. La difficulté de cette tâche était énorme, et peut être appréciée par ceux qui connaissent la force qu'ont les préjugés de race et

de caste dans l'Inde. Akbar, très jeune encore, s'intéressa beaucoup au côté religieux du problème. Il rêva, un peu comme les théosophes ou les néo-chrétiens de nos jours, une synthèse des religions, ou au moins une alliance dans laquelle les divers systèmes subsisteraient sous une conception plus large et supérieure. Il convoqua dans ce but une sorte de parlement des religions. Dans sa résidence de Fatehpûr-Sikri, remplie de chefs-d'œuvre d'architecture, il fit venir des représentants des différentes sectes et les fit discuter devant lui ; il appela même des Jésuites et leur permit d'ouvrir un petit temple pour leur culte. On voit encore la salle avec un pilier central et des galeries rayonnantes, où se tenaient ces séances. On l'appelle l'*'Ibâdet Khâne* ou maison du culte. Les orateurs y parlaient avec la plus grande liberté ; et Sa Majesté, remarque un biographe, en devint sceptique. Akbar ne se contentait pas de ces réunions nocturnes ; il se livrait le matin à de longues et solitaires méditations, ayant pour objet le problème général de la vie, et sa tâche particulière comme souverain.

Son système religieux, qui est une sorte de panthéisme éclectique, eut peu de succès. Il ne gagna qu'une douzaine d'adhérents dans sa propre famille et ne forma pas secte. L'islamisme indien eut pourtant à souffrir de cette

tentative. Les paroles musulmanes du témoignage furent supprimées sur les monnaies et dans la liturgie ; le nom du Prophète ne fut plus donné aux enfants. Les mosquées étaient désertées, et plusieurs furent transformées en casernes. Sans tenir compte de la loi musulmane qui défend les images d'êtres vivants, Akbar orna ses palais de scènes tirées des légendes du christianisme ou du bouddhisme ; semblable à Alexandre Sévère, il faisait voisiner dans ses salles l'image de Jésus et celle de Bouddha.

Dans le gouvernement civil, le principe de tolérance et d'harmonisation fut plus efficace. Il fut professé à côté d'Akbar par son ministre et ami Abou'l-Fazl dont nous parlons plus loin.

L'administration d'Akbar continuait l'œuvre d'un souverain antérieur, non mongol, Cher Chah, qui avait gouverné l'Inde avec beaucoup de sagesse quelque temps auparavant, bien qu'il eût été ennemi des Mongols. On s'efforça d'établir plus d'égalité dans les impôts, en répartissant l'impôt d'après le revenu des terres et supprimant les taxes. Cette idée n'a pas été perdue de vue jusqu'à notre époque. A l'occasion de son mariage avec la fille d'un radjah, Akbar remit deux taxes qui grevaient les hindous : l'une sur ceux qui allaient en pèlerinage aux sanctuaires brahmaniques, l'autre, la capi-

tation, perçue d'après la loi musulmane, sur les infidèles. Il s'occupa aussi de la question monétaire; il supprima les monnaies locales, essaya de faire rentrer les monnaies usées et de fixer la valeur de celles qui étaient en circulation. Au point de vue des mœurs, il défendit la cruauté envers les prisonniers de guerre et tua de sa main son demi-frère qui s'en était rendu coupable. Il fit défense aux veuves de se brûler sur le bûcher de leurs maris.

Un autre grand serviteur d'Akbar, le général Todar Mal, capitaine habile et homme d'État éminent, prit une part considérable à l'œuvre administrative de ce règne. Au milieu de campagnes continuelles contre les rajahs mal soumis, toujours couronnées de succès, il prit une série de mesures fiscales dignes des meilleurs financiers : établissement d'une liste exacte des propriétés ; facilités de plainte données contre les exactions ; l'impôt fixé pour 19 ans ; soins pris pour qu'il ne fût pas intercepté par les chefs maraudeurs ou les barons locaux ; réduction de moitié du nombre des officiers inférieurs ; avances en argent et en semences consenties aux cultivateurs ; obligation d'un rapport annuel à faire par les collecteurs d'impôts ; comptes mensuels à soumettre au trésor ; rapports spéciaux dans les cas de calamités comme grêles, inondations; les impôts recueillis en qua-

tre fois par an, tels sont les principaux points de cette œuvre qui semble inspirée par un esprit tout moderne.

A la sagesse de l'administration s'ajoute sous le règne d'Akbar l'éclat des arts : le nord de l'Inde est orné de magnifiques créations architecturales dues à son influence. Le fort d'Agra, que l'on voit encore, est son œuvre. Il s'occupa aussi des arts techniques. Selon l'*'Aïn-i-Akbari*, il perfectionna l'artillerie ; il imagina une nouvelle sorte de voiture, et un tour pour nettoyer les canons.

Le sultan Djihanguîr, fils et successeur d'Akbar, qui était lui aussi un esprit très distingué, a laissé des mémoires (1) d'un style noble, aisé et brillant. On y trouve des passages précieux pour la connaissance du caractère et des idées d'Akbar. Djihanguîr raconte au début de son livre comment il s'assit sur le trône de son père à Agra. Il fit frapper une médaille avec cette inscription : « Frappé à Agra par ce Khos-« roês, la sauvegarde du monde, la souveraine « splendeur de la foi, Djihanguîr fils de l'impé-« rial Akbar.» « A cette occasion, ajoute-t-il, je fis usage du trône préparé par mon père et

1. *Memoirs of the emperor Jahangueir*, written by himself and translated from a persian manuscript, by Major David Price, London, 1829. Publié par *the Oriental translation Committee.*

enrichi avec une magnificence sans égale, pour la célébration de la fête du nouvel an à l'entrée du soleil dans la constellation d'Aries. »

Akbar avait en effet inventé une nouvelle ère, dans laquelle il faisait commencer l'année à l'équinoxe du printemps. Il adorait le feu et le soleil. « Sa Majesté, dit Abou'l-Fazl, considérait que c'est un devoir religieux et une pratique très louable que d'adorer le feu et la lumière. »

Djihanguîr rapporte quelques faits qui font bien sentir l'esprit de tolérance d'Akbar. Il raconte entre autres choses que, du vivant de ce dernier, un temple avait été érigé par Radjah Maun Sing, qui lui avait coûté une somme équivalente environ à cinq *Kroors* (50 millions de roupies) et 40 laks de roupies. La principale idole avait sur la tête une tiare enrichie de joyaux, d'une valeur égale au douzième de cette somme ; elle était entourée d'autres idoles d'or également parées de tiares et de bijoux. Djihanguîr demanda à son père pourquoi il n'avait pas empêché la construction de ces repaires de l'idolâtrie. Akbar lui répondit : « O mon cher fils, je sais que je suis un puissant monarque, l'ombre de Dieu sur la terre. Or j'ai vu qu'il répand les bénédictions de sa gracieuse providence sur toutes les créatures sans distinction. Je manquerais donc aux devoirs de ma haute

situation, si je retirais ma compassion et mon indulgence de l'un quelconque de ceux qui sont confiés à ma charge. Avec toute la race humaine, avec toutes les créatures de Dieu, je suis en paix. Comment pourrais-je permettre qu'on moleste ou qu'on attaque personne ? »

Djihanguîr dit encore que son père, dans sa jeunesse, était porté aux plaisirs de la bouche ; mais « néanmoins il avait un sentiment si sincère et si humble du pouvoir supérieur de la Providence, que lui, maître d'armées formidables, d'un train énorme d'éléphants de guerre, possesseur de trésors sans précédents et d'un empire dont la grandeur ne fut jamais surpassée, à aucun moment il n'oublia l'Etre éternel qu'il adorait, et ces mots étaient sans cesse sur ses lèvres : partout, toujours, paix avec tous les hommes, et, en toute circonstance, incline secrètement tes yeux et ton cœur vers ton éternel Ami. — Un trait dominant de son caractère était qu'avec toute religion, il était en des termes de concorde parfaite, et il s'associait aux personnes vertueuses et éclairées de toutes classes, quand l'occasion s'en présentait. »

Akbar est vraiment un des pères du théosophisme moderne ; on a repris son attitude, son point de vue, jusqu'à ses expressions. Il s'est associé au sentiment des diverses religions tant qu'elles lui semblaient pures et élevées ; mais

il a été sceptique sur les dogmes et il n'a pas craint de juger les formes extérieures, et de condamner ce qu'il y trouvait de barbare ou de grossier : il a blâmé la circoncision et l'impureté des chiens dans l'islam, la Suttee chez les hindous. Il est sans nul doute un des plus grands génies qui ait paru dans l'ordre religieux. Les conceptions qu'il a exprimées dans l'Inde il y a trois siècles sont encore celles qui paraissent les plus neuves aujourd'hui parmi nous.

Akbar a son tombeau à Sikandrah. Il était, selon Djihanguîr, de taille moyenne, avec le teint doré, des yeux et des sourcils très noirs. Il avait le corps « d'un lion », la poitrine large, les bras et les mains allongés. Sa voix était très forte ; ses discours et toutes ses manières étaient empreints d'une élégance très grande et personnelle. Les populations de l'Inde ont gardé sa mémoire. La poésie nationale des Hindous, considérant l'ampleur de son œuvre, son courage, sa magnificence, et la protection qu'il accorda à leur race, l'a immortalisé comme l'un de ses principaux héros.

IV

Postérieur d'environ une génération à Akbar, Shah Abbas ou Abbas-le-Grand, le plus glorieux

monarque de la dynastie des Sofis en Perse, naquit vers le milieu du XVI[e] siècle; il était fils de Mohammed Khoda Bendeh, le sixième shah de la dynastie des Sofis, mais non l'aînée. Son ambition et ses talents se manifestèrent dès sa jeunesse qui fut troublée; il se révolta contre son père, et se fit proclamer roi dans la ville de Hérat, du vivant de ses frères aînés dont l'assassinat le délivra. C'est en 1589 qu'il devint réellement le maître de son empire. Des guerres heureuses, des villes fondées, des bâtiments somptueux, une volonté constante de mettre la Perse en rapport avec l'Europe et de la faire participer aux sciences et au commerce de l'Occident, font de son règne un des beaux règnes de l'histoire.

Il transporta sa capitale de Kazwîn à Ispahân, pour être plus à portée de ses provinces voisines de la mer des Indes. Cette ville fut considérablement agrandie et embellie (1); elle resta après lui le siège de la dynastie des Sofis et compta sous leur règne environ un million d'habitants. Prise et saccagée en 1722 par les Afghans, elle ne s'est pas depuis relevée de ce désastre. La place centrale, *Méïdan-i Shah*,

1. V. par exemple *Murray's Hand-Book, Asia Minor, Transcaucasia, Persia*, London, 1895, p. 338 et suiv. — *Le Mag. pittoresque*, 1838, p. 139, a une bonne notice sur Abbas-le-Grand, avec un portrait.

place du Shah, était une des plus imposantes places du monde. C'est l'œuvre propre de Shah Abbâs ; elle est entourée de bazars et de mosquées. Au centre, du côté sud, est la Mosquée du shah, *Mesdjidi-Shah*, élevée par ce prince en 1612 et 1613 ; à l'ouest est la Sublime Porte ; au-dessus, la loggia où s'asseyait le shah pour donner audience aux ambassadeurs, ou pour assister aux réjouissances publiques sur la place. De cette loggia, on passait au palais royal, collection de cours, de jardins et de bâtiments, où l'on remarque la Chambre du trône, dite salle des 40 colonnes, construites par Shah Abbâs. Des décorations et des peintures du temps de ce monarque subsistent dans la Chambre du trône et dans une autre salle plus vaste qui y fait suite. A l'ouest de l'enceinte du palais est le jardin nommé du nom célèbre de « Huit Paradis, *hesht bihisht* », qui contient un pavillon bâti par Shah Soléïman vers 1860. De là une belle avenue s'en va vers le pont de Djulfa.

Ce pont situé sur le Zendeh Roud, fleuve d'Ispahân, n'a peut-être pas, dit un guide, d'égal dans le monde. Il fut bâti par Ali Verdi Khân, général de Shah Abbâs, et porte aussi son nom. C'est un pont à galeries ; sa longueur est de 388 mètres. A la partie inférieure est un passage voûté, au milieu une chaussée pavée entre deux galeries latérales, et au sommet un

autre passage pour les piétons. Ce pont réunissait deux avenues majestueuses qui conduisaient d'Ispahân à la rive sud du Zendeh Roud, où se trouvaient les villas des princes et des grands.

On cite d'autres ponts bâtis par Shah Abbâs : un beau pont de pierre sur le Hind-Mend, un pont de bateaux sur l'Araxe, dans la partie où ce fleuve, ressortant de collines de sables, coule plus paisiblement. Il construisit aussi des collèges, des hôpitaux, des routes et de nombreux aqueducs.

Originaire du Mazendéran, il voulut faire de cette province la plus florissante de son royaume, et il y attira des étrangers de toutes sortes de religions pour la peupler. Il y fit bâtir sur la Caspienne la ville de Ferrahabad, qui passait au commencement du XVIIIe siècle pour la ville de Perse la plus peuplée et pour une de ses plus fortes places de guerre ; elle est presque inabordable, dit un historien de cette époque, étant garantie d'une part par les montagnes, de l'autre par la mer Caspienne qui est peu navigable.

En 1622, Abbâs s'empara de l'île d'Ormuz, à l'entrée du golfe Persique, qui était en la possession des Portugais depuis 1507. Il avait obtenu pour cette expédition le secours d'une flotte anglaise. La forteresse de l'île fut rasée, et le commerce fut transporté vis-à-vis sur la côte

persane, au port de Bender. Ce port, réparé et fortifié, prit le nom de Bender-Abbâs; il est peu considérable aujourd'hui. Les Portugais, à Ormuz, monopolisaient le commerce du golfe Persique ; les Anglais avaient espéré leur succéder dans la place ; mais Abbâs, après les avoir expulsés par le secours des Anglais, donna seulement à ceux-ci une part du butin et des avantages secondaires, et retint pour lui l'île et le principal bénéfice de la conquête faite par ses « avides alliés. »

L'œuvre de Shah Abbâs pour promouvoir le commerce est très importante. Les Persans avaient alors peu de génie pour le commerce et ne s'y adonnaient pas volontiers. Abbâs s'adressa aux Arméniens, race éminemment douée en ce genre. Il en transplanta un grand nombre, principalement de l'ancienne ville de Djulfa, sur l'Araxe, à Ispahân, où ils formèrent un quartier qui reprit le nom de Djulfa ; il émit des lois en leur faveur, pour les garantir contre les vexations des Mahométans, leur fit bâtir de grands caravansérails pour le dépôt de leurs marchandises, et leur avança de fortes sommes pour les mettre rapidement en train. Les Arméniens prospérèrent bien vite; du vivant même de Shah Abbâs, ils étaient parvenus non seulement à accaparer tout le commerce de l'Orient, mais même à prendre une large part à celui des

villes de l'Europe. On voyait au XVIIIe siècle des Arméniens venir du fond de la Perse jusqu'à Livourne et à Marseille, en Hollande et en Angleterre, à Stockholm et à Arkhangel.

Abbâs entretint dans le cours de son règne des relations diplomatiques avec plusieurs États de l'Europe. Il chercha à intéresser les princes européens à sa lutte contre les Turcs ; il envoya des ambassades dans diverses cours, et il en reçut lui-même de l'Angleterre, de la Russie, du Portugal, de l'Espagne et de la Hollande. Au commencement de son règne, il était venu dans son empire une caravane d'Anglais dirigée par les frères Robert et Anthony Sherley. Cette caravane voyageait sous la protection du comte d'Essex, favori de la reine Elisabeth ; elle comprenait une trentaine de gentilshommes, officiers, géographes, artistes, trafiquants, ingénieurs ; l'un d'eux était fondeur de canons. Ces étrangers reçurent le meilleur accueil auprès du jeune shah, qui leur fit de magnifiques présents. Les frères Sherley conquirent l'amitié d'Ali Verdi Khân, généralissime des armées persanes, et la confiance du shah ; ils devinrent instructeurs des troupes, où ils introduisirent la discipline et les méthodes européennes, et remplirent des missions diplomatiques au nom du monarque

persan. Ils ont laissé sur ce règne des mémoires d'un haut intérêt (1).

Nous ne pouvons parler ici de l'activité militaire de Shah Abbâs, qui fut très grande et couronnée de succès. Il lutta contre les Tartares Uzbeks à l'est, contre les Ottomans à l'ouest ; il conquit sur ceux-ci l'Arménie, dont il transplanta les habitants à l'intérieur de la Perse, prit Kandahar au Grand Mongol, et il venait d'enlever Bagdad aux Turcs lorsqu'il mourut en 1628, âgé de 70 ans.

La cruauté, vice trop fréquent chez les plus éminents souverains de l'Orient, dépare un peu son caractère ; sévère et dur à l'excès, il exerça ses rigueurs jusque sur les membres de sa propre famille.

Thamas Kouli Khân, le grand aventurier turcoman qui, dans la première moitié du XVIIIe siècle, s'empara du trône de Perse sous le nom de Nadîr Shah, qui lutta contre les Afghans et les Turcs, envahit les États des Grands Mongols et pilla Delhi, leur capitale, doit être mentionné ici à la suite de Shah Abbâs, car il le prit en

1. *The three Brothers ; or the travels and adventures of sir Anthony, sir Robert and sir Thomas Sherley in Persia, Russia, Turkey, Spain, etc.* London, 1825, avec portraits.

beaucoup de points pour modèle (1). Il manifesta des tendances libérales et tint à entretenir des relations avec les Occidentaux. Comme Shah Abbâs, il attira des officiers et des ingénieurs européens dans ses armées et il forma des troupes à leur école. En religion, il chercha à maintenir une sorte d'égalité entre les deux grandes sectes musulmanes, Sunnites et Chiites, qui étaient constamment en dispute dans les villes de Perse, et particulièrement à Ispahân. Il défendit aux Chiites les malédictions contre Omar et les représentations tragiques en mémoire de la mode de Hoséïn et d'Ali ; les magistrats reçurent l'ordre de punir sévèrement ceux qui s'injurieraient ou se maltraiteraient pour cause de religion. Shah Abbâs avait été plutôt favorable aux Chiites ; voulant retirer aux Arabes le bénéfice des pèlerinages de La Mecque et de Médine et empêcher l'argent de sortir de Perse, il avait fait construire à Meshhed, sur la tombe d'Ali Riza, le huitième imam, une superbe mosquée ; il y avait été lui-même en pèlerinage et y avait attiré les grands et le peuple.

A l'égard des Chrétiens, Shah Nadîr fut très large. Abbâs avait déjà fait bâtir pour les Arméniens une cathédrale dans le quartier de

1. *Histoire de Thamas Kouli-Kan, Roi de Perse*. Nouv. éd. Paris, 1743 ; anonyme.

Djulfa. Nadîr laissa les Chrétiens libres d'être unis ou non à Rome ; il dispensa les Grégoriens d'embrasser l'islamisme pour avoir accès aux fonctions officielles ; il nomma des princes de Géorgie qui étaient chrétiens. Il permit aux missionnaires de prêcher publiquement leur religion et de baptiser quiconque le désirerait. Il accepta d'eux une Bible traduite en persan, et nomma même des commissaires pour en faire une nouvelle traduction d'après des textes arménien, arabe, grec et latin. Enfin il permit la vente publique du vin, et, s'appuyant sur l'exemple de Shah Abbâs, encouragea la culture de la vigne.

CHAPITRE III

LES HISTORIENS ARABES

Historiens des Khalifes Oméyades et Abbassides.
Généralités. — Tabari ; Masoudi ; Ibn Miskawéih ; le Fakhri. — Un historien oriental contemporain : Zéydan.

I

Pendant longtemps les historiens de l'Orient musulman n'ont pas joui en Occident de la grande réputation dont jouissaient ses savants et ses philosophes. Il est d'ailleurs à noter que les premiers historiens arabes qui furent connus parmi nous ne sont pas des musulmans, mais des chrétiens. Ce sont : El-Mâkin, qu'édita et traduisit Erpénius, sous le titre *Historia Saracenica*, en 1625 ; Petrus ibn er-Râbih, diacre monophysite, dont Abraham Ecchellensis traduisit la *Chronique orientale*, 1651 ; Eutychius, célèbre

patriarche d'Alexandrie, auteur d'*Annales* traduites en 1658 par Pococke ; et Bar Hebraeus appelé aussi Abou'l-Faradj, « Mafrian » jacobite d'Orient, auteur d'une *Histoire des Dynasties*, éditée par le même en 1663.

Ce n'est guère qu'à la fin du XVIIIe siècle que les grands historiens arabes furent étudiés. On s'était auparavant intéressé de préférence aux Turcs. Abou'l-Féda fut édité le premier à Copenhague en 1789. Plusieurs autres parurent vers le milieu du XIXe siècle : Makrîzi, dont Quatremère traduisit l'histoire des Mamelouks, 1837 ; Merrâkochi, l'historien des Almohades, édité par Dozy, 1847 ; Ibn el-Athîr, édité par Tornberg, 1851 ; Abou'l-Mahâsin, par Juynboll, 1852-57. Vers le même temps Dubeux commençait à traduire l'abrégé persan de Tabari.

Ce travail de publication s'est continué jusqu'à nous. Mas'oudi n'a été édité et traduit en français qu'à une époque assez récente ; et la grande édition de la Chronique de Tabari, œuvre capitale de l'histoire arabe, n'est achevée que d'hier. Au moment où nous écrivons, des œuvres importantes, comme celle de l'intéressant historien Ibn Miskawéïh et le grand dictionnaire biographique de Jâkout, sont encore en cours de publication.

On peut dire que ces auteurs, depuis qu'ils sont connus, n'ont pas été trop admirés. Tout

en estimant leur labeur, leur conscience et la richesse de leurs informations, on leur a fait deux principaux reproches : la sécheresse et le manque de critique (1). Ces reproches ne s'appliquent pas à eux tous également ; et il est facile de montrer que, dans la mesure où ils sont justifiés, ces auteurs n'en sont pas tout à fait responsables et que d'ailleurs ces défauts ne sont pas sans quelque avantage.

La sécheresse tient surtout à la langue. La phrase arabe est courte, vive, aiguë ; elle se prête mal aux longues périodes, et rappelle assez bien celle de Sénèque en latin ou celle de Voltaire chez nous. Mais si cette phrase n'a pas en général les qualités oratoires et lyriques, elle a celles de finesse et de précision ; et celles-là pour l'historien sont des plus précieuses. L'historien persan ou même turc est volontiers rhéteur ; l'historien arabe ne peut pour ainsi dire pas l'être. Sa langue l'oblige à accumuler les détails par petits coups, ou, si l'on veut, goutte par goutte ou grain par grain. Il peut être légèrement fatigant, étroit, méticuleux ; il ne peut guère être ni vide, ni phraseur. Ce sont là des conditions qui ne sont pas défavorables

1. Par exemple P. Kershasp, *Studies in ancient Persian History*, London, 1905, p. 17 ; F. Woepcke, *Mémoire sur la propagation des chiffres indiens*, Paris, 1863, p. 43.

à l'histoire exacte et sincère. Au reste certains historiens ont dans l'esprit un charme ou une largeur qui paraît malgré les tendances contraires de la langue : Mas'oudi, par exemple, rapporte avec beaucoup d'agrément des conversations ou des anecdotes, et Makrîzi retient assez l'attention par des détails pittoresques ou savants, pour qu'on ne songe plus à la sécheresse syntaxique de la phrase.

Quant au reproche de manque de critique, la justesse en est variable aussi selon les écrivains. Il y en a parmi eux qui ont une intention réelle de critique, tel Ibn Miskawéïh ; ils n'y réussissent pas toujours, parce qu'ils ne sont pas assez aidés par l'esprit public, et qu'ils n'ont pas tous les moyens qu'il faudrait pour bien juger. Albîrouni énumère au début de son fameux livre sur l'Inde (1) six causes qui peuvent porter les hommes à mentir. C'est bien là une théorie psychologique de l'erreur. Il est vrai qu'on peut dire que ce savant avait une acuité d'intelligence tout à fait exceptionnelle. En général, cela est exact : les historiens arabes ne font pas ou font peu le métier de critiques : ils ne sont pas juges ; ils sont collecteurs de renseignements. Leur but n'est pas immédiatement de découvrir la vérité ; c'est tout d'abord de

1. *India*, trad. Sachau, p. 3-4, préface d'Al-Bîrouni.

réunir des traditions. Ils recueillent ces traditions, les mettent côte à côte et laissent la lecteur juge. C'est à ce dernier à faire le métier de critique, s'il lui plaît ; l'historien n'est qu'un agent d'informations.

Cette façon de comprendre l'histoire n'est peut-être pas si mauvaise. Elle a évidemment pour conséquence que l'auteur transmet beaucoup plus de documents qu'il n'en aurait transmis s'il avait pris parti entre eux et éliminé ceux qui lui semblaient faux ; elle a aussi pour corollaire que l'unique devoir de l'écrivain est de répéter les traditions telles qu'on les lui rapporte, et non pas de les interpréter, expliquer ou déformer dans le sens qui lui convient. Il est certain que les grands recueils des traditionnistes arabes ont aujourd'hui pour nous plus de valeur relative que les célèbres histoires littéraires de l'antiquité. L'histoire arabe n'est pas unifiée, elle n'est pas composée, elle n'est pas « stylisée » ; ce n'est qu'un amas de renseignements répétés avec conscience ; mais que pourrait-elle être de mieux ?

II

Les historiens arabes ont été en très grand nombre. Dès le temps des Oméyades, leur activité se manifeste. Mas'oudi, qui n'est que du

IVe siècle de l'hégire, commençant son livre (*Les Prairies d'Or*) par une énumération des plus notables de ses prédécesseurs, en cite environ quatre-vingts (1). Le second qu'il nomme est Abou Mikhnaf, mort à peu près en 130 de l'hégire. Nous possédons sous le nom de cet auteur deux œuvres, qui, d'après certains savants, sont les plus anciennes productions historiques de langue arabe que nous ayons (2), mais que d'autres érudits considèrent comme apocryphes. Celui de tous ses devanciers auquel Mas'oudi donne le plus d'éloges est le célèbre Tabari.

« La Chronique d'Abou Dja'far Mohammed, fils de Djérîr et-TABARI, dit-il, brille entre toutes les autres œuvres historiques et leur est bien supérieure. La vérité des renseignements, des traditions, des documents scientifiques qu'il renferme, le rend aussi utile qu'instructif. Comment pourrait-il en être autrement, puisque l'auteur était le premier jurisconsulte et le plus saint personnage de son siècle, et qu'il réunissait à la connaissance de toutes les écoles de

1. *Les Prairies d'Or*, I, 10-19.
2. Cette opinion est celle de l'éditeur de l'ouvrage *The Governors and Judges of Egypt*, éd. Rhuvon Guest, *Gibb Memorial*, Leyde-Londres, 1912, p. 33 de l'Introduction. Brockelmann, *Gesch. d. ar. Litt.* I, 65, est de l'opinion contraire.

jurisprudence celle de tous les historiens et des traditionnistes. »

Tabari naquit en 838 ou 839 Ch. à Amol, ville de la province persane du Tabéristan, proche de la mer Caspienne. Il voyagea dans le Hedjâz, en Syrie et en Egypte, et entendit beaucoup de maîtres ; le biographe Sam'âni en cite une dizaine, qui sont peu connus. A son retour il se fixa à Bagdad comme professeur de droit et de tradition, et il habita cette ville jusqu'à sa mort. Il a composé deux ouvrages fameux : sa *Chronique* et son *Commentaire* du Coran. C'était, dit Sam'âni (1), un savant d'une grande autorité, qui réunissait plus de connaissances qu'aucun autre en son siècle. Il savait par cœur le Coran et était versé dans l'art de le lire et de le commenter ; il possédait une science profonde des traditions, classées selon leurs catégories ; ses connaissances en histoire n'étaient pas moindres. Son activité littéraire était énorme. On raconte qu'il travailla quarante ans en écrivant pendant tout ce temps quarante folios par jour. Outre ses deux célèbres ouvrages, il composa divers ouvrages sur le droit, dans lesquels il émet en certains cas des idées personnelles. En général il était attaché à l'école

1. *The Kitâb al-Ansâb of... Al-Sam'ânî*, fac-similé éd. par Margoliouth, *Gibb Memorial*, 1912, p. 367.

de Châfi'i, et il eut à souffrir des persécutions des Hanbalites.

Tabari mourut à Bagdad, en 310 ; on l'enterra dans sa maison. Il était, dit le même biographe, très brun, avec les yeux noirs, la taille mince et élancée, et sa parole était fort éloquente.

La *Chronique* de Tabari est un des principaux monuments de l'histoire arabe ; elle a surtout une valeur incomparable pour l'étude des origines islamiques. On y trouve rassemblées avec le plus grand soin une quantité énorme de traditions, non modifiées ou interprétées, mais simplement placées côte à côte, et précédées des noms de leurs transmetteurs. La date de cette compilation, le caractère de l'auteur, en font un recueil de sources de la plus haute valeur. C'est principalement sur elle qu'ont été fondés les récents travaux d'exégèse de l'islam, que nous n'avons d'ailleurs pas l'intention d'étudier dans ce volume. Cette *Chronique* va jusqu'à l'an 302 de l'hégire.

M. de Goeje avec un groupe de savants, la plupart hollandais, ont à partir de 1879 publié cette œuvre monumentale (1). A cette même date de 1879, M. Noeldeke en avait extrait les morceaux relatifs à l'histoire des Perses avant

1. *Annales auctore Abu Djafar M. b. Djarîr at-Tabari*, cum aliis éd. de Goeje, Leyde, 1879 et suiv.

l'islam, c'est-à-dire de la dynastie sassanide; la traduction de ces passages, richement annotée, forme un volume d'un grand intérêt (1).

On ne peut nier que Tabari ne soit, du moins au premier abord, un écrivain sec. Le souci de réunir les faits et de les classer chronologiquement, nuit à la passion et laisse peu de place à la synthèse et aux idées générales. L'intérêt dû à l'art ou à la pensée de l'auteur ne vient que rarement s'ajouter à l'intérêt intrinsèque et objectif des faits eux-mêmes. Néanmoins les récits sont d'ordinaire conduits avec habileté, ils contiennent mille détails, souvent colorés, toujours précieux pour la langue, les mœurs, les caractères; et si l'on veut bien s'habituer à la manière du chroniqueur et pénétrer un peu dans cette histoire complexe du vieil islam, on sent à la fin, de toutes ces menues touches, se dégager beaucoup de mouvement, d'émotion et de vie. D'ailleurs quand la nature des faits le demande ou que l'écrivain a puisé chez un devancier ayant des qualités littéraires, son style est susceptible de s'élargir et de prendre une assez grande beauté. On peut citer en ce genre un passage sur le roi Anochirwân, prince persan et zoroastrien, qui est resté aux yeux des

1. Th. Noeldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden, aus der ar. Chronik des Tabari übersetzt*, Leyden, 1879.

musulmans le type du monarque intelligent et juste. Un éloge analogue se rencontre chez d'autres auteurs et doit remonter à Ibn Mokaffa.

« Les hommes (1) ont généralement reconnu les excellentes qualités de Chosrau (Anochirwân) : sa pénétration, sa science, son intelligence, son courage et sa prudence. Lorsque la couronne eût été placée sur sa tête, les grands et les notables vinrent en sa présence et l'acclamèrent avec ardeur.Dès qu'ils eurent fait silence, il se leva pour leur parler. Il parla d'abord de la grâce que Dieu fait à ses créatures en leur donnant l'être, et exprima la confiance que Dieu les guiderait et leur procurerait leur subsistance. Puis il rappela à ses auditeurs quel malheur avait fondu sur le pays par la prédication de Mazdak, qui avait ruiné leurs affaires, anéanti leur foi et troublé tous les rapports familiaux et économiques. Il promit d'extirper complètement cette secte et demanda aux grands de l'y aider... Il ordonna ensuite que tout enfant dont la naissance était douteuse serait attribué à la famille dans laquelle il vivait,et aurait une part de l'héritage de l'homme auquel on l'attribuerait, si celui-ci voulait bien le reconnaître. Pour toute femme qui avait dû s'abandonner à quelque homme, l'auteur de la

1. Nœldeke, *loc. cit.*, p. 160.

violence devrait payer une dot, afin de satisfaire la famille ; et la femme aurait le droit ou de rester avec lui, ou d'épouser quelqu'autre. Si elle était auparavant mariée, elle devrait retourner à son premier mari. Ensuite il ordonna que quiconque avait nui à un homme dans ses biens, ou lui avait extorqué quelque chose, lui donnerait pleine compensation et serait en outre puni en proportion de son méfait. Il fit inscrire comme siens les fils d'hommes distingués qui avaient perdu ceux qui les nourrissaient ; il maria les filles des mêmes à des époux de leur rang et les établit avec les ressources de l'Etat. Il maria les nobles à des femmes de famille noble pour lesquelles il paya la dot, et il les enrichit en leur ordonnant de rester à sa cour pour y servir dans les hauts emplois. Aux femmes de son père il laissa le choix de rester avec ses propres femmes, étant nourries et rentées comme elles, ou de se remarier selon leur condition. — Puis il fit creuser des canaux, poser des aqueducs, payer des avances aux agriculteurs qu'il soutint encore d'autres manières. Les ponts de bois détruits, les ponts de pierre effondrés, les villages dévastés, il les fit restaurer et rétablir dans leur premier état. Il passa en revue les cavaliers, et ceux qu'il trouva sans ressources, il leur fit des présents en chevaux ou en équipement, et il leur assigna une solde

fixe. Il nomma des inspecteurs pour les temples du feu et prit soin que les routes fussent entretenues en bon état. Le long des chemins, il bâtit des châteaux et des bourgs. Il choisit des gouverneurs et des administrateurs capables et donna à chacun des ordres énergiques. Il étudia la vie d'Ardéchîr, ses lettres et ses sentences ; il les prit pour modèle et donna avis à ses représentants d'en faire de même. »

Suit un résumé du règne de ce roi, où le premier fait cité est celui-ci : qu'Anochirwân après avoir pris Antioche, en fit relever le plan dans tous ses détails et fit bâtir auprès de Médaïn une autre ville toute semblable ; on y transporta les habitants d'Antioche, et chacun en arrivant dans la ville nouvelle, y retrouva une copie de sa maison... « Ainsi Chosrau fut toujours couronné par la victoire et craint de tous les peuples, en sorte qu'on voyait à sa cour de nombreux envoyés des Turcs, des Chinois, des Khazars et d'autres peuples éloignés. Il honorait les savants. Son règne fut de 48 ans. »

La *Chronique* de Tabari a été abrégée en persan par Bel'ami, un vizir du prince samanide Mansour ibn Nouh, vers l'an 352. L'adaptateur choisit en général pour chaque fait une seule tradition, parmi toutes celles que rapporte Tabari,et il supprime les noms des transmetteurs. En outre il remanie un peu la forme des récits

et le style. Cette rédaction abrégée eut un assez grand succès ; elle fut traduite en turc et en arabe et elle fit même oublier presque l'ouvrage original que sa longueur rendait difficile à recopier. Dubeux avait commencé à traduire en français l'adaptation de Bel'ami ; M. Zotenberg reprit son travail et put le mener à bonne fin (1). Il est dommage que, sur les quatre volumes dont se compose cette chronique, le premier et une partie du second ne soient guère remplis que de légendes. Mais le reste est d'un grand intérêt historique, et la manière du rédacteur persan étant plus littéraire, plus ornée et plus coulante que celle de l'écrivain arabe, l'ouvrage se lit avec agrément.

Fort différent de Tabari, dont il est le rival de gloire, MAS'OUDI n'a pas comme lui l'attention principalement portée sur les traditions de l'islam et sur la jurisprudence. Son tempérament est moins religieux et plus scientifique ; on le sent davantage mû par la curiosité. Esprit mobile et toujours en éveil, intelligence très ouverte,

1. H. Zotenberg, *Chronique de... Tabari*, traduite *sur la version persane d'Abou Ali Mohammed Bel'ami*, 4 vol., Paris, 1867-1874. Comme exemple de beaux morceaux dans cette histoire, nous citerons le récit de la mort du Khalife el-Emîn, l'histoire de Bahrâm Gour, etc.

observateur et questionneur, il s'intéresse à beaucoup d'objets : aux religions diverses et à leurs sectes, aux philosophies anciennes, à la sagesse exotique, à la controverse et à la poésie, aux problèmes géographiques, au commerce, à la navigation, à l'histoire naturelle. Sa pensée aime à faire de fréquentes excursions en dehors des limites de l'islam. Il a causé avec des chrétiens et a vu leurs livres ; il est, parmi les auteurs musulmans, celui qui, avec Albîrouni, connaît le mieux leur littérature. Il est versé dans la philosophie grecque ; il sait quelque chose de l'Inde, moins cependant qu'Albîrouni. Il a des rapports personnels avec des Juifs, des Sabéens, des Karmathes. Son œuvre, composée avec un certain désordre, rédigée d'une façon un peu heurtée et qu'on peut croire hâtive, est une collection de curiosités où figurent tous les systèmes et toutes les sciences de son temps. Elle est d'ailleurs ornée d'anecdotes heureusement choisies qui l'allègent, l'égayent même et en rendent la lecture fort attrayante.

Maçoudi naquit à Bagdad à la fin du IIIe siècle de l'hégire. Emporté par le désir de voir et de connaître, il passa sa jeunesse en voyages. On peut reconstituer à peu près ses étapes par est allusions qui y sont faites au cours de son ouvrage. En 300 il était sur l'Indus et visitait Moultan et la ville d'el-Mansourah. En 304, il

poussait plus loin sur les côtes indiennes et séjournait à Cambaye. Il se peut qu'il ait poussé jusqu'à Ceylan. Dans l'intervalle il avait visité le Fars et le Kerman. Les côtes de l'Arabie lui étaient familières ; il dit avoir fait plusieurs fois le voyage entre l'Oman et une île de la mer des Zendjs (la mer à l'Est de l'Afrique) appelée Kanbalou. On a discuté sur l'identification de cette île ; les uns ont voulu y voir Madagascar ; d'autres y ont reconnu Zanzibar. Mas'oudi la situe à 500 parasanges (sorte de lieue) d'Oman. « Ma dernière traversée, dit-il, de l'île de Kanbalou à l'Oman remonte à l'année 304. J'étais à bord d'un bâtiment appartenant à Ahmed et à 'Abd es-Samed, de Sîrâf, et ces deux personnages ont péri ensuite corps et biens dans cette mer... Certes, j'ai navigué sur bien des mers, la mer de Chine, de Roum, des Khazars, de Kolzoum et du Yémen ; j'y ai couru des dangers sans nombre ; mais je n'en connais pas de plus périlleuse que cette mer des Zendjs dont nous venons de parler. » On peut se demander si Mas'oudi n'exagère pas un peu l'ampleur de ses pérégrinations. Il est douteux déjà qu'il ait navigué jusqu'en Chine ; et quant à avoir fait plusieurs fois le voyage de l'Arabie à Madagascar ou même à Zanzibar, avec les moyens dont on disposait alors et étant donné tout ce qu'il fit d'ailleurs, cela est bien invraisemblable.

En tout cas il ne parle pas de ces régions avec la netteté d'un homme qui les aurait vues, et sa connaissance du midi de l'Afrique, d'après d'autres passages, est à peine égale à celle de Ptolémée.

Il visita la Palestine, Tibériade en particulier où il séjourna en 314. L'année suivante, se rendant de Syrie à Bagdad, il trouva le pays troublé par une invasion de Karmathes. Il était arrêté dans la ville de Hît sur l'Euphrate quand ces sectaires l'attaquèrent. Les habitants se défendirent avec vigueur ; ils combattirent les assiégeants du haut des murs et leur brûlèrent plusieurs machines. Les Karmathes levèrent la siège. « Nous vîmes à l'aurore, avant leur départ, dit l'historien, s'élever de leur camp une grande lumière, et nous croyions qu'ils allaient renouveler leur attaque ; mais nous sûmes ensuite qu'ils avaient mis le feu aux bagages, parce qu'ils n'avaient pas assez de chameaux pour le transport des bagages et des femmes. »

Mas'oudi séjourna ensuite à Antioche, puis à Bassorah. Il se trouvait dans cette dernière ville en 332, qui est la date qu'il assigne à la publication des *Prairies d'Or*. Il passa le reste de sa vie en Syrie ou en Égypte, éloigné, on ne sait trop pourquoi, de l'Irâk qu'il aimait : « C'est une peine pour nous, écrit-il, d'avoir été forcé de quitter cette ville (Bagdad) où nous sommes

né et où nous avons grandi. Le sort nous a séparé d'elle et la distance est grande entre elle et nous. Bien loin est notre demeure ; rares sont ceux qui nous visitent. C'est le caractère de ce temps que de tout séparer, la condition de ce siècle que de tout disperser. » Et il ajoute, citant la parole d'un sage : « Dieu fait prospérer le pays par l'amour du foyer ; c'est un signe de droiture d'âme que d'être attaché au lieu de sa naissance, et c'est une marque de noble race que le regret du lieu natal. »

Mas'oudi mourut au Caire en 345 ou 346. Malgré ses fréquents déplacements, il avait énormément produit. *Les Prairies d'Or*, le seul ouvrage que nous possédions de lui avec le *Livre de l'Avertissement* (1), paraissent être, quoiqu'assez étendues déjà, la rédaction la plus brève d'une vaste œuvre historique qu'il avait auparavant écrite sous deux autres formes : sous la forme la plus longue, cette œuvre était intitulée : « Les histoires du temps, *Akhbâr ez-zémân* », et dans la rédaction intermédiaire,

1. *Les Prairies d'Or*, éd. et trad. Barbier de Meynard, les trois premiers volumes en collaboration avec Pavet de Courteille ; le *Livre de l'Avertissement et de la Revision*, trad. B. Carra de Vaux. Ces ouvrages font partie de la *Collection d'ouvrages orientaux* publiée par la Société Asiatique. Le texte du livre de l'Avertissement a été édité par M. J. de Goeje, *Kitâb et-tanbîh*, dans la *Bibliotheca Geographorum arabicorum*, VIII.

elle s'appelait « histoire moyenne ». Malheureusement nous avons perdu les deux rédactions les plus développées, sans doute parce que leur étendue n'a pas permis d'en multiplier les copies.

Le mérite de Mas'oudi a été reconnu dès la fin du XVIIIe siècle. Vers le milieu du XIXe, le Comité des Traductions de Londres avait formé le projet de publier une traduction richement annotée des *Prairies d'Or*, dont se chargeait le docteur Sprenger. Un seul volume parut (1841). La Société Asiatique de Paris reprit le projet pour son compte. Elle fit paraître le texte des *Prairies d'Or* accompagné d'une traduction française par les soins de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Elle y joignit ensuite une traduction du *Livre de l'Avertissement* antérieurement publié par de Goeje.

Nous voudrions faire sentir au moyen de quelques citations la curiosité scientifique de Mas'oudi, et donner la mesure de son talent d'observation et de son esprit critique. Il décrit ainsi un tremblement de terre dont il fut témoin, étant en Égypte : « Au mois de Ramadan de l'an 344, la partie supérieure du phare (d'Alexandrie), sur une hauteur de trente coudées environ, s'écroula dans un tremblement de terre qui fut senti à la même heure dans le pays de Misr et dans beaucoup de localités de la Syrie et du Magreb, comme le montrèrent les rensei-

gnements qui parvinrent dans la suite. Nous nous trouvions au Caire ; il y eut une phase vraiment critique et terrible qui dura environ une demi-heure de temps moyen. C'était à midi, le samedi 18 du mois. J'ai visité la plupart des lieux renommés pour la fréquence et l'intensité des tremblements de terre,... mais jamais je n'ai été témoin d'aucun qui fût plus affreux que celui-là, ni qui durât plus longtemps. J'en exprimerais l'effet en le comparant à quelque énorme machine qui frotterait la terre par dessous, qui passerait sous elle en l'agitant et en la secouant et en produisant dans l'air le bruit d'un grand roulement. » Je crois que les personnes qui ont ressenti des tremblements de terre jugeront qu'on ne peut pas en donner une impression plus exacte.

Étant en Palestine, au bord de la mer Morte, Mas'oudi s'informe de toutes les particularités de ce lac singulier et le compare au lac d'Ourmiah. Il décrit l'amertume et l'âcreté de ses eaux, la vertu qu'elles ont de détacher les vêtements sales, leur incapacité de renfermer des êtres vivants et leur grande densité. « Si l'on prend un homme ou une bête solidement liés et qu'on les y jette, on les voit flotter sur l'eau, à cause de leur légèreté par rapport à l'épaisseur et au poids de cette eau. » A ce propos il rappelle l'observation des marins, qu'un même

vaisseau enfonce plus profondément dans l'eau douce que dans la mer ; et il cite une expérience tirée de la *Météorologie* d'Aristote, sur un œuf qui, mis dans l'eau douce, enfonce, et qui, si l'on jette du sel dans l'eau, remonte et vient flotter à la surface.

Étant à Oman ou dans l'Inde, il cherche à vérifier une assertion de son devancier le célèbre naturaliste el-Djâhiz. « Djâhiz prétend que la femelle du rhinocéros porte pendant sept ans ; pendant ce temps, le petit sort la tête du ventre de la mère quand il a besoin de paître et l'y rentre ensuite. » Désirant « s'éclairer à ce sujet », notre historien interroge les négociants qui fréquentent le royaume du Rahma où vit le rhinocéros. Tous sont également surpris de sa question : « Ils m'ont affirmé, dit-il, que le rhinocéros porte et met bas exactement comme la vache et le buffle ; et j'ignore d'où el-Djâhiz a puisé ce conte et s'il est le résultat de ses lectures ou de ses informations. »

A Mansourah, il s'intéresse aux éléphants du roi qui possède quatre-vingts de ces animaux pour la guerre. « J'ai vu, dit Mas'oudi, chez ce prince, deux éléphants d'une taille colossale, et qui étaient renommés chez tous les rois du Sind et de l'Inde pour leur force, leur courage et leur intrépidité dans le combat. L'un s'appelait Manfaraklas, l'autre Haïdarah. On raconte

du premier des traits remarquables et dont tous les habitants de ce pays et des pays voisins ont entendu parler. Une fois qu'il avait perdu un de ses cornacs, il resta plusieurs jours sans vouloir prendre aucune nourriture ; il s'abandonnait à sa douleur et poussait des gémissements profonds ; des larmes coulaient de ses yeux. » Et Mas'oudi promet de parler plus loin des éléphants sauvages du Zendj.

Nous avons dit que notre historien aimait à causer avec les philosophes des différentes sectes, de même qu'il causait avec les navigateurs et les marchands. Ainsi il connut, étant au Caire, le célèbre patriarche d'Alexandrie, Eutychius, lui-même historien, dont il avait vu l'ouvrage chez les Chrétiens Melkites ; chez les Ibadites, il avait vu un autre livre d'histoire, le meilleur traité de ce genre, dit-il, qu'aient fait les Chrétiens, et dont l'auteur s'appelait Yakoub, fils de Zakarya. Il avait connu à Bagdad un chrétien jacobite, Abou Zakarya Denkha, et il avait souvent discuté avec lui, sur la Trinité ou sur d'autres dogmes, soit à Bagdad, au quartier d'Oumm Djafar, soit à Tékrit, dans l'église verte. Il avait ainsi acquis une connaissance assez étendue des croyances des Chrétiens et de leur littérature ; il va, par exemple, jusqu'à mentionner les Constitutions apostoliques de Clément Romain, en faisant observer qu'on

en contestait l'authenticité. Malheureusement il a déjà traité ces questions dans ses ouvrages antérieurs, et ce qu'il dit dans ceux que nous possédons n'est qu'une faible partie de ce qu'il en sait.

Les Juifs ne l'intéressent pas moins que les Chrétiens. En Palestine et dans le pays du Jourdain, il a des conférences nombreuses avec l'un d'eux, Abou Kathîr, touchant l'abrogation des lois, la différence entre la loi et les œuvres, et d'autres sujets. Il en a à Rakkah sur la philosophie et la médecine, avec Ibn Abi Thana, élève du célèbre sabéen Thâbit, fils de Korrah, et avec d'autres encore. Il recherche les savants juifs à Bagdad même ; le plus remarquable à ses yeux était Ibrahim el-Tostari dont il a dit qu' « il avait l'esprit le plus aiguisé et qu'il était le plus versé dans les questions spéculatives,de tous les docteurs de ces derniers temps ».

Lorsque les Karmathes viennent menacer Bagdad, Mas'oudi ne manque pas de s'instruire sur cette secte étrange. Il connaît leurs livres, dont, malheureusement encore, il a parlé dans ses ouvrages perdus ; il sait quels sont leurs principes, leurs fins et leurs procédés d'initiation ; et il critique les nombreux théologiens musulmans qui ont cherché à réfuter les Karmathes, sans songer tout d'abord à étudier leur doctrine.

De tous les savants, ses contemporains, dont parle Mas'oudi, le plus éminent à ses yeux est le fameux philosophe Farabi, mort peu d'années avant lui. « Je ne connais, dit-il, personne aujourd'hui d'aussi savant que lui, si ce n'est un chrétien habitant Bagdad, connu sous le nom d'Abou Zakarya fils d''Adi, dont l'enseignement, les vues et la méthode font renaître le système de Mohammed, fils de Zakarya er-Râzi ; et ce système est celui des Pythagoriciens sur la philosophie première (c'est-à-dire la métaphysique), auquel nous avons fait allusion plus haut. » Ce paraît être aussi le système pour lequel notre auteur a le plus de sympathie.

Nous tenions à montrer chez Mas'oudi l'esprit scientifique et l'esprit philosophique. Les personnes qui liront ses œuvres apprendront avec plaisir à connaître l'historien proprement dit et le conteur d'anecdotes.

III

IBN MISKAWÉÏH, sur la vie duquel on sait peu de chose, est un écrivain original. Esprit très philosophique, il est un des principaux moralistes de l'islam ; et il a laissé en morale une œuvre importante, *Les Mœurs des Arabes et des Perses*, dans laquelle il a inséré la traduction d'un curieux traité grec, *Le Tableau de Cébès*.

Son œuvre comme historien est considérable aussi. Il l'a intitulée *Tadjârib el-umam*, les expériences des nations ; elle renferme l'histoire des rois de l'ancienne Perse et celle des Arabes jusqu'à son époque (1). Cet historien fut trésorier du Sultan Bouyide 'Adod ed-Daoulah et mourut en 421 (1030) à un âge avancé. Jâkout dit qu'il était un converti du Zoroastrisme, mais n'indique pas où il a puisé ce renseignement.

Ibn Miskawéïh avait des tendances d'esprit rationalistes. On le voit au dédain qu'il marque pour les légendes. Il va jusqu'à dire que les miracles du Prophète n'ont pas de valeur historique, parce que ce sont des faits extraordinaires. Ses sympathies sont d'ailleurs persanes et son histoire est plus spécialement celle de la Perse : il développe les règnes des anciens rois de cette contrée et omet la vie du Prophète. Il remarque même (t. I, p. 81) que le mouvement d'extension des Arabes avait commencé avant Mahomet. Le style d'Ibn Miskawéïh est très serré. Son récit abonde en détails ; mais l'esprit philosophique le pénètre et la psychologie des personnages ainsi que les idées générales s'en dégagent comme d'elles-mêmes. Il a aussi

1. *History of Ibn Miskawayh*, éd. en fac-similé par Leone Caetani, principe di Teano, dans la collection du *Gibb Memorial*, vol. I, 1909 ; vol. V (années 284-326), 1913 ; avec sommaires en anglais.

beaucoup de goût pour la philosophie politique et les questions économiques. L'administration, les institutions l'intéressent. Il en parle fréquemment, et son livre serait une mine précieuse si l'on en essayait d'en reconstituer l'histoire.

Vers la même époque, entre les années 365 et 381 de l'hégire, un autre écrivain, inconnu du reste, Abou 'Abd Allah Mohammed el-Khowârezmi, écrivit un livre de terminologie technique, intitulé *Les Clés des sciences* (1), où l'on trouve quelques bonnes pages sur l'administration. C'est un chapitre consacré aux termes employés dans la secrétairerie d'État. On trouve là l'énumération des ministères ou divâns. Il y en a six de cités : le ministère de l'impôt foncier (*Kharâdj*), le divân du trésor, le ministère de la poste, celui de l'armée, celui des dépenses et des frais, et celui de l'eau. Parmi ces termes techniques, qui sont nombreux, (environ 175 pour tout ce chapitre), il y en a une assez forte proportion de persans ; cela montre bien que cette administration des Abbassides était surtout empruntée à la Perse. Ainsi le mot qui désigne la poste, *bérîd*, vient, suivant ce traité, du persan *borîdah donb* qui signifie : à la queue coupée. En effet les mulets de poste avaient la queue rognée. Le mot *bérîd* s'applique

1. *Mafâtih el-'oloum*, éd. Van Vloten, Leyde, 1895.

à la bête, au courrier qui la monte et à la longueur de deux parasanges qui est la distance ordinaire des relais. Les indications fournies par cet ouvrage sur l'administration des eaux sont précieuses. Le ministère des eaux s'appelait *el-Kastbazoud*. C'est un terme arabisé formé de deux mots persans *Kâst-afzoud*, qui signifient le moins et le plus. On gardait dans ce ministère les impôts à payer par les propriétaires d'eau, suivant la quantité que chacun possédait, et selon ce qu'il en achetait ou en vendait. *Es-saïh* désignait l'eau qui se trouve à la surface du sol, et avec laquelle on peut arroser sans le concours d'instruments, roues hydrauliques, *norias* et autres ; ces machines servent pour les terres élevées... Mais revenons à Ibn Miskawéïh.

Nous allons indiquer comment il raconte (1) l'histoire d'un grand vizir, Ibn el-Forât, dont la carrière peut servir de type pour celles de beaucoup d'hommes d'État de cette époque. Cela se place sous le règne de Moktadir. Ibn el-Forât devient vizir pour la première fois en 296, au moment où Moktadir monte sur le trône, après avoir triomphé d'un compétiteur Mu'tazz. Il commence par se débarrasser de quelques-uns de ses ennemis ; le Khalife lui remet toutes les affaires entre les mains, et il

1. *Ibn Miskawayh history*, t. V, p. 64 et suiv.

gouverne bien. Ce qu'Ibn Miskawéïh appelle un bon gouvernement comporte cependant des pratiques d'extorsion et de spoliation pour lesquelles un moraliste aurait pu se montrer plus sévère. Un vieux Kadi, dont le fils avait pris part à quelque révolte, vient trouver Ibn el-Forât et lui demande en pleurant la vie de son fils. Le vizir en exige cent mille dînârs et le retient prisonnier dans la salle du trésor jusqu'à ce qu'il acquitte la somme. Cependant lorsqu'il a versé 90 mille dînârs, Ibn el-Forât lui remet les dix mille autres et le renvoie dans sa maison, en lui enjoignant de n'en point sortir.

Au bout de trois ans, la faveur se retourne contre ce vizir. On se saisit de sa personne ; son harem est déshonoré, sa maison pillée ; on emporte ses livres et ses effets. Cette arrestation est suivie d'une longue enquête sur son administration. Insulté,il se défend avec vigueur. On le met à la torture, et enfin, après qu'il a juré qu'il ne lui restait plus d'argent ni d'objets précieux, on lui pardonne.

Pendant ce temps un autre vizir, 'Ali fils d''Isa, refond la monnaie, donne des ordres sévères aux gouverneurs et impose au Khalife des économies. Il supprime divers abus et se crée par là des ennemis. L'argent cependant manquant toujours, les troupes se mutinent pour obtenir l'arriéré de leur paye.'Ali fils d''Isa

demande à se démettre de sa charge. Le Khalife le prie de la garder ; mais, à la suite d'intrigues, ‘Ali est déposé, emprisonné et condamné à l'amende.

Ibn el-Forât revient au pouvoir. De nouvelles amendes aident à remplir le trésor. Le ministre mène une existence fastueuse ; il reçoit magnifiquement des ambassadeurs byzantins ; sa libéralité s'exerce envers les savants et les étudiants. Mais, lorsqu'il a vidé le trésor, il tombe de nouveau en disgrâce (306). Il est jeté en prison. Son successeur est un homme peu capable et un sous-secrétaire d'État prend la direction des affaires. On instruit le procès d'Ibn el-Forât. Il est accusé de s'être approprié les deniers publics ; une lettre forgée est invoquée contre lui. Il se défend avec énergie et accuse son successeur d'incompétence. Les mêmes scènes se répètent qu'après la première disgrâce : enquête prolongée, injures, extorsions. Le fils d'Ibn el-Forât est cruellement fouetté, pour le forcer à donner de l'argent. La superstition s'en mêle : Ibn el-Forât, averti par un songe, promet d'offrir une large somme au Khalife.

Le Khalife, regrettant le vizir disgracié, demande à son successeur de lui faire savoir par écrit combien d'argent il compte percevoir des taxes. C'était un essai de budget. Ce vizir propose une certaine somme. Ibn el-Forât affirme

qu'il peut recevoir le double. Le Khalife le nomme vizir pour la troisième fois. Revenu au pouvoir, il commence par confisquer les biens de tous les clients du précédent ministre et la correspondance de ce dernier. Ce ministre s'enfuit sous l'habit d'un religieux ; tombé par trahison entre les mains de la police et amené à Ibn el-Forât, il confesse qu'il doit à l'État une somme de 200 mille dînârs. On cherche à savoir par des promesses où il cachait son argent. On croit que c'est à Wâsit. Torturé, ce ministre paie de nouvelles sommes. On vend sa terre à Wâsit ; lui-même est amené dans cette ville ; mais en chemin on l'empoisonne à moitié ; il n'a plus la force de se présenter devant ses juges et meurt au milieu du procès.

Des persécutions analogues ont lieu contre ‘Ali fils d'‘Isa et d'autres personnages. Mais la fortune se retourne de nouveau. Les Karmathes ayant attaqué les caravanes de pèlerins, les troubles suscités par leurs invasions ont leur répercussion dans Bagdad, dont la population devient hostile à Ibn el-Forât. Il est déposé ; une troisième enquête est ouverte contre lui. Il se défend en produisant des lettres du Khalife et est bâtonné. Enfin les chefs de la garde turque le font décapiter.

Un tel récit, présenté avec le détail des enquêtes et des intrigues, fait plus d'honneur à l'historien qu'aux mœurs politiques de ce temps.

Un joli ouvrage consacré aux Khalifes Abbassides et à leurs vizirs est le *Fakhri* d'Ibn et-Tiktaka (1). C'est un livre qui n'a ni la richesse, ni la profondeur des grands traités historiques dont nous avons parlé, mais qui contient des anecdotes heureusement choisies et dont la lecture est fort agréable. A la suite de ce qui regarde chaque Khalife sont des articles spéciaux sur ses vizirs. Cette disposition donne au livre un intérêt particulier.

L'auteur écrivait peu de temps après la chute du Khalifat abbasside, sous le règne du sultan mongol Ghazan Khan. Il raconte comment il a été amené à composer son œuvre.

Pendant un hiver très rigoureux (1301), ayant été bloqué à Mosoul par la neige, il employa ses loisirs à travailler dans les bibliothèques ; cette ville en possédait plusieurs, et le prince de Mosoul, Fakhr ed-Dîn 'Isa en avait une fort belle qu'il mit à la disposition de notre auteur. Celui-ci lui dédia le fruit de ses lectures en appelant son livre « le Fakhri ». En ce qui concerne plus spécialement les vizirs, Ibn et-

1. *Elfachri*, éd. W. Ahlwardt, Gotha, 1860. — *Al-Fakhrî... par Ibn at-Tiktakâ*, nouvelle éd. Hartwig Derenbourg, Paris, 1895, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes*.

Tiktaka dit s'être servi d'un ouvrage ancien d'es-Souli (1).

Les dernières pages du livre, qui ont trait au dernier Khalife abbasside et à la chute de Bagdad, sont un document d'un grand prix. L'auteur a connu les témoins de ces événements et rapporte leurs récits avec beaucoup de précision et de vérité. Le portrait qu'il trace du Khalife est fort curieux. Il le montre studieux et d'une grande bonté dans la vie intime. Il tient du musicien Safi ed-Dîn, qui était un des familiers du prince, cette gracieuse anecdote :

Le Khalife à la fin de son règne avait créé une nouvelle bibliothèque où il avait transporté des livres précieux, et en avait donné la clef à Safi ed-Dîn. Celui-ci se tenait à la porte et copiait pour lui des manuscrits. Le Khalife y venait souvent ; il avait un siège réservé recouvert d'un tapis pour le garder de la poussière. Un jour Safi ed-Dîn vit en ce lieu un jeune page endormi. Dans son sommeil le page avait mis les pieds sur le siège du Khalife et fait tomber la couverture. A ce moment des pas légers se firent entendre : c'était le Khalife. Il fit signe au bibliothécaire et lui dit : Si je

1. Il existe d'autres livres sur les vizirs, notamment *Wuzara*, de Hilâl es-Sâbi, éd. H. F. Amedroz, Leyde, 1904.

réveille ce page, en s'apercevant que je l'ai vu dans cet état, il sera effrayé. Éveille-le, toi, pendant que je vais faire un tour dans le jardin. On éveilla le page, on remit le tapis en ordre et le Khalife revint peu après.

Un autre bibliothécaire raconte qu'il vint un jour à son poste ayant dans sa manche une serviette pleine de billets écrits par des solliciteurs. Il jeta la serviette à sa place et s'en alla. Une heure après il revint et se mit en devoir d'examiner les requêtes ; mais elles portaient déjà toutes des réponses : le Khalife était entré pendant l'absence du bibliothécaire, avait lu les demandes et indiqué les décisions.

Cependant et-Tiktaka reconnaît que Mousta'sim était dénué de toute clairvoyance politique et étrangement apathique : « A la fin de son règne de grands troubles s'élevèrent à l'approche des Mongols sous la conduite d'Houlâgou; mais cela ne le porta à aucune décision, n'éveilla en lui aucune réflexion, ne lui causa aucun souci. Toutes les fois qu'on entendait parler des préparatifs du Sultan, on constatait chez le Khalife le même indifférence et la même inertie. Il ne se rendait aucun compte de la gravité de la situation. »

Le vizir Ibn el-'Alkami était au contraire un homme habile. Il semble bien qu'il se soit entendu avec Houlâgou, quoique l'auteur le nie.

Il ne cessait de donner des avertissements au Khalife, essayant de réveiller son énergie et de le décider à préparer la défense ; mais l'apathie du souverain ne faisait que croître. Ses familiers l'entretenaient dans l'idée qu'il n'y avait pas de crainte à avoir, et que le vizir grossissait le péril dans le but de se faire donner de l'argent pour lever des troupes à son profit. A la fin du siège, Ibn el-'Alkami se rendit au camp d'Houlâgou sur la demande de ce sultan. Il fut présenté par le savant Nasîr ed-Dîn Tousi. Après la prise de la ville, Houlâgou le chargea de la police ; il mourut peu après. C'était aussi un lettré et un bibliophile ; il achetait beaucoup de manuscrits précieux. Son fils a rapporté à l'auteur que sa bibliothèque comprenait dix mille volumes, tous de valeur. Plusieurs savants composèrent des ouvrages sur sa demande.

IV

Un auteur oriental contemporain, Djurdji Zaydan, a étudié l'histoire des Abbassides dans un esprit philosophique et avec beaucoup de perspicacité. M. Zaydân, que l'orientalisme a perdu depuis peu, était un Syrien de naissance, résidant au Caire, où il dirigea la revue *Hilâl*. Il appartenait à ce groupe de savants arabes qui se sont assimilé les méthodes de la

critique occidentale et qui les appliquent à l'étude de leur propre littérature. On lui doit une importante histoire de la civilisation islamique, dont une partie, concernant les Oméyades et les Abbassides, a été traduite en anglais. On verra par quelques exemples comment il analyse les conditions du gouvernement des Khalifes abbassides et comment il sait mettre en relief certaines particularités de la politique de ce temps (1).

Ainsi, en ce qui concerne les femmes, il montre comment la conquête avait amené dans les harems une quantité de femmes esclaves d'origines très diverses. Beaucoup de ces captives surent se faire estimer et elles acquirent dans la famille impériale et jusque dans le gouvernement une situation prépondérante. Les anciennes conceptions de la pureté de la race qui avaient prévalu chez les Arabes furent abandonnées, et il n'y eut plus de honte à être fils d'esclaves.

La proportion des Khalifes abbassides qui eurent pour mères des femmes de condition servile est considérable ; M. Zaydan en donne une liste incomplète où figurent les plus grands : Mansour était né d'une esclave berbère ; Réchid,

1. *Umayyads and 'Abbasids*, 4e partie de l'*Histoire de la civilisation islamique*, trad. Margoliouth, *Gibb Memorial*, Leyde-Londres, 1907.

d'une Harachite; Mamoun, d'une persane. Le Khalife Mountasir avait pour mère une abyssine grecque ; Muhtadi, une grecque; Musta'în, une slave ; Mustadi, une arménienne ; Muktadir, Muktafi et Nâsir étaient nés d'esclaves turques.

Plusieurs de ces captives, élevées à la dignité de reine-mère, jouèrent un rôle politique important. Khaïzouran, la mère de Réchid, fit, croit-on, tuer par ses filles esclaves le Khalife Hâdi en l'étouffant avec une couverture et s'asseyant dessus. Elle amassa sous le gouvernement de Réchîd d'immenses richesses ; « Ses revenus atteignaient 160 millions de dirhems par an, ou à peu près la moitié de l'impôt territorial pour tout l'empire » ; c'est sans doute exagéré. La mère de Muktadir, appelée es-Sayidah, dirigea en réalité le gouvernement, avec l'aide des affranchis. Il en fut de même de la mère de Musta'în, slave qui exerça le pouvoir avec deux commandants de la garde turque : « L'argent envoyé de toutes les contrées de l'empire passait pour la plus grande partie par les mains de ces trois personnes. »

M. Zaydan étudie aussi le rôle et l'influence relative des diverses races, sous le Khalifat. On a souvent parlé de la rivalité entre Arabes et Persans ; on la retrouve dans toute l'histoire littéraire et religieuse de l'islam ; l'influence des Turcs est un sujet plus obscur et qu'on a

moins fouillé. Notre auteur y consacre quelques bons paragraphes.

Il distingue une première période dans l'histoire du Khalifat abbasside, où domina l'influence persane ; les vizirs persans y jouirent d'une autorité presque despotique. Cette période fut suivie d'une autre dans laquelle les gardes turques devinrent maîtresses absolues de la capitale et du Khalife. Les Persans dominèrent donc par le talent administratif et par le goût des lettres et des arts ; les Turcs, par les services militaires. La période turque commence au Khalifat de Motéwekkil en 232.

L'auteur rappelle alors sommairement les légendes sur l'origine des Turcs, dont l'une est une histoire d'enfants nourris par une louve, analogue à celle de Romulus et de Rémus au début de l'histoire romaine. Après avoir lutté contre les Persans, les Chinois et les Byzantins, les Turcs se trouvèrent établis, au moment de la conquête musulmane, dans la Transoxiane. « Les Arabes conquirent Bokhara, Samarcande, Ferghânah et Oshrusnah, ainsi que d'autres portions du Turkestan, à l'époque des Oméyades. Quand les Abbassides eurent le pouvoir, ces villes furent soumises aux Musulmans et payèrent l'impôt territorial et la capitation. Comme partie de la capitation, elles avaient l'habitude d'envoyer des enfants des Nomades du Tur-

kestan, ordinairement faits prisonniers et en conséquence regardés comme esclaves, selon les coutumes du temps. Outre cela, d'autres individus de cette race tombèrent souvent entre les mains des Musulmans durant les guerres ; on les appela les *Mamlouks* (esclaves), et on les répartit entre les palais du Khalife et de ses ministres. Les Turcs se distinguaient des autres nations qui avaient été subjuguées par les Musulmans, par la force corporelle, le courage, l'habileté dans le maniement de l'arc, la capacité de parcourir à cheval de longues distances et la fermeté dans le combat. Ils négligeaient l'étude des sciences, particulièrement celle de la philosophie et des sciences naturelles ; si par hasard l'un d'eux s'adonnait à cette sorte d'études, on citait le fait avec étonnement. Ainsi Ibn el-Athîr, parlant des connaissances astronomiques de Kutulmush, observe : « Il « est extraordinaire que ce Kutulmush, étant « turc, ait appris l'astronomie, ainsi que d'au- « tres sciences. » — Lorsque les Turcs, par leurs talents militaires, eurent acquis l'ascendant sur le khalifat, ils firent accession à l'islam par groupes nombreux. En 350 H., deux cent mille familles de leur race, comprenant au moins cinq membres, soit plus d'un million de personnes, se convertirent à la fois. »

L'influence de la conception religieuse sur

le gouvernement de l'islam, le rapport entre la religion et le despotisme, est étudié aussi avec profondeur. Le respect que gardèrent ces anciens Turcs à l'institution du khalifat et à la personne du Khalife, afin de satisfaire le sentiment populaire, est marqué en des lignes où l'érudition et la pensée se mêlent étroitement : « Ces Turcs qui avaient acquis le pouvoir complet sur les Khalifes, qui pouvaient à leur gré les déposer et les mettre à mort, ne se risquaient pas à laisser un seul jour vacante la place du khalifat, croyant sans doute que, sans Khalife, ils ne satisferaient jamais le peuple. Ces rois et ces sultans qui avaient pris Bagdad et saisi tout ce qu'elle contenait, aux mains de qui les Khalifes n'étaient qu'un jouet, comme les Bouyides et les Seldjoukides, venaient rendre hommage à ce Khalife qu'ils avaient vaincu, et le traitaient comme un être supérieur. » Ainsi fit le Bouyide 'Adod ed-Dawlah, qui était pourtant un chiite fanatique : après avoir pris Bagdad, « il rendit hommage au Khalife, le traita avec un grand respect, et lui rendit une partie de sa dignité perdue. Il fit rebâtir et remeubler le palais du Khalife, ainsi que les demeures des personnages au service de la cour». — Mais je veux seulement faire remarquer l'esprit philosophique de l'auteur ; une étude approfondie de la théorie du khalifat ne peut être faite dans ce livre.

CHAPITRE IV

LES HISTORIENS ARABES (*suite*)

HISTORIENS DES CROISADES. — HISTORIENS DE SYRIE, D'EGYPTE ET D'ESPAGNE.
IBN EL-ATHIR. — SYRIE : OUSAMA ; ABOU'L-FÉDA. — EGYPTE : MAKRIZI. — ESPAGNE : MAKKARI.

I

Un autre historien très considérable et depuis longtemps célèbre en Occident est IBN EL-ATHÎR, le continuateur de Tabari. Il est de l'époque des Croisades (1). Né en 555 à Djéziret ibn 'Omar, ville de Mésopotamie, il appartenait à une famille riche. Il vint en 576 habiter Mosoul qui fut sa résidence toute sa vie, et où il enseigna à titre privé. Il fit seulement quelques déplacements

1. V. sur cet auteur une note détaillée par de Slane dans le recueil des *Historiens arabes des Croisades*, t. I, p. 752.

en Mésopotamie, en Syrie et dans le Hedjâz, soit pour accomplir le pèlerinage, soit comme envoyé des princes de Mosoul. Sa mort arriva en l'an 630.

A l'époque d'Ibn el-Athîr, la chronique de Tabari n'était plus un ouvrage à la portée du grand public. Les exemplaires en étaient rares ; l'étendue de l'œuvre et sa rédaction trop massive écartaient beaucoup de lecteurs. Ibn el-Athîr en fit un abrégé clair et coulant, auquel il ajouta quelques faits puisés à d'autres sources. En particulier il y joignit un important morceau sur les « journées », ou combats entre tribus, des Arabes préislamiques. Puis il continua cette chronique et la mena jusqu'à son temps, soit jusqu'à 628. Un des mérites de cette œuvre est qu'elle contient de nombreux renseignements sur la partie occidentale du monde musulman, en général peu connue des auteurs arabes orientaux. La chronique d'Ibn el-Athîr, ordinairement appelée *Kâmil*, a été éditée dès 1851 à Leyde par Tornberg en 14 volumes.

Outre ce grand ouvrage, le même auteur a écrit une histoire des princes atabecks de Mosoul, qui a été éditée en France dans le tome II du beau recueil des *Historiens arabes des Croisades*.

L'œuvre d'Ibn el-Athîr a été utilisée par le savant italien Amari pour son grand travail

sur la domination arabe en Sicile (*Bibliotheca arabo-sicula*). Le savant français Fagnan, qui s'est attaché à traduire tous les morceaux des historiens arabes qui ont rapport au Magreb, c'est-à-dire à l'Occident, Afrique du Nord, Maroc, Sicile, Espagne, a extrait de l'œuvre d'Ibn el-Athîr les pages relatives à ces contrées. Il en a formé un volume des plus intéressants (1), dont nous extrayons le passage suivant à titre d'exemple. On aura par là une idée de la manière de l'auteur, qui rappelle assez celle de Tabari, bien qu'elle soit parfois plus énergique et plus concentrée ; et l'on verra comment, malgré la sécheresse du style, cette manière exacte et précise ne laisse pas de produire, quand le sujet est favorable, des effets vraiment dramatiques.

Il s'agit d'un fait de l'histoire du Maroc : 'Abd el-Moumin, le fondateur de la dynastie des Almohades, conquiert Merrâkech sur les Almoravides.

« Après s'être emparé de Fez et des lieux voisins, 'Abd el-Moumin se mit en route pour Merrâkech, capitale des Almoravides et l'une des villes les plus grandes du Magreb. Ishâk fils d''Ali ibn Tâchefin qui y régnait alors, était

1. Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, traduites et annotées par E. Fagnan, Alger, 1901.

tout jeune. En 541 (12 juin 1146), 'Abd el-Moumin prit position à l'occident de la ville, dressa ses tentes sur une colline, et fit aussitôt construire des maisons pour s'y loger avec toute son armée. Il édifia aussi une mosquée, ainsi qu'une tour très élevée d'où il dominait la ville et pouvait surveiller les mouvements des habitants et les combats de ses troupes. Pendant onze mois, celles-ci eurent à repousser de fréquentes sorties des Almoravides et leur livrèrent maints combats. A la fin, les vivres commencèrent à manquer chez les assiégés, et la famine se déclara...

« Comme les notables almoravides avaient, à cause de la jeunesse du prince, Ishâk fils d'Ali, pris en main la direction des affaires, l'un d'eux alla demander quartier à 'Abd el-Moumin et lui fit connaître les points faibles des fortifications. Cela accrut l'espoir des assiégeants qui jetaient l'épouvante dans la ville au moyen de leurs tours et de leurs catapultes ; la famine y sévissait et l'on abattait les montures pour s'en nourrir. Plus de cent mille habitants avaient déjà succombé à la faim ; les cadavres infectaient l'atmosphère. Un corps de troupes européennes que le gouvernement avait pris à son service se dégoûta des fatigues du siège et livra à 'Abd el-Moumin une des portes de la ville contre la promesse qu'ils auraient la vie sauve. C'est

par cette porte, appelée Bâb Aghmât, que les Almohades entrèrent, l'épée à la main. Ils enlevèrent le reste de vive force; tous ceux qu'ils rencontrèrent furent massacrés. Parvenus au palais, ils en arrachèrent l'émir Ishâk et les chefs Almoravides. Pendant qu'on massacrait ces derniers, le jeune prince pleurait et suppliait 'Abd el-Moumin de lui conserver la vie. Un de ses officiers qui était à son côté, les mains liées derrière le dos, lui cracha au visage : « Pourquoi pleures-tu ? lui dit-il, est-ce pour papa et maman ? Sois ferme ; conduis-toi en homme. Quant à cet homme que tu implores, c'est un infidèle et un impie ! » Les Almohades se jetèrent sur l'officier et l'assommèrent à coups de bâton. Ishâk eut la tête tranchée l'année suivante.

« Après sept jours de massacre, 'Abd el-Moumin pardonna aux survivants... Il fit enlever les cadavres et fixa à Merrâkech le siège de son empire... Il construisit dans la citadelle une mosquée d'une grande beauté et fit abattre celle qu'avait édifiée Yousouf ibn Tâchefîn. »

On trouverait sans peine d'autres beaux passages relatifs à l'Espagne et au Magreb ; mais mieux vaut en citer un qui se rapporte à l'Orient, car Ibn el-Athîr est surtout connu comme historien des Croisades. On ne lira pas sans intérêt ce bel éloge de Nour ed-Dîn, fils de Zengui,

l'atabek de Mosoul qui un moment menaça la fortune de Saladin et qui fut, avant ce prince, le principal champion de l'islamisme contre les Francs : « Nour ed-Dîn avait le teint brun, la taille haute ; il n'avait pas de barbe, si ce n'est sous le menton. Son front était large, sa figure belle, ses yeux pleins de douceur. Ses États étaient devenus fort vastes, et l'on récitait la prière publique en son nom dans les deux villes saintes (La Mecque et Médine) et dans l'Yémen, après que Chems ed-Daoulah fils d'Eyoub y fût entré et en eût fait la conquête. Il était né en 511 (1117 du Christ). Sa réputation couvrit toute la terre, à cause de son excellente conduite et de son équité. J'ai parcouru les biographies des rois ses devanciers, et je n'y ai pas trouvé, à part les quatre premiers khalifes et 'Omar fils d''Abd el-'Azîz (1), de conduite plus belle que la sienne, ni un prince qui se fût appliqué plus que lui à faire régner la justice...

« Au nombre des belles qualités de Nour ed-Dîn figuraient l'abstinence, la piété et la science. Il ne se nourrissait, ne s'habillait et ne fournissait à ses dépenses particulières qu'au moyen de sommes provenant d'un domaine qui lui appartenait et qu'il avait acquis sur sa part du butin et sur les sommes destinées aux be-

1. Khalife Oméyade qui régna de 99 à 101.

soins des Musulmans. Sa femme se plaignant à lui de la détresse où elle se trouvait, il lui donna trois boutiques situées à Emesse, qui lui appartenaient et rapportaient chaque année environ 20 dînars. La princesse ayant dédaigné ce présent, il lui dit : « Je ne possède pas autre chose ; car tout ce qui se trouve entre mes mains, je ne le tiens qu'à titre de trésorier des Musulmans ; je ne leur en ferai point tort, et je ne me plongerai pas pour l'amour de toi dans le feu de l'enfer. »

C'est là assurément un fort beau portrait, fortement caractérisé au moyen de quelques touches justes, sans effort, sans recherche, tirant toute sa force de quelques traits heureusement choisis. Bon psychologue, Ibn el-Athîr sait aussi conduire avec entrain un récit de bataille, comme on le voit dans la page suivante où apparaît le nom fameux de Bohémond. Il s'agit de combats livrés au sujet du château syrien de Hârem.

«Au mois de Ramadan (juillet-août 1164, 559 H.), Nour ed-Dîn Mahmoud avait conquis sur les Francs le château de Hârem. Voici de quelle manière se fit cette conquête : Aussitôt après que Nour ed-Dîn fut revenu vaincu de la Bokaï'ah, ainsi que nous l'avons raconté, ses troupes, réparant leurs pertes, se disposèrent à entreprendre de nouveau la guerre sainte et

à venger leurs échecs. Sur ces entrefaites, une partie des Francs marchèrent vers l'Egypte avec leur roi. Nour ed-Dîn voulut se diriger contre leur pays afin de faire diversion. Dans ce but, il envoya des messagers à son frère Qotb ed-Dîn Maudoud, prince de Mosoul, et à d'autres princes pour leur demander du secours. Qotb ed-Dîn rassembla son armée et se mit promptement en marche... Mais le prince de Hisn Kaîfâ montra peu d'enthousiasme : « Nour ed-Dîn, dit-il, est exténué de jeûnes et de prières ; il se jette, ainsi que ses peuples, dans des périls mortels. » Toutes les personnes de son entourage applaudirent à ses paroles.

Cependant, le lendemain, ce prince ordonna de se préparer à la guerre sainte. Étonnés, ses partisans lui demandèrent à quoi tenait ce brusque changement de résolution : « Nour ed-Dîn, répondit-il, a adopté vis-à-vis de moi une politique telle que, si je ne le secours pas, les habitants de mes États cesseront de m'obéir et retireront le pays d'entre mes mains : Nour ed-Dîn a écrit aux hommes pieux, aux dévôts et à ceux qui ont renoncé au monde, pour leur faire connaître les maux que les Musulmans ont soufferts de la part des Francs, et le nombre des morts et des captifs. Il implore leurs prières et les engage à exciter les Musulmans à la guerre sainte. Ces gens ont réuni leurs serviteurs et

leurs amis ; ils ont lu ensemble les lettres de Nour ed-Dîn en pleurant et en me maudissant. C'est pourquoi je me vois contraint de marcher contre les Francs. »

Après ce morceau, où le mouvement psychologique est si bien indiqué, l'historien passe au récit des faits de guerre. Nour ed Dîn, à la tête de ces diverses troupes, marche contre Hârem et en commence le siège. Il dresse contre le château des mangonneaux et lui livre des assauts répétés. « Ceux des Francs qui étaient restés dans la Syrie maritime se rassemblent et accourent avec toutes leurs forces, conduits par leurs princes, leurs chevaliers, leurs évêques et leurs moines. Ils s'avancent vers Nour ed-Dîn, se précipitant de tous les lieux élevés. Ils avaient pour chef Boémond, prince d'Antioche, le comte de Tripoli, le fils de Josselin, qui était l'un des Francs les plus illustres, et le Duc, chef puissant du pays de Roum... »

A l'approche de cette armée, Nour ed-Din feint de lever le siège de Hârem. Les Francs n'osent pas le poursuivre, comme il l'avait espéré, mais se retirent sous la protection du bourg. Le prince musulman leur livre bataille. « Les Francs commencèrent par faire une charge sur l'aile droite des Musulmans. » Ceux-ci prirent la fuite ; mais cette nouvelle retraite n'était encore qu'une feinte, ruse habituelle aux Orien-

taux, et souvent efficace : « Il s'agissait, explique l'historien, d'entraîner les cavaliers francs à la poursuite de l'aile droite, loin de leurs fantassins, afin qu'alors les Musulmans qui auraient tenu ferme fondissent sur ceux-ci, l'épée à la main, et les exterminassent. » Les cavaliers revenant ensuite, ne trouvant plus l'appui des fantassins, seraient facilement détruits.

« Le résultat fut conforme à ce qui avait été prévu. Lorsque les cavaliers francs furent partis à la poursuite des fuyards, Zeyn ed-Dîn, à la tête des troupes de Mosoul, chargea leur infanterie et la détruisit ou la fit prisonnière. La cavalerie chrétienne revint alors... Les fuyards reparurent sur ses traces. Les cavaliers francs, voyant leurs fantassins morts ou prisonniers, sont saisis de découragement. Ils se sentent perdus, entourés comme ils l'étaient de tous côtés par les Musulmans. Leur défense fut néanmoins très vive ; mais beaucoup d'entre eux périrent, et leur déroute fut complète. Les Musulmans cessant alors le carnage, se mirent à faire des captifs. Ils en firent une quantité énorme. Au nombre de ceux-ci se trouvaient le prince d'Antioche, le comte de Tripoli, qui était le *Satan* des Francs et celui d'entre eux qui montrait le plus de haine contre les Musulmans, le Duc, chef des Grecs, et le fils de Josselin. Le nombre des morts dépassait dix mille. »

Dans la suite Boémond fut relâché, moyennant une forte rançon.

II

A l'époque des Croisades, nous trouvons un écrivain très séduisant, qui n'est pas tout à fait un historien, mais qui a bien le droit d'être joint aux historiens : c'est l'émir OUSAMA, un auteur de mémoires. Ce genre si goûté parmi nous a été peu cultivé par les Arabes ; nous n'avons d'eux en ce genre que de courtes autobiographies de savants, comme celles d'Avicenne et de Baïhaqui, des anecdotes personnelles insérées par les historiens dans leurs œuvres, et un petit nombre de récits de voyages. Une longue autobiographie comme celle d'Ousâma, qui a l'étendue et la valeur d'un bel ouvrage, est dans cette littérature un exemple presque unique (1). M. H. Derenbourg a édité ce texte précieux et en a tiré une « Vie d'Ousâma », savamment commentée (2).

1. Cf. dans ce volume les articles sur Abou'l-Féda et Nésâwi.

2. Ousâma ibn Mounkidh (un émir syrien au premier siècle des Croisades), par H. Derenbourg, 1re partie, *Vie d'Ousâma*, deux forts fascicules, publications de l'Ecole des langues orientales vivantes. Paris, 1889-93. Une simple traduction accompagnée d'une préface et de quelques notes aurait peut-être mieux valu.

Ousâma naquit en 1095 Ch. à Chaïzar, bourg de Syrie sur l'Oronte. Il appartenait à une famille princière de la féodalité syrienne, celle des Mounkidites, qui possédait la ville de Chaïzar et quelques autres localités voisines. Les émirs, ses ancêtres, avaient été des personnages pieux et distingués. Son père avait décliné le pouvoir dans la principauté et l'avait abandonné à un de ses frères, pour se consacrer à l'étude, à l'art et à la méditation. Doué d'un talent de calligraphe remarquable, il passait une partie de son temps à écrire des Corans ; il en copia, dit-on, quarante-six dont plusieurs étaient d'une grande beauté.

Le jeune Ousâma apprit donc de bonne heure les lettres ; il eut à apprendre presque aussitôt la guerre. Car le temps et la région étaient fort troublés. Dans le voisinage de Chaïzar passaient et se battaient les Francs, les Turcs Seldjoukides, les Ismaëliens. Les Francs venaient de prendre Antioche au moment où Ousâma naissait; ils prenaient Jérusalem peu après (1099). La principauté de Chaïzar n'était pas à l'abri de leurs incursions. En 1108, Tancrède en personne parut sous les murs de la ville ; il fit du butin dans la banlieue de la place et se détourna. Une autre fois, ce furent les Ismaëliens qui faillirent s'emparer du bourg. Ils avaient quelques-uns des leurs dans la ville. Ce jour-là l'émir

avait eu la curiosité d'aller assister aux fêtes de Pâques dans une communauté chrétienne des environs ; il avait emmené avec lui ses officiers. Une centaine de Bateniens, profitant de leur absence, surprirent la citadelle et s'y installèrent ; mais ils furent à leur tour surpris, grâce à la présence d'esprit et au courage des femmes qui rappelèrent secrètement leurs maris et les firent rentrer par les fenêtres en les hissant avec des cordes. En 1110, l'émir conclut un traité avec les Francs : Tancrède lui assurait l'intégrité de son territoire, moyennant le paiement annuel d'une contribution de 4.000 pièces d'or.

Quelques années plus tard, nous voyons Ousâma se battre lui-même contre les Francs et faire preuve d'une grande valeur. Il prend part à la campagne dans laquelle Roger d'Antioche fut vaincu et tué, et il nous décrit ses émotions :

« Les Francs poussèrent un cri de guerre retentissant. Je dédaignai la mort, en voyant tout ce monde qui y était exposé avec moi. A la tête des Francs s'avançait un cavalier qui avait ôté sa cuirasse pour être plus léger. Je m'élançai sur lui et je l'atteignis en pleine poitrine. Son cadavre fut projeté loin de la selle. Puis je courus à d'autres cavaliers qui s'avançaient en file ; ils reculèrent... Je montais un cheval rapide comme l'oiseau ; je les poursuivis,

frappant dans leurs rangs et me dérobant ensuite à leurs coups. En arrière d'eux se trouvait un cavalier monté sur un cheval noir, haut comme un chameau, et complètement armé. Il m'effrayait ; je craignais qu'il ne brandît sa lance et ne se retournât contre moi, quand je le vis donner de l'éperon à son cheval ; celui-ci agita la queue, et je compris qu'il était fatigué. Alors, je portai un coup à cet homme ; ma lance le transperça et ressortit par devant d'une coudée ; mais je fus démonté à cause de ma légèreté, de la vitesse de mon cheval et de la force du coup. Ensuite je revins, et je brandis ma lance, heureux de l'avoir tué ; puis je rejoignis mes compagnons que je trouvai sains et saufs. »

En 1127, Ousâma se mit au service de Zenguî, l'atabek de Mosoul, qui avait formé une puissante armée et dirigeait la guerre contre les Francs. Il lui resta attaché une dizaine d'années ; mais il eut alors à s'occuper de la défense de son propre pays, Chaïzar ayant été pris pour objectif par les troupes de l'empereur grec allié des Croisés. La ville subit un siège de vingt-quatre jours, sur lequel notre auteur donne des détails très pittoresques et d'un grand intérêt technique.

« Lorsque les Grecs furent venus devant Chaïzar en l'an 532, ils dressèrent contre la ville des machines effrayantes, qu'ils avaient amenées

de leur pays. Elles jetaient des pierres et portaient plus loin que des flèches. Ces pierres pesaient jusqu'à vingt-cinq livres. Une fois même, ils en lancèrent sur la maison d'un de mes amis une qui pesait davantage. La maison fut ruinée de fond en comble par cette seule pierre. Il y avait sur une tour, dans la résidence de l'émir, un support en bois sur lequel était dressé un étendard avec un fer de lance. Une route passait en bas de la tour. Une pierre de la catapulte vint frapper l'arche de bois, la brisa par moitié ; la partie dans laquelle était l'étendard se renversa sens dessus dessous et vint tomber sur le chemin. Un de nos hommes passait alors. Le fer tombant de cette hauteur, encore attaché à la moitié du support, l'atteignit à la poitrine et le tua.

« Un mamlouk de mon père dit : nous étions assis dans le vestibule du château, équipés et armés. Un vieillard accourut criant : « Les Grecs sont entrés avec nous dans le harem ! » Nous saisîmes nos épées et sortîmes ; et nous vîmes qu'ils étaient entrés par une brèche que les catapultes avaient faite dans la muraille. Nous les frappâmes de nos épées jusqu'à ce qu'ils fussent dehors, et, étant sortis à leur suite, nous les ramenâmes à leurs compagnons. Puis nous revînmes et nous nous dispersâmes. Je restai seul avec le vieillard qui nous avait don-

né l'alarme. Il se tourna un instant contre la muraille pour satisfaire un besoin ; je m'éloignai un peu. Aussitôt j'entendis du bruit, je me retournai, et je vis que le vieillard avait été frappé par une pierre de la catapulte, qui lui avait détaché la tête et l'avait collée contre la muraille ; la cervelle s'était répandue tout autour. Nous fîmes sur lui la prière et l'enterrâmes à l'endroit même.

« Une pierre de la catapulte frappa un de nos hommes auquel elle brisa le pied. On le porta en présence de mon oncle qui était assis dans le vestibule du château. « Allez, dit-il, chercher le rebouteur. » Il y avait à Chaïzar un homme habile en ce genre d'opérations. Il vint, et s'assit pour remettre le pied, dans un endroit abrité en dehors de la porte du château. Une seconde pierre vint frapper l'homme qui avait le pied cassé et lui fit voler la tête de dessus le corps. Le rebouteur rentra dans le vestibule. « As-tu déjà fini l'opération ? lui demanda mon oncle. — O mon maître, répondit cet homme, une seconde pierre est venue qui m'a dispensé de l'achever. »

A la suite de ces événements, Ousâma erre quelque temps en Syrie. Il séjourne à Jérusalem où il se lie d'amitié avec des chevaliers Templiers ; puis il s'installe à Damas, où il s'occupe de chasse, de poésie, de musique et un

peu de diplomatie. Il a sur la chasse plusieurs pages qui présentent aussi beaucoup d'intérêt technique. En voici un passage :

« Parmi les faits curieux relatifs aux fauves est celui-ci : Un lion parut sur le territoire de Chaïzar. Nous sortîmes pour le chasser avec des hommes à pied ; parmi ceux-ci était un certain page avec un chien. Le lion fit mine d'attaquer d'abord les chevaux qui s'enfuirent devant lui très effrayés. Il se retourna alors contre les piétons. Ce page s'avança vers lui, et le chien sauta sur le dos du lion. Le fauve alors se détourna de l'homme et rentra dans le fourré. L'homme vint devant mon père et lui dit en riant : « Maître, par ta vie, tu vois qu'il ne m'a ni blessé ni fait le moindre mal. » On tua le lion. Le page rentra chez lui et mourut cette nuit même, sans avoir eu aucune blessure, par arrêt du cœur. Je fus étonné de voir ce chien attaquer le lion ; car tous les animaux ont peur de ce fauve et le fuient. »

Ousâma se rendit en Égypte auprès du Khalife fâtimide el-Hâfiz. Il s'y laissa entraîner dans des intrigues qui allèrent jusqu'au crime. Quoique son récit soit fait de manière à l'innocenter, on le croit coupable de complicité dans le meurtre du Khalife ez-Zâfir, successeur de Hâfiz. Ces ténébreuses machinations le dégoûtèrent peut-être de l'Égypte. Il revint vers

la Syrie ; dans le chemin, sa caravane est attaquée par les Francs, et il perd sa riche bibliothèque. Réinstallé à Damas, il s'y occupe surtout de littérature. Un jour il apprend qu'un terrible tremblement de terre a détruit treize villes musulmanes et franques parmi lesquelles Chaïzar. Tous les Mounkidites qui s'y trouvaient, moins un, ont péri. Les Francs, qui avaient beaucoup convoité le bourg, sont les premiers à y rentrer après le désastre. Les Ismaëliens surviennent et les délogent. Nour ed-Dîn à son tour envoie un émir qui s'établit dans la place, et vient en personne présider à sa restauration. A ce moment Saladin paraît dans le ciel de l'islam ; Ousâma réchauffe un peu sa vieillesse aux rayons de cet astre, et meurt (1188) peu après avoir vu le célèbre Sultan reconquérir Jérusalem sur les Francs. On l'enterre à l'est du mont Kâsiyoun, proche de Damas.

L'émir Ousâma a écrit d'autres ouvrages que sa curieuse autobiographie : un *Livre du bâton*, recueil d'anecdotes sur tous les bâtons célèbres depuis la verge de Moïse, un traité de morale politique, un traité d'art poétique, un livre d'anecdotes sur les femmes, un opuscule sur les citadelles et les forteresses. En outre, dans sa vieillesse, il avait donné des leçons de jurisprudence.

Peu d'hommes ont été aussi favorisés de la fortune qu'Abou'l-Féda. Il eut l'intelligence vaste et prompte, la science sous ses divers aspects, le don de poésie, la vaillance dans la guerre, le charme dans les relations, avec assez d'esprit d'intrigue pour s'attirer et se garder la faveur de ses souverains, étant prince lui-même et fort riche. Dans des temps extrêmement troublés, où tous les grands seigneurs féodaux disparaissaient et où les principautés particulières sombraient devant le pouvoir des Sultans, il sut conserver la situation de ses pères, qu'il accrut encore par de nouvelles richesses et de nouveaux honneurs. Goûté, admiré et aimé pendant sa vie, il paraît aux yeux de la postérité avec la double couronne de l'historien et du géographe, et son nom est deux fois l'un des premiers dans une grande littérature.

La chronique d'Abou'l-Fédâ, publiée en 1754, par Reiske (1), a été longtemps l'œuvre historique musulmane la plus importante que l'on connût en Occident. Cette chronique est intéressante surtout lorsque l'auteur raconte les événements auxquels il s'est trouvé mêlé. Elle a

1. Dès 1723, J. Gagnier en avait extrait la vie de Mahomet, publiée à Oxford avec une trad. latine. Le titre de la traduction de Reiske est *Abilfedæ Annales Moslemici*, lat. ex ar. fecit J. J. Reiske, Leipzig, 1754 ; le texte ar. fut publié en 1789.

alors le mouvement et le charme des mémoires. Nous ne pouvons mieux faire pour en donner une idée que de résumer la vie d'Abou'l-Fédâ, déjà écrite avec détails par Reinaud (1).

Abou'l-Fédà appartenait à la famille d'Eyoub, celle du fameux Saladin. Ce Sultan avait donné en fief à son neveu Taky ed-Dîn 'Omar, de qui descendait notre auteur, la ville de Hamât en Syrie, sur l'Oronte, et quelques localités voisines. Nous nous retrouvons donc dans la même région où nous avons déjà connu l'émir Ousâma, sur le même fleuve, et dans une situation historique générale qui à cent ans de distance, n'a pas sensiblement changé. Des luttes continuelles agitent la Syrie ; les Chrétiens, les Tartares Mongols, les Mamlouks y figurent ; le pouvoir dominant est celui du Sultan d'Égypte.

Au moment de la naissance d'Abou'l-Fédâ, son père avait été chassé de la principauté par suite d'une invasion de Tartares et était venu se réfugier à Damas. C'est là que naquit l'historien en 672. Il reçut une éducation très complète, bien qu'il soit difficile d'imaginer comment il put trouver le temps d'apprendre ; car, à peine sorti de l'enfance, nous le voyons porter les armes. A douze ans, il figure à côté de son père

1. *Géographie d'Abou'l-Fédâ*, Introduction, p. II à XXXVIII.

à la prise du château de Marcab, faite sur les Chevaliers de l'Hôpital. A seize ans, il se trouve avec son père et son cousin le prince de Hamât à la prise de Tripoli. En 691, il va avec l'armée musulmane sur les bords de l'Euphrate et assiste à la conquête de la forteresse de Roum qui commandait le cours du fleuve. En 697, il prend part à une expédition dans la Petite Arménie, commandée par le sultan Ladjyn.

Abou'l-Fédâ raconte dans sa *Chronique* (t. V, p. 114 et suiv.) l'histoire de ce sultan, qui est une figure assez étrange, comme ces temps-là pouvaient seuls en fournir. C'était, paraît-il, un ancien chevalier teutonique. Il avait d'abord lutté avec son Ordre contre les païens de Livonie ; puis il était venu en Syrie avec l'intention de combattre les Musulmans ; mais là, au lieu de rester fidèle à ses frères d'armes, il s'était retourné contre eux et avait embrassé l'islam. On l'avait admis dans le corps des sultans Mamlouks ; il s'y était élevé degré par degré, et avait fini par supplanter ses maîtres. Son règne fut d'ailleurs de courte durée.

Dans cette expédition en petite Arménie, Abou'l-Fédâ assiste au siège, très pénible, de la forteresse de Hamous ; il y conquiert dans sa part de butin deux femmes chrétiennes et un enfant. Expert en médecine, il soigne son cousin, le prince de Hamât, et le guérit.

L'année suivante, le sultan Ladjyn est assassiné, et à peu près en même temps meurt le prince de Hamât. Abou'l-Fédâ raconte en termes pittoresques comment la passion de ce dernier pour la chasse fut cause de sa perte :

« Mon cousin aimait passionnément la chasse à l'arbalète. Un jour, il voulut tirer l'aigle, oiseau de l'espèce de ceux qui se nourrissent de charognes ; en conséquence il se rendit, par un temps extrêmement chaud, sur une montagne, à quelque distance de Hamât, et, ayant tué un âne, il laissa le cadavre par terre, afin d'attirer l'oiseau carnassier. Pour lui, il s'était fait construire une cabane de branches d arbres qui pouvait nous contenir, lui, moi, un mamlouk et quelques personnes qui désiraient être témoins de la chasse. Le prince entrait dans la cabane au point du jour et y restait jusqu'à midi ; il n ouvrait pas la bouche afin de laisser l'aigle s'abattre sur le cadavre. Pendant ce temps nous respirions une odeur infecte. A notre retour à Hamât, je tombai dangereusement malade. Le prince aussi tomba malade et mourut au bout de quelques jours. »

A la suite de cet événement, la famille d'Abou'l-Fédâ perdit la principauté de Hamât ; mais elle conserva ses biens. Abou'l-Fédâ fut honoré par le nouveau Sultan et sa dotation fut augmentée.

En 701 a lieu une nouvelle expédition en Arménie, à laquelle notre auteur prend part. Il combat alors contre les Tartares Mongols, dont il repousse un des corps dans le voisinage de Palmyre. Entre temps, il fait le pèlerinage de La Mecque, visite Jérusalem et le tombeau d'Abraham à Hébron. En 710, il va au Caire, où il est nommé avec pompe Lieutenant du Sultan ; il donne de curieux détails à cette occasion. Deux ans après, lors d'une nouvelle visite au Caire, il obtient le titre de prince de Hamât qu'avaient porté ses ancêtres ; le Sultan le loge au Caire, dans le palais de Kabach. Il revient à Hamât avec un nombreux cortège et y fait une entrée solennelle :

« Toutes les troupes qui s'y trouvaient vinrent à ma rencontre. Mon entrée eut lieu le lundi 23 de djoumada second dans l'après-midi. Avant mon entrée, l'émir, porteur de l'acte d'investiture, m'avait revêtu du costume sultanien. Il consistait dans une robe de dessus de satin rouge, accompagnée d'une broderie d'or ; dans une robe de dessous de satin jaune ; dans une calotte brochée d'or, accompagnée de sa mousseline ; dans une ceinture d'or égyptien, et dans une épée garnie aussi d'or d'Egypte. En même temps, l'émir me remit un cheval de Barca, muni de sa selle et de sa bride. Ce fut avec cette pompe que j'entrai dans Hamât.

Lecture fut donnée au peuple dunoble diplôme. » Abou'l-Fédâ, à cette occasion, se montra généreux ; il donna à l'émir porteur du diplôme quarante mille pièces d'argent et quelques chevaux.

Il refit le pèlerinage avec grande solennité et bataillant toujours. En 715, il prit part à une importante expédition en Asie-Mineure, commandée, pour le compte du Sultan, par le vice-roi de Damas. Il donne à ce sujet des détails assez particuliers : « Je me joignis, dit-il, avec les troupes de ma principauté, à l'expédition. Nous passâmes successivement à Alep, Ayn-Tab, Raban, etc. En traversant le Nahr-Azraq (un affluent de l'Euphrate), je remarquai un pont de construction romaine et bâti en pierres de taille, dont la largeur surpassait tout ce que j'avais vu en ce genre. Laissant Hisn Mansour sur notre droite, nous atteignîmes la chaîne qui fait suite au Taurus. Là nous eûmes à traverser un défilé tellement étroit, que l'armée mit deux jours et deux nuits à le franchir. Nous passâmes ensuite à Zapetra, ville petite et qui tombait en ruines... etc. » On voit par cette sorte de journal de marche que l'auteur donne bien pour chaque point le détail essentiel et caractéristique et la sensation de la chose vue.

C'est au milieu de toutes ces campagnes et

de tous ces voyages qu'Abou'l-Fédâ écrivait. Son histoire, pour toute la partie ancienne, date de cette époque. Il y ajouta ensuite, année par année, les événements contemporains. L'année suivante (717), il était à Hamât où il travaillait à la rédaction de sa géographie. Il s'entourait d'hommes instruits, causait avec les marchands et s'occupait lui-même un peu de commerce.

Sans doute pour consolider sa situation et se maintenir en faveur auprès du Sultan, il fit encore plusieurs visites en Égypte. Le sultan, pendant ces trajets, lui envoyait des présents, comme des moutons, du sucre et de l'orge pour sa subsistance et celle de sa suite. Une fois, il reçut du Sultan un gerfaut, oiseau de proie dressé pour la chasse, et des boîtes de friandises.

Dans un de ces voyages, il désira visiter Alexandrie. Le Sultan fit mettre à sa disposition deux bateaux, avec lesquels il descendit le Nil et le canal Nâsery. Arrivé à Alexandrie, il reçut en présent cent pièces d'étoffe des fabriques de la ville. A sa visite suivante, le Sultan lui demanda de l'accompagner au pèlerinage de La Mecque ; il se rendit à ce désir et il nous raconte comment, le long du chemin, ils chassaient au faucon et prenaient des gazelles.

Au retour de ce pèlerinage, Abou'l-Fédâ fut

l'objet d'une faveur extraordinaire que rendait possible sa qualité de petit-neveu de Saladin : il reçut le droit de porter lui-même le titre de sultan et les insignes du sultanat. Des fêtes plus brillantes encore que celles auxquelles avait donné lieu la restauration de la principauté de Hamât eurent lieu à cette occasion. Dans ses autres visites en Égypte, il assista à des réceptions d'ambassadeurs : réception d'un envoyé de Jayme II d'Aragon ; réception d'un Khan des Tartares de Perse. Il en décrit le cérémonial d'une façon fort agréable. Il avait aussi accompagné leSultan dans un voyage en Haute-Égypte jusqu'à Denderah.

Abou'l-Fédâ, au comble de la gloire et des honneurs, mourut en 732 à Hamât et fut enterré dans un mausolée qu'il s'était fait construire. Il avait aimé la poésie ; les poètes le louèrent. Son poète ordinaire, Ibn Nobata, a dit de lui : « C'est un prince vers la demeure duquel la gloire accourt, comme les pèlerins se précipitent aux abords de la Kaabah... Que de merveilles sont enfantées par sa main lorsqu'elle tient le *Kalam* (la plume de roseau) instrument de science. »

Outre sa *Chronique* et sa *Géographie*, deux œuvres capitales, Abou'l-Fédâ a écrit un ouvrage en plusieurs volumes sur la médecine, intitulé *Kennasch*, et un livre des *Balances*.

III

L'Égypte a plusieurs bons historiens, dont le plus célèbre est Makrîzi. Il naquit en 766 de l'hégire (1364) au Caire ; il fut élevé par son grand-père maternel qui l'instruisit dans le droit hanéfite ; mais, ses études étant achevées, il passa aux Châfi'ites et devint un adversaire ardent de son premier parti. Il fit le pèlerinage de La Mecque et, à son retour, entra dans les emplois comme juge suppléant et secrétaire. Entre autres fonctions, il eut celle de professeur de traditions à la Mu'aijadïa. En 811, il se transporte à Damas où il devient administrateur des biens *Wakouf* à la Kalânisija et à l'hôpital de Nouri. Il y professa aussi ; puis il rentra au Caire pour se livrer tout entier à ses travaux littéraires. Ayant fait une seconde fois le pèlerinage avec sa famille, il revint dans cette ville, où il mourut, après une longue maladie, en 845 (1442).

Un autre historien qui fut son ami, Abou'l-Mahàsin, a dit de lui : « C'était un savant dans des genres très divers, profond et sûr, un homme religieux, bienfaisant, aimant les gens de la *Sunnah* (les musulmans orthodoxes). Il avait beaucoup de goût pour la tradition, et il dirigeait d'après elle sa vie pratique ; mais il avait contre les savants du rite hanéfite un préjugé injuste, qui transparaît dans ses écrits. »

Pour nous, la piété de Makrîzi et ses opinions théologiques nous intéressent assez peu ; ce qui nous plaît surtout en lui, c'est sa curiosité d'esprit. Elle est très vive, s'applique à beaucoup d'objets et le porte à chercher un peu partout les renseignements dont il fait son bien. Des critiques ont remarqué que, si l'on analyse ses ouvrages, on les trouve peu originaux. Ils sont faits de morceaux empruntés à d'autres auteurs, juxtaposés comme dans une marqueterie. Il n'en est pas moins vrai que ces morceaux sont la plupart du temps bien choisis, qu'ils sont des documents précieux et que, dans l'ensemble, son œuvre est riche, colorée, pittoresque, savante, et dépasse sans doute en intérêt et en agrément, de même qu'elle les dépasse en célébrité, toutes les autres dont elle est formée. Makrîzi n'est peut-être qu'un collectionneur ; mais c'est un collectionneur heureux et très intelligent.

Ses œuvres sont nombreuses. Les plus considérables sont celles qu'on a coutume d'appeler en abrégeant leurs titres : le *Khitat*, les quartiers, description de l'Égypte et du Caire, et le *Soulouk*, la voie, histoire des Sultans Mamlouks de l'Égypte. Outre ces deux œuvres, Makrîzi a écrit une histoire des Fâtimides, dont un manuscrit est à Gotha, un énorme dictionnaire biographique des princes et hommes

notables de l'Égypte, qui a eu ou dû avoir 80 volumes, dont quatre seulement subsistent, un traité des monnaies musulmanes qui a été traduit par Silvestre de Sacy ; un traité des poids et mesures anciennement édité en Occident, un autre sur les races arabes en Égypte, édité par Wüstenfeld, un sur les rois musulmans d'Abyssinie et d'autres encore. On voit par ces seuls titres que nous avons affaire à un esprit qui aime les sujets un peu rares, et qui d'ailleurs a des inclinations scientifiques, comme en témoignent les études sur les monnaies et sur les mesures. Le grand ouvrage du *Khilat* est en effet un recueil de ce que l'on peut dire de rare et de curieux, en même temps que de scientifique, sur l'Égypte, ses villes et ses provinces.

Makrîzi remarque qu'il n'a pu ordonner cet ouvrage chronologiquement, parce que les dates sont trop imprécises ; c'est pourquoi il l'a ordonné par pays ou quartiers, et aussi un peu suivant l'ordre logique des sujets. Il avait été précédé en ce genre par plusieurs autres historiens, dont il fait lui-même mention : Abou 'Omar el-Kindi, le même à qui l'on doit un grand travail, récemment édité (1), sur les gou-

1. Dans la Collection du *Gibb Memorial* : *The Governors and Judges of Egypt*, ed. by Rhuvon Guest, Leyde et Londres, 1912.

verneurs et les juges de l'Égypte, Ibn Salamah, Kodaï et d'autres. Mais, comme le remarque Makrîzi, les lieux décrits par ces auteurs ont plusieurs fois changé ; des villes ont été dépeuplées ou ruinées à la suite de famines ou de pestes. Ainsi la disette qui sévit sous Mostansir, entre 457 et 464, dévasta le Caire. « Il ne restait plus dans Misr, dit notre historien (1), que des débris d'hommes semblables à des morts, au visage pâli, aux traits altérés à cause du prix exagéré des vivres, de la frayeur que leur inspiraient les soldats, et des ravages causés par les tribus des nègres et des Maliha. On ne trouvait personne pour ensemencer les terres ; les routes étaient interceptées tant par eau que par terre, et l'on ne pouvait voyager que sous bonne escorte et à grands frais. »

Le Caire fut très florissant sous Mélik Nâser ibn Kalâoun ; la population devint si nombreuse que la ville ne suffisait plus à la contenir ; elle fut cependant encore dévastée par la disette et par d'autres fléaux. Tous ces changements exigeaient un nouvel ouvrage.

Nous ne pensons pas qu'on doive louer

1. Maqrizi, *Description topographique et historique de l'Egypte*, trad. U. Bouriant, Paris, 1895, 1re partie ; dans la Collection des *Mémoires publiés par les Membres de la Mission archéologique française du Caire*. La seconde partie et le texte ont été publiés ultérieurement dans la même Collection.

Makrîzi pour toutes les légendes qu'il a insérées dans son livre, bien qu'elles soient agréables à lire et utiles pour le folklore ; il ne les a d'ailleurs recueillies qu'à titre de curiosités. Elles représentent ce qui se disait alors sur l'Egypte ancienne, et elles donnent l'impression que produisaient sur ses habitants les restes de son antique civilisation. Makrîzi aimait les légendes en flolkoriste ; il a un bien joli chapitre au sujet d'une superstition chrétienne relative à la fête des Martyrs, dont il parle avec une ironie digne des bons auteurs italiens de la Renaissance. Le chapitre s'ouvre, en outre, par une description charmante :

« Entre autres choses que l'on faisait autrefois en Egypte, il y avait la célébration de la fête des Martyrs, une des plus grandes réjouissances des Egyptiens ; cette fête tombait le 8 du mois copte de Bachons. Les Coptes croient que jamais, dans aucune année, le Nil ne monte, si l'on n'y jette pas le doigt d'un de leurs ancêtres morts, enfermé dans un coffret. Ce jour-là est un jour de fête où les Chrétiens se réunissent de tous les villages ; on monte à cheval et l'on joue. La plupart des habitants du Caire se réunissent par castes et vont dresser des tentes sur les rives du Nil et dans les îles du fleuve. Chanteurs, chanteuses, propriétaires de jeux ou de lieux de divertissements, prostituées,

débauchés, coureurs de filles, tapageurs et gens de plaisir, tous sans exception se rendent à cette fête, Dieu seul sait le nombre de gens qui s'y réunissent ; on y dépense des sommes incalculables et l'on y étale sans vergogne tous les vices et toutes les corruptions ; à ces fêtes se produisent des émeutes où il y a mort d'homme. On y vend, rien qu'en vin, pour plus de cent mille dirhems d'argent, ce qui fait cinq mille dînars d'or. En un seul jour, un chrétien a vendu pour plus de douze mille dirhems d'argent de vin. »

L'émir Bîbars (1) qui était alors (702) intendant du sultan Mélik Nâser ibn Kelâoun, et qui le tenait en tutelle, voulut interdire ces fêtes. Les Coptes lui firent parler par un de ses secrétaires qui était de leur nation ; et lui firent observer que, si l'on interdisait la fête, le rendement des impôts serait diminué, que la plupart des impôts du Choubra n'étaient payés que par elle. « Si cette fête n'est pas célébrée, ajoutèrent-ils, le Nil ne montera pas, et le manque d'inondation détruira les campagnes de l'Égypte. » Mais Bîbars se moqua de leurs prédictions : « Si le Nil ne monte, répondit-il,

1. Cet émir est lui-même un historien. Il composa une histoire générale de l'islam en 11 vol., et une histoire des Mamlouks. V. C. Brockelmann, *Gesch. der ar. Litt*, II, p. 44.

que parce qu'on y jette ce doigt, qu'il ne monte pas ! Mais si c'est Dieu qui le dirige, nous infligerons un démenti aux Chrétiens. » La fête fut donc interdite, et la défense subsista jusqu'en l'an 738.

Makrîzi s'intéresse aux questions d'origine ; il touche incidemment aux problèmes géologiques dans un chapitre sur l'état de l'Egypte dans les premiers temps. Le Nil, pense-t-il, couvrait primitivement toute la terre d'Égypte et s'y étendait comme une mer. « L'eau se retirant sans cesse, laissa peu à peu à découvert les endroits élevés. Le pays commença à se peupler, et finalement se remplit de villes et de villages. » Avant la fondation de Memphis, les Égyptiens vivaient dans des grottes. « Ces grottes se voient encore, dit notre auteur, dans la montagne qui fait face à Memphis, au sud du Moqattam... Quand, partant de Tourah, on gravit la montagne, on rencontre ces grottes, et l'on peut y pénétrer facilement. Ce sont de vastes cavernes dans lesquelles s'ouvrent d'autres souterrains qui conduisent à Kolzoum ; une seule d'entre elles pourrait contenir les habitants de toute une ville. »

L'administration, le mode de répartition et de perception des impôts, leur rendement, sont des sujets sur lesquels notre historien fournit

d'abondants renseignements. Il connaît la situation des tenanciers et les divers régimes par lesquels la terre a passé. « Sous le gouvernement des Fâtimides, dit-il entre autres choses, et de même avant eux sous l'administration des émirs, il n'y avait point en Égypte de fiefs pour l'armée, comme il en existe aujourd'hui pour l'armée du gouvernement turc. Le pays, divisé par parcelles, était loué à ceux qui le désiraient, émirs, soldats, nobles ou paysans, Arabes ou Coptes, etc. On ne connaissait pas alors ce genre de fermage appelé *félâhat*, où les travailleurs attachés à la terre sont nommés « fellahs purs » et sont dans la situation d'esclaves fils d'esclaves vis-à-vis de celui à qui le domaine est concédé... Ceux qui louaient alors des terres les recevaient aux conditions que nous avons exposées, et les impôts en étaient versés au trésor. »

Et plus loin, Makrîzi retrace l'histoire des impôts de l'Egypte ; il en donne la liste détaillée avec la somme que chacun d'eux produisait au moment où Saladin s'empara de cette contrée.

« Il y avait, dit-il encore, un hôtel des monnaies au Caire, un second à Alexandrie et un troisième à Qous. Seul le Kâdi des Kâdis ou son agent avait le droit de vérifier le titre de l'hôtel des monnaies. De notre temps, cette

coutume est bien déchue : ce privilège est devenu l'apanage de Juifs corrompus qui simulent l'islamisme, mais qui, malgré leur conversion apparente, restent plongés dans la turpitude... La maison de vérification avait été instituée pour le plus grand bien des sujets et pour vérifier leurs poids et mesures. Le Sultan en tirait encore de l'argent, et Saladin le mit en *waqf* pour l'entretien des murs du Caire. »

Les droits sur les digues, les droits de douane furent modifiés aussi, et Makrîzi promet de parler des nouveaux droits dans le livre qui porte le titre très philosophique de « Causes de la Ruine ».

Nous venons de voir en Makrîzi le folkloriste, le curieux, le savant, l'économiste, l'archéologue. Donnons un exemple où il apparaisse franchement comme historien. Je le prends dans l'histoire des Mamlouks (1). C'est une page où l'auteur montre le sultan Bîbars occupé à conquérir des places fortes. On ne peut qu'admirer la vie, le caractère, l'originalité puissante qu'il donne à la figure de ce sultan. Les détails de ce morceau ont d'ailleurs ce cachet de pittoresque qui distingue tous les écrits de cet éminent auteur :

En 663 (1264), le sultan Mélik-Dzâher-Bîbars

1. *Histoire des Sultans Mamlouks de l'Egypte*, trad. Quatremère, 2 vol. Paris, 1840-42.

se dirigea vers Kaïsarieh ; surprenant les défenseurs qui ne s'attendaient pas à l'attaque, il donna le signal du combat. « Aussitôt, les soldats se jetèrent dans le fossé. Ils prirent les piquets de fer destinés aux chevaux, ainsi que les brides, et s'en servant comme d'échelles, ils montèrent de toutes parts. En même temps, des machines de guerre battaient la place. Les Musulmans, après avoir mis le feu aux portes, pénétrèrent dans la ville. » Les habitants se réfugient dans la citadelle. « Les Francs y avaient transporté des colonnes de granit, qu'ils avaient placées en travers dans le corps du mur, de manière à ce qu'ils n'eussent rien à craindre de la sape, et ne pussent pas tomber lorsqu'ils seraient minés. » Les assauts se succèdent ; « la citadelle est continuellement battue par le jeu des machines, des balistes, et par la grêle des flèches ». Le Sultan suivait du haut d'une église les progrès du siège. « Quelquefois il se mettait en marche, monté sur une de ses balistes que des roues faisaient mouvoir, et s'avançait jusqu'aux murs, afin d'inspecter lui-même l'état des mines. Un jour, s'étant armé d'un bouclier, il combattit avec courage, et ne quitta la place qu'au moment où son bouclier fut criblé de flèches. »

Peu après Bîbars commence le siège d'Orsouf. Il fait creuser des mines recouvertes de toits

de planches. Il amoncelle des bois dans les fossés de la place pour les combler ; mais les Francs y mettent le feu. Il pratique des excavations depuis les mines jusqu'à la mer ; il creuse sous terre plusieurs autres mines, qui sont poussées jusque sous les murs du fossé de l'ennemi. « Des géomètres que l'on avait appelés » règlent les travaux. Ceux-ci sont poussés avec une extrême activité. « Le Sultan se livrait en personne à un labeur assez dur, s'occupant tantôt à creuser la terre, tantôt à traîner les machines, à jeter la terre, à transporter des pierres, afin d'exciter par son exemple le zèle des autres. » Le camp était très bien tenu. « On n'y vit, dit Makrîzi, ni vin, ni aucun genre d'action honteuse. Des femmes vertueuses venaient au milieu du combat donner à boire aux soldats et traîner elles-mêmes les machines. »

Nous ne pouvons étudier ici les autres historiens de l'Égypte ; mais il est juste de ne pas finir cet article sans nommer au moins Abou'l-Mahâsin (1), l'auteur du *Nodjoum*, et le fécond polygraphe Soyouti (2).

1. Abou'l-Mahâsin ibn Tagriberdi, m. 815. Son ouvrage a été édité en partie par Juynboll et Matthes. Leyde, 1852, 2 vol.

2. Djélâl ed-Dîn Suyûti (849-911), jurisconsulte, traditionniste, historien. La liste de ses œuvres dans l'*Histoire de la littérature arabe* de C. Brockelmann (II, p. 143) comprend 316 numéros.

IV

Le plus important historien arabe de l'Espagne est MAKKARI. Son grand ouvrage intitulé *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, a été publié à une date déjà ancienne, de 1855 à 1859. C'était l'époque où le grand orientaliste hollandais Dozy consacrait sa science et son activité à l'histoire de cette contrée. Il avait édité en 1847 l'ouvrage d''Abd el-Wâhid de Merrâkech dont nous parlerons plus loin, de 1848 à 1851 l'histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée *el-Bayân ul-Moghrib* par Ibn Adhàri, également de Merràkech, suivie de fragments de la Chronique d'Arîb de Cordoue, et commencé en 1849 la publication de ses « Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le Moyen Age ». D'autre part W. Wright avait donné au public en 1852 l'intéressante relation du voyageur espagnol Ibn Djobéïr, dont nous aurons à parler. L'édition de Makkari était une grosse entreprise ; quatre savants s'y consacrèrent : Dozy, William Wright, Ludolf Krehl, et un français Gustave Dugat (1).

1. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne* par Al-Makkari, t. Ier, 1re partie, éd. W. Wright, 1855 ; seconde partie, éd. Ludolf Krehl, 1856 ; t. II, 1re partie, éd. R. Dozy, 1858 ; seconde partie, éd. G. Dugat, 1859. Plus l'Introduction s. d., le tout à Leyde.

C'est à ce dernier qu'échut l'honneur de rédiger l'Introduction. Cette introduction contient sur Makkari une notice tirée de ses propres œuvres et d'un autre biographe, que nous allons résumer brièvement.

C'est à la fin du XVIe siècle que naquit à Tlemcen Ahmed fils de Mohammed el-Makkari, d'une famille originaire de Makkara, localité voisine de cette ville. Il passa à Tlemcen une partie de son enfance, étudiant le Coran et la tradition sous la direction de son oncle, un très savant cheïkh. Tlemcen était alors une grande ville sous la domination turque, presque à la limite de l'empire du Maroc. Moulaï Ahmed el-Mansour était à cette époque khalife à Fez, capitale du Magreb, centre littéraire et théologique. Deux fois Makkari se rendit à Fez ; il y connut quelques hommes instruits et surtout beaucoup de livres. Puis il visita Merrâkech où il examina les ruines de la Mosquée des Almohades et d'autres monuments (1601). Des troubles étant survenus dans l'empire du Maroc, il quitta Fez et s'embarqua (1617). Sa première visite en Orient fut pour La Mecque ; puis il se rendit au Caire où il se maria. L'année suivante Makkari visitait Jérusalem et revenait ensuite au Caire. Il retourna à la Mecque en 1627 et il y alla en tout cinq fois. Il enseigna dans la capitale de l'Islamisme l'histoire et la tradition.

Ayant ainsi oscillé quelques années entre Le Caire, La Mecque, Médine et Jérusalem, il poussa enfin jusqu'à Damas, où il donna des leçons qui obtinrent un grand succès ; c'était un cours de tradition dans lequel il expliquait surtout le célèbre ouvrage de Bokhâri. Le cours se termina par un discours de clôture qui fut l'occasion d'un véritable triomphe. L'historien revint au Caire, où il fut reçu avec honneur, et il se disposait à retourner encore à Damas pour s'y fixer, quand la mort le surprit le 2 Djomada 1041 (1631 Ch.).

Makkari est d'une époque tardive, comme on voit ; mais il est bien de la race et continue la tradition des grands historiens arabes. Il a comme eux l'esprit ouvert, une intelligence curieuse et sérieuse à la fois, un style précis, un récit riche en détails, en dates, en anecdotes. Dugat lui reproche le manque de composition. Ce reproche ne me paraît pas bien juste, et en tout cas est-il peu important dans le genre de compilation que l'auteur a choisi. Makkari est biographe peut-être plus encore qu'historien. Deux de ses livres ont pour objet, l'un les savants espagnols qui ont été en Orient (Livre V), et celui-là forme à lui seul un quart de l'œuvre totale, l'autre les savants et les grands personnages orientaux qui sont venus en Andalousie (Livre VI). Celui-ci débute par des biographies

d'un intérêt historique général ; celles des conquérants Arabes de l'Espagne, les compagnons de Tarîk. Parmi eux est Moghîth, appelé « le Conquérant de Cordoue », dont d'autres auteurs ont dit qu'il était Grec ; mais il ne l'était pas, dit Makkari ; il était Gassanide, et, fait prisonnier dans son enfance, il fut recueilli par le khalife oméyade 'Abd el-Mélik qui l'éleva avec son fils Wélîd. De ce personnage sont descendus les Bénou-Moghîth, noble famille de Cordoue. L'article sur 'Abd er-Rahmân, le fondateur des Oméyades d'Espagne, est particulièrement intéressant. C'est ce prince, on s'en souvient, qui échappé en Orient au massacre de sa famille par les Abbassides, réussit à se sauver, parvint en fugitif en Espagne et s'y acquit un royaume. Les Andalous l'ont surnommé *ed-Dâkhil*, « celui qui est entré ».

Dans l'ensemble, toutes ces biographies nous donnent un sentiment intense de la vie intellectuelle dans l'islam espagnol. Non seulement les deux ou trois grands centres fameux, Séville, Cordoue, Grenade y prenaient part, mais il y avait des savants ou des lettrés dans tous les pays, même dans l'île de Majorque ; et d'ailleurs, cette île a en arabe son historien. Makkari s'intéresse beaucoup aux jurisconsultes, — son ouvrage est une source précieuse pour l'histoire du droit,— aux musiciens, sur lesquels il a

des détails aussi piquants que gracieux ; aux médecins, notamment à la célèbre famille d'Ibn Zohr. Il s'occupe aussi avec sympathie des femmes savantes, poétesses, chanteuses ou même jurisconsultes. Dans une autre partie de son ouvrage, au livre VII, il donne des notices sur près de trente femmes de lettres des XIe et XIIe siècles, et dans ce livre VI des savants étrangers venus en Espagne, il cite une négresse, traditionniste éminente, élève de l'imam Mâlik.

Outre ces deux livres, rédigés en forme de compilation biographique, l'ouvrage en contient d'autres qui appartiennent davantage à l'histoire générale, ou plutôt à ce genre que l'on pourrait appeler « l'histoire descriptive » des pays, de leurs caractères, de leurs habitants, de leurs monuments, de leurs mœurs ; et l'on pourrait à ce propos examiner si ce genre, qui ne me paraît pas avoir de nom spécial, ne mériterait pas d'en avoir un, et si l'honneur de l'avoir inventé ou au moins largement développé ne reviendrait pas aux Arabes. Le premier livre, qui est une description physique de l'Espagne, abonde en renseignements intéressants sur les villes de l'Espagne, son climat, ses produits, ses monuments, le tout émaillé d'anecdotes et traversé de vers et de biographies. Puis Makkari parle de la conquête de l'Espagne par les Arabes (Livre II), et fait une histoire sommaire de ses

khalifes et de ses rois (Livre III). Il s'occupe ensuite spécialement de Cordoue (Livre IV), décrit ses villas, ses palais, qui n'étaient plus alors que des ruines, évoque la vie brillante et délicieuse que l'on y menait. Les deux livres suivants sont ceux dont nous avons parlé. Le septième traite des qualités morales et intellectuelles des Arabes d'Espagne ; enfin le huitième parle des luttes des Francs contre les Maures, et de l'expulsion des Arabes de la péninsule ibérique. Là se trouve le passage sur la capitulation de Grenade, que nous citons plus loin, avec les clauses de la reddition de la ville, morceau du plus haut intérêt.

Que, dans le cours de ce vaste ouvrage, l'historien cite et copie beaucoup, cela va de soi. Il cite souvent des historiens ou biographes qui nous sont déjà connus, comme Ibn Khallikân ; mais encore le rassemblement et l'accumulation de tous ces documents peuvent-ils nous être utiles. Il lui arrive aussi de nous conserver des morceaux de grand prix que nous ignorions d'ailleurs. C'est ainsi qu'il a inséré dans son livre VII trois longues épîtres : l'une est d'un savant espagnol, Ibn Sa'îd, une autre d'Ibn Hazm, vizir et docteur, la troisième d'ech-Chekundi, un lettré andalou qui dispute avec un lettré du Maroc au sujet des avantages de leurs patries respectives. L'épître d'Ibn Hazm est

particulièrement belle, fort bien écrite, et énumère les auteurs et les ouvrages arabes espagnols les plus éminents en chaque genre. C'est, comme l'a remarqué Dugat, une sorte de catalogue, une véritable encyclopédie de l'histoire littéraire de cette contrée. L'épître d'Ibn Sa'îd forme un complément et une variante de celle d'Ibn Hazm. De celle d'Ibn Chékundi (1) nous extrayons ce joli passage sur Séville :

« Parmi les avantages de Séville sont un climat tempéré, des bâtiments magnifiques, un aspect brillant au dedans et au dehors, l'aptitude de cette cité au rôle de métropole, au point qu'on disait en proverbe : « Si vous cherchez du lait d'oiseau à Séville, vous en trouverez »; son grand fleuve où la marée remonte sur une étendue de 72 milles, puis se lasse. Les deux rives en sont ornées de fleurs, de jardins, de vignes, variés et continus. C'est une vallée heureuse où l'on trouve tous les plaisirs ; toutes sortes d'instruments de musique, de vins et de boissons y sont permis, et l'on n'y voit point de mal tant que l'ivresse ne conduit pas aux coups et aux querelles. Certains gouverneurs affectant la religion ont désiré changer ces mœurs et ne l'ont pas pu. Ses habitants sont les plus légers des hommes par l'esprit, les plus

1. Tome II, p. 143-144.

fertiles en mots piquants, les plus portés à la plaisanterie, tout en ayant horreur de la méchanceté ; ils y sont si habitués que celui qui ne sait pas plaisanter leur paraît lourd et peu aimable. Vous connaissez sur l'éloge de Séville ce mot d'un panégyriste dans une pièce en l'honneur d'el-Mo'tadid Ibn 'Abbâd : « Séville est une fiancée ; 'Abbâd est son époux ; l'Axarafe son diadème, et le fil de son collier est son fleuve. »

« Sa gloire atteint les extrémités de la terre. L'huile des olives qu'elle presse va jusqu'à Alexandrie, et de là parvient à d'autres contrées. Ses bâtiments sont élégants, les habitants y donnent tous leurs soins ; et leur blancheur est telle qu'ils ressemblent à des étoiles dans un ciel d'olivier.

« Je demandai à un voyageur qui connaissait Le Caire et Damas, laquelle de ces trois capitales il préférait. Il répondit après avoir donné la préférence à Séville : « Sa beauté est comme une forêt sans lion, un Nil sans crocodile. » Vous avez entendu parler de la montagne de la Miséricorde, qui se trouve en dehors de la ville, et de la quantité des figuiers *Kouti* et *Cha'ari* qu'elle renferme. Ces deux espèces sont unanimement jugées supérieures à toute autre, par ceux qui ont parcouru les diverses contrées. Vous savez aussi combien il y a dans ce pays

d'instruments de musique », et ici l'auteur énumère une douzaine d'instruments, luths, flûtes, tambours, trompettes, sur lesquels une étude particulière et technique serait nécessaire ; « et bien que ces instruments, ajoute-t-il, se rencontrent dans d'autres villes d'Espagne, c'est à Séville qu'on en voit le plus, et on n'en trouve pas dans la « terre de passage » (au Maroc) si ce n'est ceux qui sont importés d'Espagne. On s'y contente des tambourins..., de la *dabdabah* des nègres et du *hamâki* des Berbères.

« Les demeures, les moyens de transport sur terre et sur mer, la cuisine, les légumes verts ou séchés, sont supérieurs de beaucoup à ce qu'on trouve ailleurs. La plupart des maisons ont l'eau courante et les arbres à feuillage épais comme l'oranger, le citronnier, le limonier, le *lîm*, le jasmin et d'autres. »

Nous reprocherions un défaut à Makkari : il aimait trop les vers. Tel ne paraît pas avoir été l'avis de Dugat, qui loue dans son Introduction, avec une sorte d'enthousiasme, la poésie arabe espagnole. On ne peut pourtant, me semble-t-il, que regretter que de longues pièces de vers, minutieusement précises par la forme peut-être, mais le plus souvent vagues et vides pour le fond, viennent interrompre le mâle et grave récit des faits de l'histoire et presque en tenir lieu. Dans son dernier livre, dont le sujet offre un intérêt

si dramatique et si puissant, celui qui est consacré à la conquête de l'Andalousie par les Francs, Makkari emploie de nombreuses pages à citer des compositions en prose rimée d'un auteur du nom de Lisân ed-Dîn Ibn ul-Khatîb. Cet auteur, qu'il témoigne aimer et estimer beaucoup, et dont il a d'ailleurs écrit la vie, est aussi un historien de l'Espagne (1) et a été vizir à Grenade. Casiri a cité de nombreux passages de ses œuvres ; mais son style est souvent recherché; et nous préférons la prose précise, simple et un peu sèche des vieux historiens arabes à cet effort continuel du littérateur raffiné, qui cherche la rime, l'assonance, le mot rare, et finit par en oublier la pensée. Soyons pourtant reconnaissants à Makkari des quelques très belles pages historiques qu'il nous a données en cet endroit, et citons le passage sur la prise de Grenade (2).

« Le 12 Djoumâdi second de l'année 896, l'ennemi sortit avec ses campements et vint dans la plaine de Grenade. Il détruisit les récoltes, subjugua le pays, ruina les bourgs, et

1. V. C. Brockelmann, *Gesch. d. Ar. Litt.*, t. II, 260. Les *Beitrage zur Geschichte der Westlichen Araber* de Marcus Joseph Müller, Münich,1866 et 1878, contiennent deux fragments de cet Ibn ul-Khatîb, toujours en prose rimée. Cet auteur naquit en 713 (1313) à Loja, (Wüst. dit à Grenade), eut une vie politique agitée, et mourut en prison 776 (1374).

2. Tome II, p. 811-812.

il commanda de bâtir une place forte avec murs et fossés, dont il fit soigner la construction. Il disait qu'il avait décidé de s'éloigner, et cependant il ne songeait qu'au siège, et il resta là. Chaque jour, il pressait Grenade davantage ; le combat dura sept mois. Le siège était soutenu avec vigueur par les Musulmans, et les Chrétiens étaient encore à une certaine distance. Le chemin entre Grenade et el-Bacchârât était rempli sur toute son étendue de vivres et de denrées, du côté de la montagne de Chalîr, dont on s'approvisionna jusqu'à la saison d'hiver. Mais alors le froid devint intense, la neige tomba ; la porte des subsistances se trouva close, et l'importation cessa. Les vivres se raréfièrent ; la famine et la souffrance furent grandes. L'ennemi s'empara de la plupart des lieux en dehors de la ville, coupant aux Musulmans les champs cultivés et les ressources. L'état des choses devint critique, la gravité et l'anxiété de la situation plus évidentes de jour en jour. C'était au commencement de l'année 897.

L'ennemi voulait s'emparer de Grenade par la famine et sans combat. Beaucoup d'habitants, poussés par la faim, s'enfuirent à el-Baccharât.

La situation empira encore au mois de Safar. Les gens se réunirent en présence des docteurs et leur dirent : « Voyez vous-mêmes et conférez avec votre Sultan. » Le Sultan fit venir ses mi-

nistres et conseillers qui parlèrent en ce sens : « L'ennemi reçoit chaque jour des renforts ; nous, nous n'avons point de secours. Nous avions pensé qu'il s'éloignerait pendant l'hiver ; mais cet espoir a été déçu : il a bâti, il a fondé et est demeuré, et il s'est rapproché de nous ; considérez-vous, vous-mêmes et vos enfants. »

On fut d'accord qu'il fallait choisir le moindre mal. On sut alors que des négociations avaient été déjà engagées entre les Chrétiens et les chefs des troupes musulmanes pour livrer la ville, par crainte pour eux-mêmes et pour leurs hommes. Ensuite les chefs préparèrent les requêtes et conditions qu'ils désiraient, et ils ajoutèrent certaines clauses à celles qui avaient été mises à la capitulation de Wâdi Ach, dont celle-ci : que le roi de Roumah conviendrait d'observer fidèlement le pacte lorsque les Musulmans l'auraient rendu maître de l'Alhambra de Grenade, et qu'il jurerait, selon la coutume des Chrétiens, sur les Testaments. Les habitants discutèrent là-dessus, et dirent que lorsque les chefs des armées musulmanes étaient sortis pour négocier, les Chrétiens leur avaient imposé beaucoup d'argent et des trésors. Ensuite on rédigea par écrit les conditions qui furent lues au peuple de Grenade ; il s'y soumit et les accepta. Puis les chefs écrivirent l'investiture au roi de Castille, qui la reçut d'eux.

Le Sultan de Grenade sortit alors de l'Alhambra ; et le 2 de Rébî' 1er de l'année 897, les Chrétiens furent maîtres de la forteresse. Ils y entrèrent après s'être assurés d'environ cinq cents des notables de la ville comme otages, par crainte de trahison.

Les conditions étaient au nombre de 67, parmi lesquelles : Assurance aux grands et aux petits pour leur vie, leurs familles et leurs biens ; maintenance des habitants dans leurs maisons, leurs quartiers et leurs propriétés ; leur loi subsisterait telle qu'elle était, et ils ne seraient jugés que selon elle ; les églises resteraient telles qu'elles étaient, et de même les fondations pieuses. Les Chrétiens ne devraient pas entrer dans les maisons des Musulmans, ni faire violence à aucun d'eux. Les Musulmans ne pourraient être administrés que par un Musulman ou par un Juif, de ceux qui les administraient auparavant de la part de leur sultan. On rendrait la liberté à tous les captifs qui se trouvaient à Grenade ; et pour les captifs musulmans qui s'étaient enfuis et étaient rentrés dans la ville, leur maître n'aurait point de recours contre eux,mais le Sultan lui paierait leur rançon. Qui voudrait passer en Afrique le pourrait, et s'il faisait le passage dans un certain laps de temps sur les vaisseaux du Sultan, on ne lui demanderait que le louage ; après ce temps ils

devraient payer la dîme de leur fortune, plus le louage. On ne forcerait pas celui qui aurait embrassé l'islam à redevenir chrétien. Pour les Musulmans qui s'étaient faits Chrétiens, on leur accorderait quelques jours pour se décider ; on les mettrait en présence d'un docteur musulman et d'un docteur chrétien, et s'ils refusaient de revenir à l'islam, il en serait selon leur volonté. Il n'y aurait pas de blâme sur quiconque aurait tué un Chrétien pendant le temps de la guerre, et l'on ne réclamerait pas ce qui aurait été enlevé aux Chrétiens pendant la même période. Les Musulmans ne seraient pas obligés d'être les hôtes des armées chrétiennes, ni à aucun voyage. On n'ajouterait rien aux taxes habituelles et on remettrait aux Musulmans les taxes et amendes récentes. Les Chrétiens ne monteraient pas sur les murailles, n'observeraient pas les maisons des Musulmans et n'entreraient pas dans leurs mosquées. Les Musulmans iraient en sécurité dans les pays chrétiens et ne porteraient pas de marques distinctives comme on en imposait aux Juifs et aux domestiques. On ne troublerait pas les Muezzin, ni la prière, ni le jeûne, et quiconque rirait de la religion musulmane serait châtié. On abandonnerait des taxes un certain nombre d'années. »

Le roi de Roumah approuva ces conditions et apposa sa signature. Les Chrétiens entrèrent

dans la ville et à l'Alhambra, et firent réparer et renouveler les bâtiments de la forteresse.

Cette capitulation de Grenade est un modèle de modération et de libéralisme, et un des plus beaux documents de l'histoire des conquêtes. On sait comment elle fut suivie, au bout de peu d'années, d'une vague de fanatisme, où ne furent plus respectées ni la foi ni l'œuvre intellectuelle de l'Islam.

CHAPITRE V

LES HISTORIENS PERSANS ET HISTORIENS DES MONGOLS

Un poète historien : Firdousi.
Mustaufi ; Mirkhond ; Réchîd ed-Dîn.
Un poète voyageur : Nasiri Khosrau.
Un auteur de mémoires en arabe, de l'époque de Djenghîz-Khan : Nésawi. — Un prince historien, de la famille de Djenghîz-Khan : Abou'l-Ghazi.

I

Il convient de mettre en tête des historiens persans un poète, un très grand poète, l'illustre Firdousi, l'auteur du *Livre des Rois* (1). Firdousi en effet, en retraçant l'histoire légendaire des anciens rois de Perse depuis les origines

1. *Le Livre des Rois*, par Abou'l Kasim Firdousi, trad. Jules Mohl, 7 vol. Paris, 1876-78, avec une importante préface.

jusqu'à l'islam, n'a rien inventé. Les traditions qui forment son poème existaient et étaient déjà en partie recueillies avant lui ; il n'a fait que les orner d'images et que les exprimer en un très beau langage. Il est donc en réalité autant traditionniste que poète. Voici en abrégé l'histoire de ces récits épiques :

C'était une coutume des rois d'Iran de faire recueillir les anciennes chroniques. Les nobles familles persanes conservaient aussi le souvenir des hauts faits par lesquels elles s'étaient illustrées. Le premier roi qui tenta de réunir les traditions sur l'histoire de la Perse est, dit-on, Anochirwân (531-579 Ch.) ; c'est à lui qu'on attribue tout ce qui s'est fait de bien dans l'ancienne Perse. Il fit recueillir dans toutes les provinces de son empire les récits populaires concernant les rois et en fit déposer la collection dans sa bibliothèque. Ce recueil fut appelé le *Khodaï Nâmeh*. Le dernier roi Sassanide Yezdedjerd (632-651 Ch.) reprit ce travail et en chargea un savant *Dihkân* ou noble, que l'on connaît sous le nom de Dànichwer (ce mot signifie le savant). C'était un des personnages les plus distingués de la cour par la naissance et le savoir. Il y avait alors en Perse beaucoup de Mobeds ou simplement de lettrés qui connaissaient quelques fragments de l'ancienne histoire. Dânichwer fit venir de chaque

province un vieux mobed choisi parmi ceux qui étaient le plus versés dans la connaissance des traditions antiques, et il leur fit réciter ce qu'ils savaient. On nota leurs discours, et on en composa un ouvrage qui fut le *Chah Nameh* ou Livre des Rois de Dânichwer. Ce livre était écrit en pehlvi et contenait l'histoire des rois depuis Gayomert jusqu'à la fin du règne de Chosroës Perwîz (628 Ch.). Il servit de base à plusieurs autres ouvrages : l'un qui fut traduit du pehlvi en arabe par Ibn el-Mokaffa, un « Ancien livre des rois » du poète 'Ali de Balkh, un « Livre des rois » d'Abou Mansour, et enfin celui de Firdousi.

On a raconté que lors de la conquête de la Perse par les Musulmans, la collection de Dânichwer fut trouvée dans les trésors de Yezdédjerd et envoyée par le général musulman Sa'd fils d'Abou Wakkâs, au khalife 'Omar. Le livre aurait ensuite fait diverses pérégrinations, au bout desquelles on l'aurait retrouvé dans l'Inde. Cette découverte de l'ouvrage dans l'Inde semble être une légende analogue à celle qu'on applique au recueil de contes le *Kalilah*. En réalité, des recensions de l'ouvrage ont dû toujours subsister en Perse. Ibn el-Mokaffa en eut une entre les mains dans la première moitié du second siècle de l'hégire. Cet auteur était un ancien Guèbre imparfaitement converti à

l'islam ; sa traduction ne nous est point parvenue.

D'autres Guèbres, au temps de l'islam, écrivirent sur les traditions de leur pays. Le poète 'Ali s'est servi de leurs travaux pour son « ancien livre des rois ».

Abou Mansour était un seigneur de Tous ou un frère du seigneur de Tous, entre 334 et 349 H. ; à cette époque l'étude du nouveau persan était fort à la mode. Ce personnage fit exécuter une recension persane du livre de Dânichwer, qui fut répandue dans le Khorasan et dans l'Irâk et que mentionne Bîrouni.

Les princes Samanides, qui régnèrent à partir de 279 H., s'occupèrent avec ardeur des traditions persanes. Le vizir du Samanide Abou Sâlih Mansour (350-365) chargea un Guèbre du nom de Dakîki de mettre en vers la recension précédente du livre de Dânichwer. Dakîki n'eut que le temps de composer mille à deux mille vers ; il fut tué d'un coup de couteau que lui donna un esclave dans une scène de débauche.

Les Samanides furent supplantés bientôt par les Ghaznévides. Le second prince de cette dynastie, Mahmoud fils de Soboktéguin, dont nous avons parlé, cultiva avec ardeur la littérature persane. Sa cour était une véritable académie. Il tenait le soir des assemblées littéraires où les poètes récitaient leurs œuvres

et où on les appréciait en présence du roi. Mahmoud faisait rechercher dans tout son empire les livres et les traditions orales. On lui fit parvenir d'abord une partie du livre d'Ibn el-Mokaffa, puis un descendant d'Anouchirwân lui donna l'ouvrage entier. D'autres descendants plus ou moins authentiques des anciens rois, — car les parvenus persans se rattachaient volontiers aux anciennes races,— venaient luiapporter des traditions. Mahmoud désirait avoir un poème historique complet ; il mit au concours entre ses poètes différents épisodes ; c'est alors qu'on lui amena Firdousi.

Ce poète était né à Chadab, bourg des environs de Tous, apparemment en 329 (940 Ch.). Son père était d'une famille de Dihkans, c'est-à-dire de nobles, et possédait un petit domaine aux environs de Tous. Son enfance fut studieuse ; il s'asseyait au bord d'un canal qui passait devant la maison de son père, et là, lisait ou méditait. Il s'occupa de bonne heure à mettre en vers les traditions épiques. Quand Dakîki, qui avait été chargé de produire la grande épopée persane, mourut, laissant l'œuvre à peine commencée, Firdousi désira vivement l'entreprendre. Il finit par se procurer le recueil pehlvi de Dânichwer, qui devait en former la base, et se mit à l'œuvre à l'âge de 36 ans. Il mit d'abord en vers l'histoire de Zohak et de Féri-

doun. Malgré le secret dont il s'entourait, son œuvre éveilla la curiosité publique, et le gouverneur de la province voulut en entendre des morceaux. Il en fut enchanté et pourvut dès lors aux besoins du poète.

Firdousi continua à travailler, mais sans suivre une marche régulière. Il demeura à Tous jusqu'au moment où, vaguement invité sans doute par Mahmoud, il se rendit à la cour de Ghazna. Il trouva le Sultan entouré de courtisans, de poètes, de lettrés, et eut quelque peine à se faire entendre. Plusieurs poètes, répondant au désir du maître, avaient composé des morceaux sur les vies des anciens rois, et leur lecture occupa plusieurs séances. A la fin un ami de Firdousi remit à Mahmoud l'épisode de Rustem et d'Isfendiar. Mahmoud en ayant pris connaissance, le fit appeler et lui posa des questions sur Tous, sur l'histoire et l'origine de cette ville. Il fut frappé du talent et de l'érudition que le poète déploya dans ses réponses, et le présenta aux autres courtisans. Un peu plus tard il lui demanda de composer un tétrastique en l'honneur de son favori Ayâz. Il en fut si content, raconte-t-on, qu'il remercia le poète en lui disant qu'il venait de transformer l'assemblée en un paradis (Firdaus), d'où serait venu son nom de Firdousi. Les poètes de la cour lui jetèrent un défi en lui donnant le com-

mencement d'un quatrain qu'il devait terminer, et il s'en tira avec beaucoup de bonheur.

Dès lors en grande faveur auprès de Mahmoud, il profita des matériaux qui avaient été accumulés par ce roi sur l'histoire de l'ancienne Perse. Mahmoud lui remit le livre des *Vies des rois (seïr el-molouk)*, et lui fit préparer un appartement attenant au palais. Une porte donnait accès sur le jardin privé du roi. Cet appartement fut orné de peintures représentant des chevaux, des éléphants, des dromadaires, des tigres, ainsi que les portraits des héros de l'Iran et du Touran dont il avait à chanter les exploits. Sa porte était interdite à tous, sauf à Ayâz le favori. Son œuvre, à mesure qu'il la produisait, était reçue avec honneur. On dit que, lorsqu'il en lisait un morceau au roi, la récitation était accompagnée de musique et de danse, et les mouvements des danseuses marquaient le rythme de ses vers.

L'envie sans doute mit un terme à cet heureux état. Bien qu'on ne sache pas précisément ce qui amena ce changement, ni de quelles injustices le poète eut à souffrir, on le voit se plaindre avec amertume d'être oublié, de manquer presque du nécessaire. Il remercie quelques amis de ce qu'ils font pour lui, le Sultan ne faisant plus rien, et, mécontent de ce qui lui est donné à la fin de son travail, il quitte la

cour. En partant il laisse à Ayâz la satire contre Mahmoud dont nous avons déjà parlé, et que le favori eut l'imprudence de porter à son maître. Celui-ci, furieux, voulut le faire arrêter ; mais Firdousi, qui avait de l'avance, échappa. Il se rendit d'abord chez Qâbous, prince du Djordjân, qui le reçut avec faveur, puis dut le congédier pour ne pas s'attirer l'inimitié de Mahmoud. Il alla, presque en fugitif, à Badgad, reçut l'hospitalité d'un marchand et se fit connaître au Khalife. Le Khalife se montra bienveillant ; toutefois, en bon musulman, il reprocha au poète d'avoir consacré sa vie et son talent à la glorification des adorateurs du feu. Firdousi promit alors de composer un poème sur un sujet islamique, et il écrivit *Yousof et Zoleïka*. Il continua sa vie errante, passa à el-Ahwâz et dans le Kouhistan, trouva là un gouverneur qui lui reprocha ses imprudences et finit par le faire rentrer en grâce auprès du monarque de Ghazna. Firdousi revint à Tous, son pays d'origine, et un jour s'y promenant dans le bazar, il tomba, pris de syncope. On le rapporta à sa maison ; il y mourut en 411 (1020), âgé de 83 ans ; on l'enterra dans son jardin. On rapporte qu'au moment où il rendait le dernier soupir, Mahmoud lui fit envoyer une forte somme d'argent pour prix de son chef-d'œuvre ; ces fonds furent employés à construire à Tous un caravansérail.

On peut distinguer dans le *Livre des Rois* quatre groupes de légendes. Il y a d'abord quelques pages sur plusieurs rois primitifs qui sont représentés comme des sages ou des prophètes, et comme les inventeurs des arts et des métiers. Ce groupe est intéressant pour l'étude des légendes scientifiques (1).— Après vient l'histoire des rois Kéyanides qui occupe 4 volumes sur 7 de la traduction de Mohl ; c'est la période où domine la figure du héros national Roustem. Il est important de remarquer, et je ne sais si on l'a fait assez, que cette histoire se rapporte tout à fait à la partie orientale de l'Iran, voisine de la Chine et de l'Inde, à la Bactriane, à la région de Kaboul, et n'a pas du tout son centre à l'occident du territoire perse, à Rey, en Suziane ou en Mésopotamie. Le roi Key Khosraw disparaissant dans les neiges des montagnes, à l'est de Kaboul, semble s'identifier avec quelque divinité ou génie des plateaux du centre asiatique. — Ensuite se place dans le poème, sans grand lien avec ce qui précède, la légende d'Alexandre. — Elle est suivie, en dernier lieu par l'histoire des Sassanides. Le récit, encore très légendaire au début de cette dynastie, de

1. Il y a dans le *Chah Nâmeh* d'autres légendes qui se rapportent aux inventions scientifiques. Nous en citerons dans cet ouvrage en parlant des échecs, des automates et du ver à soie.

vient véritable à partir de Yezdedjerd Ier (399-420 Ch.). M. Nœldeke a comparé la rédaction de Firdousi à celle des historiens arabes qui ont écrit sur la même histoire : Tabari, Ibn Moqaffa, Ja'koubi (1). Il a constaté que le poète persan et ces auteurs ont parfois puisé à des sources différentes les unes des autres. Firdousi d'ailleurs s'est aussi servi de sources orales ; il dit quelquefois : « Je tiens tel fait d'un certain Dihkan. »

On admire chez ce grand auteur la largeur du récit, la noblesse épique, l'intensité du sentiment, une philosophie haute et mélancolique répandue dans tout le livre, le caractère éminemment poétique du style ; nous ajouterons le coloris ; il y en a beaucoup dans Firdousi, de ce coloris persan si harmonieux et si fin que l'on apprécie tant aujourd'hui. Sa poésie donne souvent l'impression des meilleures œuvres de la miniature et de la céramique persanes. Nous ne citerons en ce genre qu'un exemple ; c'est la description du tablier de Kâweh (2). Ce tablier de forgeron resta l'étendard national de la Perse jusqu'à la chute de l'empire Sassanide.

Kâweh a assemblé autour de lui à l'heure du

1. Nœldeke, *Gesch. d. Persen und Araber zur Zeit. der Sasaniden*, Leyden, 1879, V. l'Introduction.
2. Trad. Mohl, I, 65.

marché la foule qui veut se révolter contre la tyrannie du monstre Zohâk. « Il prend le tablier avec lequel les forgerons se couvrent les pieds quand ils frappent avec le marteau, et le met au bout d'une lance ; la foule fait voler la poussière dans le bazar. » Ils viennent ainsi trouver le roi Féridoun. « Le roi vit le tablier sur la pointe de la lance, et l'accepta comme un signe de bonheur. Il le revêtit de brocart de Roum, et l'orna d'une figure de pierreries sur un fond d'or ; il le couronna d'une boule semblable à la Lune et en tira un augure favorable ; il y fit flotter des étoffes rouges, jaunes et violettes, et lui donna le nom de *Kawéyani Direfsch* (l'étendard de Kâweh). Depuis ce temps, tous ceux qui sont montés sur le trône des rois, tous ceux qui ont mis sur leur tête la couronne impériale, ont ajouté de nouveaux et toujours nouveaux joyaux à ce vil tablier du forgeron, ils l'ont orné de riches brocarts et de soie peinte ; et c'est ainsi qu'a été formé cet étendard qui brillait comme un soleil dans la nuit sombre, et par qui le monde avait le cœur rempli d'espérance. »

Roustem, dont le nom signifie « le fort », le plus grand héros ou *pehlewan* du *Chah Nâmeh*, symbolise la lutte de l'Iran contre le Touran ; il incarne la résistance d'une race aryenne à la

poussée d'autres races du Nord et de l'Est, des contrées au delà de l'Oxus, ancêtres des Turcs ou des Mongols.

L'histoire de ce héros est très développée dans le poème ; elle s'étend sur plusieurs règnes et comporte de nombreux épisodes dans lesquels Roustem combat une quantité d'ennemis, des « divs », un dragon, une magicienne, mais surtout des chefs touraniens. Son principal adversaire est Afrâsyab, incarnation du touranisme. Celui-ci est à la fin fait prisonnier et mis à mort par le roi d'Iran Kéy Khosraw.

Roustem lui-même ne succombe qu'à la trahison : le roi de Kaboul le fait tomber dans une fosse. Voici quelques lignes de cet épisode ; on remarquera avec quelle justesse et quelle émotion sont décrits les mouvements du cheval.

« Le roi, — après avoir reçu les conseils d'un traître, — partit pour le lieu de la chasse, emmenant les hommes de son armée les plus habiles dans l'art de faire des fosses. Ils en creusèrent partout sous les routes dans la réserve de chasse, et en garnirent le fond avec des épieux, des lances, des javelots et des épées de combat dont la poignée était fixée à terre. Puis on rendit invisible avec beaucoup d'art l'ouverture des fosses, de manière que ni un homme, ni l'œil d'un cheval n'aurait pu les découvrir...

« Or il y avait en face de la ville de Kaboul

un lieu dont la verdure ravissait les âmes ; on y voyait de l'eau et des arbres, et l'on s'y livrait partout au plaisir...

« Le roi dit à Roustem : Quand tu auras envie de chasser, je possède un lieu où les bêtes fauves errent partout en troupeaux, tant en plaine qu'en montagne. La montagne est remplie de béliers sauvages ; la plaine est couverte d'onagres ; et quiconque a un cheval rapide est sûr d'y prendre des onagres et des biches. Il ne faut pas passer sans visiter ce lieu charmant. »

Le héros se laissa tenter, « car, dit le poète, ce qui est destiné à amener la fin d'un homme agite toujours son cœur et pervertit son jugement. Telle est l'action de ce monde changeant ; il ne nous dévoile jamais son secret. Le crocodile dans la mer, le léopard dans le désert, le lion vaillant aux griffes aiguës, la mouche et la fourmi sont tous sous la main de la mort, et il n'y a pour personne de durée en ce monde.

« Roustem fit seller Raksch, son cheval, et couvrir la plaine d'éperviers et de faucons ; il plaça son arc royal dans l'étui. » Des héros courent à côté de lui, parmi lesquels le traître. « Pendant la chasse, l'escorte se dispersa, les uns courant sur les parties minées, les autres sur les parties fermes du terrain... Raksch flairait ce sol nouvellement remué et se ramassait comme une boule ; il se cabrait ; il avait peur de l'odeur

de cette terre et battait le sol de ses sabots. Il s'arrêta entre deux fosses. Roustem s'obstina à le faire avancer ; le destin l'aveugla et il se mit en colère ; il leva son fouet et en toucha légèrement Raksch. L'animal terrifié reprit son élan ; il était resserré entre les deux fosses, et il chercha à échapper à la griffe du sort ; mais il tomba avec deux de ses pieds dans une des trappes, où il n'y avait pas moyen de se retenir et de se débattre. Le fond de la fosse était plein de javelots et d'épées tranchantes ; la bravoure n'y servait à rien, et la fuite était impossible. Les flancs du vaillant Raksch étaient déchirés ; la poitrine et les jambes du puissant pehlevan étaient percées. »

Roustem a encore la force de tuer le traître d'une flèche et expire peu après. On voit aussi dans ce passage l'habileté avec laquelle le poète sait mêler au récit épique les réflexions d'ordre moral.

II

La Perse est moins féconde en historiens qu'en poètes ; et la littérature historique en langue persane est loin d'avoir l'importance, la richesse et la précision de la littérature analogue de langue arabe. Ceci du moins pour ce qui concerne l'histoire propre de la Perse ; car

il existe une branche de l'histoire persane concernant l'Inde, qui contient des écrits de haute valeur. D'ailleurs ces historiens persans sont tardifs et ils ont été moins étudiés par les savants d'Occident que les grands chroniqueurs arabes.

L'un des plus célèbres parmi eux est MUSTAUFI, qui porte le prénom d'Hamd Allah et est originaire de Kazwîn. Cet auteur a été connu de bonne heure en Europe, où on l'a désigné sous le nom de *Géographe Persan*. Il était Secrétaire d'Etat du sultan Oldjaïtou (Khodabendeh). On lui doit une chronique très estimée en Perse, qu'il publia vers 1340, et une cosmographie intitulée « le Charme des Cœurs » (*Nouzhet el-qoloub*). Ce dernier ouvrage a été abrégé et enrichi de quelques observations nouvelles par Mohammed Medjdi en 1593, sous le titre de *Zînet el-Medjâlis* ou l' « Ornement des Assemblées ».

Le *Tarîkhi-Guzîdé*, « l'histoire choisie » (1), est un important compendium dont une partie,

1. *Târîkhé-Gozîdé*, par Hamd Ollâh Mostooufi Qazwînî, éd. et trad. Jules Gantin, t. I, Paris, 1903. Cet ouvrage est resté inachevé. Le texte du *Tarikh-i-Guzida* a été publié en fac-similé d'après un ancien manuscrit, par Edward G. Brown, dans la Collection du *Gibb Memorial*, t. I, 1910, Vol. II, *Abstracts of Contents and Indices.*

publiée par M. Gantin, forme à elle seule un très fort volume. On y trouve ramassée l'histoire des dynasties persanes de la période musulmane, ainsi que celle des Turcs et des Mongols de la Perse. L'auteur résume avec une grande clarté cette histoire complexe dans laquelle les dynasties sans cesse en lutte les unes contre les autres brillent un moment, puis s'éteignent ; c'est à cette époque et à cette région que pourrait s'appliquer assez justement le mot d'Ibn Khaldoun, que la durée normale des dynasties est de 120 ans. Il y a plus de mérite à un historien de rester lucide dans un sujet aussi confus, et de soutenir passablement l'intérêt du récit quand la destinée semble prendre plaisir à le contrarier et à l'éparpiller. Un petit nombre de figures de princes distingués dominent chaque dynastie. Les grands conquérants passent à la traverse et refont, moitié par politique et moitié par violence, une unité bientôt brisée.

La Chronique qui nous occupe n'est, disons-nous, qu'un résumé. L'auteur lui-même la présente comme telle. Ainsi, parlant d''Adod ed-Daoulah, qui fut un prince très apprécié de la dynastie des Bouyides ou Déïlémites, il dit : « Il régna 34 ans. Aucun Padichah des Diâlémeh ne lui est comparable. Il fut le meilleur prince de cette dysnatie et la crème de cette famille. *On a fait nombre de volumes sur ce qui nous*

reste de lui et ce compendium ne peut tout contenir. »

De même sur Kilidj Arslan, sultan Seldjoukide de Roum, il écrit cette phrase que suit un court paragraphe : « Il resta 40 ans sur le trône de la souveraineté ; il répandit la justice et l'équité, et son nom devint glorieux dans le monde. »

Plus bref encore est-il sur 'Ala ed-Dîn Kéy-Qobâd : « Il fut le plus renommé des pâdichahs de cette dynastie et régna dignement. » Suit la mention de deux guerres et la durée du règne, 26 ans. « Enfin son fils Ghiyâth ed-Dîn Kéy-Khosrau l'empoisonna par inadvertance, et il mourut l'an 636 (1238). »

Le récit de Mustaufi est donc trop souvent sec, écourté et il laisse des regrets. Toutefois le peu qui est dit est bien choisi, net et caractéristique, et l'ouvrage compte nombre de pages intéressantes. L'historien n'est pas dépourvu de critique. On peut en juger à propos d'une légende qu'il rapporte sur l'origine des habitants du Louristân : Le prophète Salomon avait envoyé dans le Turkestan un messager chargé de lui ramener quelques jeunes filles vierges et jolies, et il lui avait enseigné une formule magique pour les préserver de tout danger. Malheureusement cet homme, en traversant la gorge de Mâbéroud, oublia la formule, et un

démon, prenant sa figure, déflora les jeunes filles. Lorsque Salomon s'en fut aperçu, il les renvoya au lieu où elles avaient été rendues enceintes, et elles y devinrent mères d'une population. « Cette tradition semble faible, conclut Mustaufi, et d'ailleurs on raconte la même chose sur l'origine des habitants du Guîlan. »

Voici un joli passage concernant Mahmoud le Ghaznévide où l'on voit ce conquérant s'attirer d'une vieille femme une fort belle réponse : « Une caravane se rendant de l''Irâq dans l'Hindoustân fut pillée dans le désert par des brigands qui tuèrent les hommes et emportèrent leurs biens. Une vieille femme eut un fils tué dans cette attaque. Elle porta plainte au Sultan qui lui dit : « Comme cette province est loin de la capitale, on ne peut pas la surveiller comme il convient. » La vieille lui répondit : « Ne prends pas plus de provinces que tu ne peux en surveiller, et au jour du jugement dernier, tu répondras de façon à satisfaire à Dieu. » Le Sultan, impressionné par ces paroles, s'engage publiquement à garantir la vie et les biens de quiconque se rendrait dans l'Hindoustân par le désert. Il use d'un stratagème, et purge la contrée des brigands.

Mustaufi explique ainsi comment Djenghîz-Khân vainquit le Châh du Khârezm Kotb ed-Dîn Mohammed II, dont il a raconté le règne avec

assez d'ampleur : « Un des personnages de la cour du Khârezm-Châh, ayant éprouvé de la défiance pour ce sultan, s'enfuit et se rendit au campement de Djenghîz-Khân. Il écrivit des lettres supposées des émirs du Khârezm-Châh à Djenghîz-Khân, par lesquelles ils lui demandaient la paix et son assistance pour renverser le Sultan. Djenghîz-Khân répondit un mot au dos de chaque lettre, assurant les émirs de son amitié et d'un secours en hommes, puis il renvoya les lettres par un espion. » Elles sont saisies par les gens du Khârezm-Châh. Celui-ci, ne doutant plus de la rébellion de ses émirs, les relègue dans différentes villes ; et lorsque vinrent les Mongols, que le Sultan avait d'ailleurs imprudemment blessés, ils n'eurent pas de peine à avoir raison d'une armée privée de ses chefs. « Le Sultan, sans même livrer bataille, s'enfuit devant l'armée mongole, jusqu'à l'île d'Abeskoun. Il y mourut en l'année 617. On l'enterra dans cette île. On n'avait pas trouvé de linceul ; le vêtement même qu'il portait lui en servit. »

Mustaufi a, comme géographe, plus d'abondance que comme historien. Ses articles sur les villes de la Perse renferment de nombreux faits, des descriptions agréables, des indications nombreuses sur le commerce, l'agriculture, le

caractère des habitants, ainsi que sur les monuments des villes et le rendement des impôts. Nous rapportons ici quelques lignes de son article sur Tébrîz (1).

« Tébrîz, qui a été surnommée « la coupole de l'islamisme » *(Qobbet el-islâm)*, fut fondée en 175 H. par Zobéïdah, femme du khalife Hâroun er-Réchîd. En 244, un tremblement de terre la détruisit, du temps de Motéwekkil, et ce prince la rebâtit. Près de deux siècles plus tard, le 14 de Safar 434, un nouveau tremblement de terre plus violent la renversa de fond en comble. Le Qadi Rokn ed-Dîn de Khoï, dans son livre intitulé « le Recueil des possesseurs de provinces », raconte que ce désastre avait été prédit par l'astronome Abou Tâher de Chîrâz. Une partie de la population, convaincue de la vérité de cette prédiction, s'empressa de fuir ; mais quarante mille habitants qui avaient persisté à demeurer dans leurs foyers périrent sous les décombres de la ville ... La muraille qui entoure Tébrîz a une circonférence de six mille pas et renferme dix portes. Devenue la capitale de la Perse

1. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, extrait du *Mo'djem el-Bouldan de Yaqout*, Paris, 1861, p. 132. — M. Barbier de Meynard a écrit une notice sur Mustaufi dans le *Journal Asiatique*, 1857.

sous les Mongols, cette ville fut plus florissante que jamais. Sa population augmenta si rapidement que de vastes faubourgs s'élevèrent auprès des 10 portes extérieures. Ghazân-Khân les entoura d'une autre muraille, de sorte que les jardins environnants et les monts Véliân et Sendjân furent enclavés dans cette nouvelle enceinte, qui avait six portes et 5.000 pas de tour. La mort de Ghazân interrompit ces travaux. Au-dessous de cette même muraille, dans un endroit nommé Cham, Ghazân construisit pour sa propre sépulture un vaste faubourg qu'il orna d'édifices élevés et d'une incomparable beauté... Cette ville est environnée de jardins et arrosée par la rivière Mehrân-Roud qui sort du mont Sehend. On y compte en outre plus de 900 conduits d'eau, dus à la munificence des particuliers et à peine suffisants pour l'arrosement de tous ces jardins ; à l'exception de deux ou trois, ils sont tous propriété réservée. Le climat est froid, l'eau douce et saine...l'eau de puits se trouve en ville à 30 *guez* de profondeur, à 10 *guez* dans le quartier de Cham et à 17 dans le faubourg de Réchîd. »

C'en est assez pour montrer que la lecture des ouvrages de Mustaufi n'est pas sans fruit, et que cet estimable auteur mériterait de nouvelles études.

La Perse a un écrivain populaire et souvent cité, MIRKHOND, dont l'œuvre est assurément importante, mais que nous ne saurions regarder comme un très grand historien. Il a peu de critique, un style souvent précieux; le récit n'est pas toujours conduit d'une façon très claire, et le détail des faits est inégal : à côté de passages très fouillés se rencontrent de graves lacunes. C'est cependant un auteur sur lequel ont été faits de nombreux travaux, et dont les écrits sont regardés comme classiques, en Orient comme parmi nous.

On sait peu de choses de la vie de Mirkhond. Il s'appelait Mohammed fils de Khâvendchâh fils de Mahmoud. Il composa son œuvre pour 'Ali Chir, émir de Hérat. Il mourut en 903 (1498). L'historien Khondémir, auteur du *Habîb es-Siyar*, est son petit-fils ou son petit-neveu. C'est aussi un écrivain important, mais jusqu'ici assez peu étudié, et peu accessible (1).

L'œuvre de Mirkhond, intitulée *Raudzat es-Safâ* ou « jardin de la Sincérité », est une histoire universelle divisée en sept parties (2).

1. Khondémir, le *Habibu's-Siyar*, histoire générale du monde depuis les premiers temps jusqu'à 930 H. (1523) ; publié sous le patronage de Lord J. Elphinstone, par Aga Mohammed Hosine Kashanay ; 2 vol. Bombay, 1847 ; ouvrage d'un prix très élevé. On a publié à part la vie de Tamerlan, Bombay, 1891.

2. Mirkhond, *Rauzat as-Safa*, histoire depuis les

L'auteur dit dans sa préface que, ses intentions ayant été approuvées par l'émir de Hérat, celui-ci lui donna l'ordre de composer une histoire, sans métaphores exagérées, sans plagiats, prolixité ni obscurité, divisée en sept parties pouvant être lues séparément. L'émir le pourvut de livres et le logea dans la maison d'un de ses confidents, sur les bords de la rivière Djîl, près d'une université que ce personnage avait bâtie. En témoignant sa reconnaissance à ses protecteurs, Mirkhond cite ces beaux vers sur l'histoire : « On voit des bâtiments qui sont ruinés par le soleil et la pluie ; élève l'histoire sur des fondations assez fortes pour qu'elle résiste aux vents, aux orages et à la dévastation. »

Les sept parties de l'œuvre sont consacrées : la première aux premières créatures, parmi lesquelles sont les génies, aux prophètes, aux anciens rois de Perse et aux philosophes de l'antiquité ; la deuxième à Mahomet et aux quatre premiers Khalifes ; la troisième aux Khalifes Oméyades et Abbassides, et aux douze imams descendants d'Ali. La quatrième partie traite des rois contemporains des Abbassides,

temps anciens jusqu'à la mort du sultan Abu'l-Ghazi Bahadur, 911 H. (1505), plusieurs fois édité. — Ici, comme dans le nom des philosophes *ikhwân es-Safa*, j'aimerais mieux traduire *Safa* par « sagesse », plutôt que par « pureté » ou « sincérité ».

c'est-à-dire des autres dynasties. La cinquième est consacrée à Djenghîz-Khân et à ses descendants qui ont régné dans l'Iran ou dans le Touran ; la sixième à Tamerlan et à ses successeurs ; la septième est l'histoire du sultan Abou'l-Ghâzi Husaïn Bahâdur.

On a traduit ou édité, en Occident, de nombreux morceaux de cette vaste œuvre. Dès le XVII[e] siècle on s'y est occupé de Mirkhond. On lui a fai de nombreux emprunts dans un livre intitulé *Les Etats et Principautés du monde* qui parut d'abord en français en 1662, puis fut traduit en italien et en anglais, 1715. Une quinzaine d'ouvrages ont été tirés de l'œuvre de Mirkhond : En 1780 une histoire des anciens rois de Perse, publiée à Vienne ; en 1793, le mémoire de Silvestre de Sacy sur diverses antiquités de la Perse et sur les Sassanides ; les histoires partielles des Samanides, des Tahérides, des Ghourides, des Bouyides, des Seldjoukides ; la vie de Djenghîz-Khân ; l'histoire des Atabeks de Syrie et de Perse.

La partie la plus populaire de cette œuvre est peut-être la première ; elle a été traduite en anglais, ainsi que la seconde, par Rehatsek (1) ; mais ces parties sont remplies de légendes, et forment plutôt un ou-

1. Dans l'*Oriental translation fund*, 3 vol. Londres, 1891-1894.

vrage d'agrément qu'un véritable travail historique. Les articles consacrés aux philosophes et savants grecs, par exemple, sont peu sérieux. Mirkhond attribue à chacun d'eux un certain nombre de sentences qui ne sont pas bien caractéristiques de leur philosophie. A propos de Platon, il cite le « Livre de l'histoire des savants, *tarikh el-hokama* », excellent recueil bibliographique arabe, fort supérieur à ses propres articles, et il se garde de reproduire les titres des 65 compositions littéraires de Platon qu'il dit être mentionnées dans cet ouvrage. Il donne deux pages de proverbes ou de sentences attribuées à ce philosophe, et il ajoute que toutes ces sentences sont insérées à la fin de l'*Akhlâqi Nâsiri*, le traité de morale de Nasîr ed-Dîn Tousi. L'une de ces sentences est cette parole de Platon à son lit de mort : Comme ses amis lui demandaient son impression sur la vie, il répondit : « J'y suis entré par force ; je m'y suis promené avec étonnement et maintenant je l'abandonne contre mon gré. Ce que je sais surtout, c'est que je ne sais rien. »

La partie du livre de Mirkhond, concernant l'histoire des Samanides, a été traduite en français par Defrémery (1). On trouve là le nom

1. *Histoire des Samanides par Mirkhond*, éd. et trad. M. Defrémery, Paris, 1845.

de quelques souverains, qui ont eu des mérites intellectuels et qui se sont acquis des droits à la reconnaissance des lettrés comme protecteurs des sciences ; notamment le prince samanide Nouh fils de Mansour, qui eut un moment pour ministre Avicenne, et Qâbous, souverain du Djordjân, poète lui-même, qui accueillit ce même philosophe et Firdousi. Ces dynasties d'importance secondaire n'ont pas la hauteur de caractère et de génie que nous avons admirée chez les plus grands monarques ; leur relief moral est moindre, ainsi que leur destinée ; il est juste cependant de ne pas les oublier tout à fait.

Nouh passe son règne à trembler devant certains Turcs et à se faire soutenir par d'autres. Il combat des émirs rebelles. Le détail de ces guerres est complexe, et le récit de Mirkhond emprunte aux faits un peu de leur confusion. Nouh, maître de Boukhara et de Samarcande, attaqué par des Turcs et trahi par un général qu'il avait chargé de défendre cette dernière ville, renonce au pouvoir et « se cache avec soin ». Les Turcs s'installent dans ses domaines. Mais, la température de Boukhara ne convenant pas à leur chef, ils l'abandonnent, et Nouh y rentre à la grande joie des habitants. Il demande ensuite contre des émirs infidèles le secours du maître de Ghazna, le turc Soboktéguin, père

de Mahmoud le Ghaznévide. Leur entrevue est racontée avec assez de cachet par Mirkhond :

« L'émir Soboctéguin, rempli de zèle par le malheureux état des enfants de Saman, fit battre aussitôt le tambour du départ et se dirigea du côté de la Transoxiane. L'émir Nouh alla à sa rencontre jusqu'au pays de Kech. Avant l'entrevue, Soboctéguin demanda à être dispensé de descendre de cheval et de baiser la terre à cause de son grand âge. Nouh avait agréé ses excuses ; mais lorsque Soboctéguin se trouva en présence de Nouh, le respect qu'inspire la royauté ôta de ses mains les rênes du libre arbitre : il descendit de cheval et baisa l'étrier de Nouh. Celui-ci le pressa sur sa poitrine avec un grand respect et une joie parfaite. Les cœurs des hommes reprirent une nouvelle vie, en voyant l'union de ces deux heureux princes, et la rose de la joie s'épanouit dans les jardins des esprits des grands et du peuple. »

Soboctéguin gagna pour Nouh une bataille ; mais Mahmoud fut obligé d'en gagner une autre quelque temps après : « Mahmoud étant arrivé, attaqua les ennemis et en terrassa un si grand nombre que le dos du poisson (qui supporte la terre) fut courbé par leur poids et que la terre fut arrosée de leur sang. Une multitude innombrable fut écrasée sous les

pieds des éléphants. » Cela n'empêcha pas les émirs rebelles de « sortir sains et saufs de ce nouveau champ de bataille » ; ils se rendirent dans une forteresse « aussi élevée que le ciel et à l'abri des accidents de la fortune ». Finalement Nouh, ayant blessé Soboctéguin en refusant d'être présent sur le théâtre de la guerre, fut obligé de conclure une paix assez peu honorable. Il mourut en 387 (997).

Qâbous paraît avoir eu plus de mérite personnel ; mais il avait un penchant à la cruauté qui causa sa ruine. Il était le maître du Djordjân et ami des Samanides. Ses débuts furent difficiles ; puis, la fortune lui devenant favorable, il conquit le Déïlem et tout le Tabéristan jusqu'à la mer Caspienne. Mirkhond lui donne de grands éloges : « Chems el-Maali (Qabous), dit-il, était distingué parmi les rois et les grands de l'univers, par la noblesse de son âme, ses qualités généreuses, l'étendue de son intelligence, la perfection de son mérite et l'éclat de sa puissance. Il ne se laissait pas détourner de la voie de la sagesse, ni de la route de la loi religieuse. Il était innocent de toute action défendue et de tout passe-temps prohibé ; de plus il était orné de la parure de la justice et de l'équité et profondément versé dans les diverses branches de connaissances. Les traités dont il est l'auteur sont célèbres dans les

différentes parties du monde. La supériorité de son éloquence dans l'arrangement du discours est bien connue. Chaque lettre qui tombait de sa plume sur le frontispice d'un livre était comme une lentille sur la face du mérite ; chaque perle que le Dou'l-Karnéïn de son *calam* (1) tirait des ténèbres de l'encrier était un joyau pour le collier de la fortune. Toutes les fois que le *sâhib* Ibn Abbad voyait une ligne tracée par Qâbous, il disait : « Ceci est l'écriture de Qâbous ou l'aile d'un paon. »

Mais la sévérité de ce prince envers ses émirs et ses soldats lui attira des haines ; il dut abdiquer en faveur de son fils. Il fut décidé qu'il se rendrait dans un château pour s'y livrer aux pratiques de dévotion. Cependant après peu de temps, les émirs, préférant « se tranquilliser à son sujet » et éviter le retour de ses vengeances, le mirent à mort. Il fut enterré à la porte de Djordjân sous une belle coupole qui porte son nom.

Nous ajouterons à ceci une page tirée d'un chapitre qui se rapporte à un plus grand sujet. C'est l'article où Mirkhond raconte comment Djenghîz-Khân, près de mourir, institua ses

1. Métaphore bien cherchée ; Dou'l-Karnéïn est le conquérant « aux deux cornes », soit Alexandre le Grand ; le Kalam est la plume.

héritiers (1). Il forme l'épilogue de la vie de ce conquérant. Le talent de l'écrivain, soutenu par la majesté de la scène qu'il a à retracer, acquiert une ampleur et une simplicité noble qui ne lui appartiennent pas toujours.

« Djenghîz, au cours de l'expédition de Chine, eut un songe funeste qui l'avertit de l'approche de la mort. Emu par ce présage, il donna ordre de faire venir ses enfants et petits-enfants. Comme Djoudji n'existait plus, Djagataï, Oktaï, Touli et les enfants de Djoudji se présentèrent. Il leur dit alors : « La vigueur de ma vie a été changée par l'âge en faiblesse et en impuissance ; la tenue droite de la jeunesse a fait place à la ruine et à la caducité ; et le voyage de l'autre monde, qu'on ne peut éviter, est proche. Par la vertu de Dieu et avec l'aide du ciel, j'ai conquis et subjugué pour vous un royaume si étendu, que du milieu à chacune de ses extrémités, il y a un an de route. Maintenant, je vous recommande d'écarter d'entre vous l'inimitié, de cultiver l'amitié, de n'être qu'un cœur et qu'une langue afin

1. La *Vie de Djenghiz-Khân* par Mirkhond (texte persan) a été éditée dans la série des *Chrestomathies orientales* à l'usage des élèves de l'Ecole des Langues orientales, Paris, 1841. — Citons encore comme ayant été éditée séparément l'importante histoire des Seldjoukides : *Mirchondi historia Seldschukidarum persice*, éd. J. A. Vullers, Gissae, 1838.

que la fortune vous donne ses faveurs. Car le pouvoir est lié à la bonne entente et le malheur est lié à la discorde. Et pour que l'édifice de votre puissance soit fondé sur l'accord, je me suis occupé de fixer la loi, afin que jusqu'à la fin des temps, échappant aux effets néfastes de la dispute et de l'envie, il subsiste avec la garantie de sa sécurité. Que si vous suiviez le chemin de la contradiction, le jardin de cette dynastie serait flétri et fané par les vents de la calamité, et pendant longtemps il ne retrouverait plus sa verdeur et sa floraison. » Puis il confia à l'oreille de ses fils dix conseils, pareils à autant de perles précieuses, et le détail de ces conseils est exposé dans des livres.

Après avoir terminé ses recommandations, Djenghîz demanda : « Qui de vous convient-il de mettre à ma place après moi ? » Ses fils d'un commun accord, ayant fléchi le genou, répondirent : « Le Père est le maître, et nous sommes ses esclaves. Nous nous inclinons devant sa décision. » Djenghîz dit alors : « J'établis donc Khan Oktaï, et je place dans les mains de sa capacité les rênes des affaires du monde, et j'ai pleine confiance en toute affaire dans la science et le courage de Karadjar Nouîân. »

Après cela, il ordonna que le livre de la promesse (de l'institution d'héritier) de Qabl

Khan et de Qâtchouli Bahâdir, qui est marqué du sceau royal de Toumeneh Khan, et sur lequel ses pères, selon leur ordre, avaient signé leurs noms, fût apporté du trésor et présenté à ses fils, afin, leur dit-il, que « comme moi et Karadjar Nouïân nous nous sommes engagés par cette voie, la même coutume soit suivie entre vous ». Ensuite il donna à Djagataï la Transoxiane et une partie des contrées voisines de ce pays... Il fit écrire un livre d'alliance entre Oktaï et Djagataï et ses frères... Enfin il ajouta : « Lorsque l'événement inévitable se produira, ne poussez pas de cris et de lamentations ; au contraire tenez ma mort cachée afin que l'ennemi n'en soit pas informé ; et lorsque Hâkim Chéïdarqou et sa suite seront arrivés, mettez-les à mort et n'en laissez subsister aucun, afin que l'autorité demeure tranquille entre vos mains. » Cette dernière recommandation fut exécutée. Ces faits se passaient en ramadan de l'an 624.

Les restes de Djenghîz-Khân furent déposés au pied d'un arbre, près duquel il s'était un jour reposé pendant la chasse, et dont il avait dit qu'il était convenable pour son tombeau.

Un des plus grands historiens de la Perse fut Rachîd ed-Dîn el-Hamadâni, personnage

très considérable, qui fut vizir de trois sultans mongols, acquit une fortune assez importante pour pouvoir fonder des villes, et termina tragiquement sa vie à la suite d'un brusque retour du sort. Quatremère a naguère publié et traduit en français une partie de son œuvre principale, l'histoire des Mongols (1), qu'il a fait précéder d'une longue introduction. M. Blochet a récemment repris l'étude de cet historien (2) et publié d'autres parties de la même œuvre.

Réchîd ed-Dîn était né à Hamadan, selon l'opinion de Quatremère et nonobstant les données de Hadji Khalfa qui le fait naître à Tébrîz et d'Abou'l-Gâzi Bahâdur Khan qui lui donne pour patrie Kazwîn. Les ennemis de ce grand écrivain l'ont dit juif d'origine. Ce n'est sans doute qu'une sorte d'injure, sans fondement, car nous savons d'après Mirkhond que le grand-père de Réchîd ed-Dîn, Mowaffak ed-Daoulah el-Hamadani, fut pris par Houlagou à son service, après que ce prince

1. *Histoire des Mongols de la Perse*, par Raschid el-Din, éd. et trad. Quatremère. Paris, impr. royale, 1836. 1 vol. de luxe.

2. *Tarikh-i Moubarek-i Ghazani*, Histoire des Mongols, éd. E. Blochet, T. II, contenant l'histoire des empereurs mongols successeurs de Tchinkkiz Khagan. Leyde, 1911 ; — *Introduction à l'Histoire des Mongols de Fadl Allah Raschid ed-Dîn*, par E. Blochet, 1910 ; — Volumes de la collection du *Gibb Memorial.*

se fut emparé de la forteresse d'Alamout, en même temps que Nasîr ed-Dîn Tousi ; et rien n'indique que ce personnage ait suivi une autre loi que l'islam. En tout cas, Réchîd ed-Dîn s'appliqua dès son enfance à la science du Coran. Ayant ensuite appris la médecine, son talent dans cet art lui attira la faveur des souverains mongols de la Perse et en particulier de Ghazan Khan. Il en devint le vizir. En 702, il accompagna ce Sultan dans une expédition à Rahbah sur l'Euphrate, et ce prince lui fit présent d'une mule de ses propres écuries. Il rencontra dans une localité voisine de Rahbah un autre historien, Abd Allah fils de Fadl Allah, auteur du *Tarîkhi Wassâf*, qu'il accueillit avec bienveillance et auquel il concilia la faveur du Sultan. Un peu plus tard il fut chargé de l'administration des fondations magnifiques qu'avait faites Ghazan Khan dans la ville de Tébrîz.

Ce Sultan étant mort, Réchîd ed-Dîn fut encore vizir d'Oldjaïtou, son frère. Il fit bâtir un faubourg dans la ville de Soultanieh que fonda ce prince ; il en bâtit un autre à l'orient de Tébrîz, qui fut appelé de son nom *Rab'a Réchîdî*, le quartier de Réchid. Ce quartier renfermait des monuments d'une beauté remarquable. Le vizir y amena l'eau d'une rivière au moyen d'un canal creusé dans le roc et qui

traversait la montagne de Surkhab. Ces vastes fondations étaient payées sur sa fortune personnelle qui était immense.

Réchîd ed-Dîn était grand bibliophile. Il dépensa, dit Mirkhond, 60.000 dînars (que Quatremère évalue en 1836 à 900.000 francs de notre monnaie), pour la copie, la reliure, l'enluminure et les cartes de ses propres ouvrages.

Une si éclatante fortune devait lui attirer des envieux. Il en eut sous le règne d'Oldjaïtou dont il réussit à déjouer les manœuvres. Mais sous Abou Saïd, successeur d'Oldjaïtou, la haine contre lui grandit, et l'envie eut enfin raison de son bonheur et de la confiance du monarque. Il fut destitué. On le rappela à la cour ; mais ce fut pour l'accuser, bientôt après, d'avoir empoisonné Oldjaïtou. Il se défendit avec énergie contre cette accusation dénuée de toute vraisemblance. Un médecin qui avait soigné le Sultan défunt le chargea, en racontant que, tandis qu'Oldjaïtou était déjà gravement malade, Réchîd ed-Dîn avait conseillé un remède qui avait augmenté la diarrhée et causé sa mort. Le vizir fut donc condamné. On l'exécuta en même temps qu'un de ses fils âgé de seize ans, l'an 718. Sa tête fut promenée dans les rues, son corps dépecé, envoyé par morceaux dans les provinces. Des hérauts criaient : « Voici la tête de ce juif maudit qui

a dénaturé la parole de Dieu. » Les propriétés de la victime furent confisquées ; et le quartier qu'il avait fait construire à Tébrîz fut livré au pillage.

On doit croire que la haine fut tenace ; car, sous Tamerlan, Miran Chah, fils de ce conquérant, gouverneur de Tébrîz, fit exhumer les restes de Réchîd ed-Dîn du monument où ils avaient été finalement placés et les fit enterrer dans le cimetière des juifs.

Ce grand écrivain avait des talents universels : il savait plusieurs langues, le persan, l'arabe, le mongol, le turc, l'hébreu et peut-être le chinois ; il avait cultivé l'agriculture, l'architecture, la philosophie. C'est Ghazan Khan qui le chargea de composer une histoire des Mongols. Il n'existait alors sur ce sujet que des œuvres fort incomplètes : certains morceaux du *Kâmil* d'Ibn el-Athîr ; la « série des histoires », *Nizâm et-tawârîkh* d'Abd Allah Beïdawi, l'ouvrage d'Atâ Mélik Djouwaïni ; mais des annales en langue mongole étaient conservées dans les archives de l'empire ; elles formaient de nombreux cahiers rangés sans beaucoup d'ordre, mais contenant des renseignements abondants. De plus, les grandes familles mongoles conservaient des généalogies et des souvenirs de leurs histoires particulières, qui constituaient des documents précieux.

Réchîd ed-Dîn travaillait à son histoire au point du jour, après avoir fait la prière, tout le reste de sa journée étant consacré aux affaires de l'Etat. L'œuvre était à peu près finie sous Ghazan Khân. Oldjaïtou lui demanda d'y ajouter un tableau de l'histoire des autres peuples et une description des contrées connues des Mongols. Le tout fut achevé en 710, sous le titre de *Djâmi 'et-tawârîkh,* la somme des histoires, et le manuscrit fut déposé dans la bibliothèque de la mosquée de Réchîd ed-Dîn à Tébrîz. Le premier volume, considéré comme une œuvre à part, porte spécialement le titre de *Tarîkhi-Gazâni,* histoire [dédiée] à Ghazan. Il comprend l'histoire de l'origine des tribus turques, celle des ancêtres de Djenghîz-Khân, celle de ce conquérant lui-même, de ses enfants et de ses descendants jusqu'au règne d'Oldjaïtou exclusivement. Le règne d'Oldjaïtou est raconté dans le second volume. La division adoptée par l'auteur comporte quatre volumes pour toute l'œuvre.

Réchîd ed-Dîn est un écrivain de bonne école, au style serré, et assez sobre, riche en renseignements, exempt de l'afféterie qui nuit à d'autres historiens de la même langue. Voici un passage curieux sur les goûts scientifiques du sultan Houlâgou, où l'on verra que l'auteur fait preuve d'un esprit critique dont l'applica-

tion, en l'espèce, n'est d'ailleurs pas tout à fait juste, car on sait que les recherches des alchimistes ont en somme été profitables à la science :

« Houlâgou Khân aimait prodigieusement à faire bâtir. Les édifices élevés par ses ordres subsistent encore aujourd'hui pour la plupart. Il avait fait construire un palais dans la ville d'Alatag et des temples d'idoles dans celle de Khoï. Cette année le monarque partagea son temps entre ses travaux d'architecture, l'administration des affaires du royaume, les soins que réclamaient l'armée et la population. A l'automne, il se dirigea vers son campement d'hiver de Zerineh-Roud (la rivière d'or) qui, chez les Mongols, porte le nom de Tchagatou-Nagatou. Etant arrivé à Marâgah, il montra un vif empressement pour voir terminer la construction de l'observatoire. Ce prince était grand amateur de philosophie ; il excitait les hommes instruits à des discussions sur les sciences de l'antiquité ; il assignait à tous ces personnages des pensions et des gratifications. Il aimait à voir sa demeure royale embellie par la présence des savants et des philosophes. Il était surtout adonné à l'alchimie, et protégeait constamment les hommes voués à ce genre de recherches. Aussi dans leur vaine imagination, par suite de leurs suggestions mensongères,

ils allumaient partout des feux, consumaient une masse énorme de substances diverses, mettaient en mouvement sans aucune utilité des soufflets grands et petits, fabriquaient des chaudières d'une terre composée suivant les principes de la science ; mais toutes leurs opérations ne produisaient d'autre avantage que de fournir à leurs repas du matin et du soir. Du reste, ils ne réalisèrent aucune transformation. Tout se réduisait de leur part à de la fourberie, à de la charlatanerie ; ils ne pouvaient montrer une seule pièce d'or ou d'argent sortie de leurs ateliers. »

III

La géographie persane compte parmi ses représentants un personnage d'un caractère original, poète, voyageur et érudit, NASIRI KHOSRAU (1). Sa vie, racontée par divers auteurs, est devenue quelque peu légendaire. Il était descendant d'Ali. Il naquit vraisemblablement en 394 (1003). Des biographes le font naître 30 ou 40 ans plus tôt et mourir plus que centenaire. Il raconte lui-même d'une façon poétique et philosophique son enfance et son éducation :

1. *Sefer Nameh, Relation du voyage de Nassiri Khosrau,* 437-444 H., éd. et trad. Ch. Schefer, Paris, 1881 ; *Publications de l'École des Langes orientales vivantes.*

« Il s'était écoulé 394 ans depuis l'hégire, dit-il, quand ma mère me déposa dans cette demeure poudreuse. Je poussai, ignorant de tout et semblable à une plante qui naît de la terre noire et de l'eau tombant goutte à goutte... Je passai de l'état végétatif à l'état animal, et je fus pendant quelque temps comme un petit oiseau qui n'a point encore ses plumes. C'est à la quatrième période que je sentis que j'appartenais à l'humanité, lorsque mon être, voué à la tristesse, put articuler des paroles. »

Il décrit ensuite le cycle de ses études en un morceau dont l'abondance prête un peu à sourire et qui rappelle certain programme d'éducation rabelaisienne, mais qui cependant constitue un document assez curieux sur la question souvent agitée au Moyen Age de la classification des sciences : « Lorsque je pus distinguer ma main gauche de ma main droite, j'éprouvai le désir d'acquérir toutes sortes de connaissances. J'eus le bonheur d'apprendre, à l'âge de 9 ans, le Coran par cœur... Je passai ensuite 5 années à m'occuper de la lexicographie, de la grammaire et de la syntaxe, de la prosodie et de la poétique, des étymologies et des traités relatifs au calcul et aux comptes. A l'âge de 14 ans, j'abordai l'étude de l'astrologie, de l'astronomie, de la divination par le sable, de la géométrie d'Euclide, de l'Amageste d'après les

méthodes différentes des maîtres de l'école de Basrah et des Grecs modernes, des Indiens, des Grecs de l'antiquité et des Babyloniens. » De 14 à 17 ans, il étudia la jurisprudence, les traditions et les commentaires du Coran. A 32 ans, son éducation continuant toujours, il apprit les langues « dans lesquelles ont été écrits les trois livres révélés, le Pentateuque, les Psaumes et l'Evangile. » Il étudia encore la logique, la médecine, les mathématiques transcendantes, l'économie politique ; enfin, à 42 ans, les sciences occultes. Assuré dès lors qu'il n'avait plus rien à connaître, il se rendit en Egypte où il acquit une situation considérable.

La suite de sa vie est compliquée. Nâsiri, obligé de s'enfuir d'Egypte après y avoir servi les Fâtimides, aurait été reçu par le Khalife de Bagdad Qâïm billah, puis chargé d'une mission auprès des Ismaëliens. Il aurait sympathisé avec ces sectaires et aurait même rédigé un commentaire du Coran d'après leur doctrine ; puis, accusé de sortilège, il se serait évadé d'entre leurs mains. De là on le voit passer, toujours persécuté, à Nîsâbour, puis dans la province de Badakhchan, et enfin aller s'enfermer dans une caverne où il vécut 25 années dans les exercices de l'ascétisme. Il mourut en prononçant la profession de foi chiite, l'an 481 de l'hégire (1088).

En réalité il fut peut-être quelque temps au service de Mahmoud le Ghaznévide et de son fils Mas'oud ; auparavant il avait voyagé dans le Moultan et dans le nord de l'Inde. Il fut ensuite l'un des fonctionnaires de Togrul-Beg ; un jour, mû par un songe, il se démit de sa charge et se mit à voyager. On ne comprend pas très bien la raison mystique qu'il donne de ce voyage, mais on sait par de nombreux exemples que les inclinations mystiques sont souvent accompagnées, chez les Orientaux, du goût de l'errance.

« Je quittai, dit-il, le lieu où je résidais, et j'entrepris un voyage. J'oubliai ma demeure, les jardins et les pavillons de plaisance. J'avais, pour donner satisfaction à mon désir, étudié le persan, l'arabe, l'indien, le turc, le sindien, le grec, l'hébreu, la philosophie de Many, et les doctrines des Sabéens et des rationalistes... Souvent, dans le cours de mon voyage, je n'ai eu que la pierre pour matelas et pour oreiller ; souvent les nuages m'ont servi de tente et de pavillon. Tantôt je descendais dans les profondeurs de la terre, jusqu'au Poisson qui la supporte ; tantôt sur le sommet des montagnes, je m'élevais plus haut que les Gémeaux. »

Ce genre n'est pas littérairement ennuyeux ; on est cependant bien aise de constater que le voyage lui-même est raconté dans un style plus positif. Il est vraiment intéressant.

Nâsiri Khosrau visite l'Assyrie, la Palestine, l'Égypte, la Syrie et la Perse. Il est attentif et parle quelquefois en savant et en ingénieur plus qu'en poète. Ainsi il note ceci sur le Démawend : « Entre Rey et Amol s'élève la montagne de Démawend, qui a la forme arrondie d'une coupole. Elle porte aussi le nom de Levassan. Au sommet s'ouvre un cratère d'où l'on extrait du sel ammoniac et du soufre. Des gens portant des peaux de bœufs gravissent cette montagne ; ils remplissent les peaux d'ammoniac et les font ensuite rouler jusqu'en bas, car il n'y a point de chemin qui leur permette de les transporter. »

A Amid, il remarque les fortifications : « Cette ville est construite sur un rocher... Elle est entourée d'une muraille fortifiée dont les pierres sont noires et dont les blocs taillés pèsent chacun de 100 à 1000 *men* et même davantage. Ils ne sont joints ensemble ni avec du ciment, ni avec du mortier. La muraille a 20 *ârech* de hauteur et 10 d'épaisseur. De cent *guez* en cent *guez*, on a construit une tour dont le diamètre est de 80 *guez*, et dont les créneaux sont formés de ces mêmes pierres noires. Du côté de l'intérieur de la ville, on a pratiqué en maint endroit des escaliers qui conduisent en haut des remparts. Il y a au sommet de chaque tour une plate-forme pour les combattants. » Ces forti-

fications, décrites avec une précision toute scientifique, étaient l'œuvre d'anciens ingénieurs grecs.

Nâsiri Khosrau donne encore d'intéressants détails sur Jérusalem, sur l'église du Saint-Sépulcre qui venait d'être rebâtie lorsqu'il la visita, sur les édifices situés dans l'enceinte du *Haram ech-Chérîf*. Il en donne aussi sur la Ka'ba de La Mecque. Il décrit de façon curieuse les palais du Sultan à Misr, les faïences à reflets métalliques qu'on fabriquait dans cette ville, faïences fines et diaphanes, décorées avec des couleurs analogues à celles des étoffes dites *bouqalémoun* ; les nuances se modifient suivant les positions que l'on donne au vase. Enfin un bon passage est relatif à l'organisation, en Arabie, des Karmathes communistes de Lahssa.

L'édition qu'a donnée M. Schefer de cet intéressant ouvrage est ornée de jolis plans coloriés de La Mecque et de Médine.

IV

Nous parlerons maintenant d'un auteur qui n'a pas écrit en persan, mais qui a du moins vécu dans les régions voisines de la Perse et subi l'influence de sa civilisation : c'est le biographe du Sultan du Khârezm, Djélâl ed-Dîn Mankobirti. Ce Sultan, d'un caractère

aventureux, a eu le grand honneur de lutter avec beaucoup d'activité et de courage contre l'invasion de Djenghîz-Khân. Nésawi, qui l'a suivi dans toutes ses campagnes en qualité de secrétaire, nous raconte sa vie moins en historien qu'en témoin (1). Assurément, il n'a pas les qualités qui font les grands historiens : l'ampleur des vues, le mouvement, la netteté, le relief. Il semble que parfois il se perd et se fatigue un peu dans les détails de son sujet, qu'il accumule les uns sur les autres non sans un peu de confusion et de monotonie. Certes, le milieu où il vivait était anarchique et compliqué. Cependant un auteur d'un génie plus énergique eût tiré un plus grand effet de cette lutte de petits dynastes d'éducation persane contre un ennemi étrange, barbare, encore mal connu, dont les hordes nombreuses, la puissance rapidement grandissante et l'ambition assez manifeste présageaient de profonds bouleversements et devaient produire une mystérieuse terreur. Il faut reconnaître néanmoins que, malgré la faiblesse relative de l'auteur, ces mémoires,

1. *Histoire du sultan Djelâl ed-Dîn Mankobirti, prince du Khârezm*, par Mohammed en-Nesawi, texte arabe, éd. O. Houdas, 1891, trad. par le même, 1895, volume faisant partie des *Publications de l'Ecole des Langues orientales vivantes*. Il y a un bon chapitre résumé sur le même Sultan dans le *ta'rîkhi guzidé* de Mustaufi, trad. Gautin.

écrits à une pareille époque et en un tel moment, ont une valeur qu'il serait difficile de surestimer.

Djélâl ed-Dîn était le fils aîné du Sultan du Khârezm Sindjâr et d'une princesse nommée Ay Djidjâk. Son père, que notre historien appelle le grand Sultan, et à qui il consacre les premiers chapitres de son œuvre, fut en effet un dynaste assez considérable et heureux dans la plus grande partie de son règne. Nous en avons déjà parlé. Il est connu en littérature pour avoir été le protecteur de l'un des plus grands poètes persans, Envéri. Il mourut au milieu d'une guerre contre les Tartares dans une île de la mer Caspienne. Son corps, transporté ensuite dans une citadelle, tomba au pouvoir des Tartares qui l'envoyèrent à leur grand Khân, lequel le fit brûler.

Au moment où Djélâl ed-Dîn monta sur le trône du Khârezm, Djenghîz-Khân s'était déjà emparé de Bokhâra ; il attaquait Nésa, pays d'origine de l'auteur de ces mémoires, qui formait la défense extrême du Khârezm. Cette place tomba en son pouvoir. Djélâl ed-Dîn revint dans le Khârezm et y resta peu ; il s'en alla du côté de l'Inde, où il rencontra Djenghîz-Khân sur les bords de l'Indus. Là, il lui livra une bataille que l'historien intitule naïvement : « Bataille des plus considérables et affaire des

plus désastreuses. » Djélâl ed-Dîn chargea en personne contre le centre de l'armée de Djenghîz, « qu'il tailla en pièces et mit en morceaux. Consterné, le Maudit (Djenghîz) prit la fuite, pressant les flancs de sa monture dans l'espoir d'échapper à la mort. Peu s'en fallut que la fortune ce jour-là ne se déclarât contre les Infidèles, et qu'une déroute définitive ne fût infligée à ces suppôts de l'Enfer. Mais le Maudit, avant la bataille, avait placé en réserve et en embuscade un corps de mille cavaliers choisis parmi ses meilleures troupes. Ces soldats fondirent sur l'aile droite de Djélâl ed-Dîn, la culbutèrent et la rejetèrent sur le centre, dont les lignes rompues se débandèrent et lâchèrent pied ». L'armée du Khârezm fut poussée vers l'Indus. Des cadavres souillés de sang, des corps flottant sur le fleuve, c'est tout ce qui en restait à la fin de cette journée.

Le fils de Djélâl ed-Dîn, un enfant de 7 ou 8 ans, fut fait prisonnier au cours de la lutte, et amené à Djenghîz qui le fit tuer sous ses yeux. Djélâl ed-Dîn se retrouva sur les bords du fleuve où il vit sa mère, la mère de son fils et toutes ses femmes, qui le supplièrent à grands cris de les tuer plutôt que de les laisser tomber captives aux mains du vainqueur. Le Sultan les exauça et les fit noyer. Quant à lui, revêtu de son appareil de guerre, il lança son cheval dans

les flots tumultueux, et cet excellent coursier traversa à la nage le grand fleuve.

Nous ne pouvons suivre tout le récit des luttes de Djélâl ed-Dîn ni des intrigues entre les princes et personnages de second ordre qui s'agitent autour de lui dans le cadre de son règne assez long. En dehors de ses guerres contre Djenghîz-Khân, Djélâl ed-Dîn remporta sur ses voisins d'assez nombreux succès ; mais enfin les Tartares étant arrivés jusqu'aux frontières de l'Adzerbaïdjân, le battirent à Moukân, puis à Amid, où il trouva la mort.

Cette dernière bataille est racontée par Nésâwi avec beaucoup de vie et de sentiment, comme la première. L'écrivain avait perdu de vue son maître pendant la déroute : « Séparé du Sultan par l'attaque des Tartares, je fus entraîné, dit-il, dans ma fuite, jusqu'à Amid. J'y arrivai après m'être caché durant trois jours dans quelque caverne. Après avoir été retenu pendant deux mois dans cette ville dont il m'avait été interdit de sortir, je gagnai Ardébil, puis l'Adzerbaïdjân, non sans avoir été éprouvé par toutes sortes de malheurs et de vicissitudes. Enfin j'arrivai à Mayâfârekin accablé de fatigues et de soucis, la bourse vide et presque nu, mes vêtements ayant été mis en lambeaux... Dans toutes les villes dépendant du Sultan, où je passais, je trouvais les habitants en émoi, mais persuadés

que leur Maître vivait encore, qu'il réunissait de nouvelles troupes et des approvisionnements ; nouvelles mensongères ; illusions forgées par l'affection et le dévouement. Ce ne fut qu'en arrivant à Mayâfârekin que j'appris avec certitude que le Sultan était mort. »

Outre ces grands faits, l'ouvrage de Nésâwi renferme un certain nombre de curieux et intéressants détails, quelquefois amusants, plus souvent dramatiques. Il y en a sur des princesses, sur des docteurs, quelques passages fort remarquables sur les Ismaéliens, leur fanatisme, leurs crimes, d'autres sur des bijoux, des cadeaux, ou sur des types originaux. Bien amusante est l'histoire de cet occultiste qui avait fabriqué pour le sultan Sindjâr, au moment où il marchait sur Bagdad, une statuette convenablement ensorcelée. Cette statuette devait être enterrée à Bagdad, et alors tous les souhaits du Sultan se trouveraient réalisés. Le prince la confia à un ambassadeur qu'il envoyait dans cette capitale, et celui-ci l'enterra dans sa maison. Mais plus tard le sorcier crut s'apercevoir qu'il s'était trompé : La statuette enterrée, au lieu d'être utile au Sultan, lui nuisait, et favorisait son adversaire le Khalife ; il fallait donc la déterrer. Le même ambassadeur fut envoyé de nouveau ; mais malgré toutes ses finesses il ne put rentrer

dans la maison où il avait logé la première fois, et la statue resta sous terre. Nésâwi lui-même s'amuse de cette crédulité d'un grand prince, ajoutant en bon Musulman que « Dieu seul connaît les tables du destin ».

Et comment ne pas s'arrêter avec plaisir à une page comme celle où sont énumérés les cadeaux envoyés par le Khalife au Sultan (*trad.* p. 315) : chevaux portant à leurs sabots des fers d'or de cent dînars ; boucliers d'or ornés de perles ; chevaux couverts de housses en satin grec doublées de satin de Bagdad ; guépards pour la chasse avec housses de satin et colliers d'or ; faucons avec capuchons brodés de petites perles ; boules d'ambre cerclées d'or ; robes d'honneur en quantité, etc.

M. Houdas qui a fait connaître cet intéressant ouvrage dans la *Collection de l'Ecole des Langues orientales*, reproche à Nésâwi de n'avoir pas le style simple, précis et nerveux des bons historiens arabes, et d'avoir préféré la manière un peu précieuse, recherchée et métaphorique des historiens persans. Il s'en est suivi pour l'intelligence de l'unique manuscrit de ce livre une difficulté plus grande, que le savant orientaliste français, dans sa traduction très coulante et très littéraire, a heureusement surmontée.

Au XVIIe siècle un prince descendant de Djenghîz-Khân écrivit sur les Mongols et fit preuve d'un beau talent d'historien ; il s'appelait ABOU'L-GHAZI BÉHADUR et était prince du Khârezm (1). La langue dont il s'est servi n'était point le persan, mais le turc oriental dans le dialecte particulier à son pays. Il existe en turc oriental une littérature assez limitée, mais qui contient plusieurs ouvrages d'un très haut prix. Cette littérature a d'ailleurs un grand intérêt au point de vue linguistique ; nous en connaissons déjà les Mémoires de Bâber. Le principal poète en est Névâï.

Abou'l-Ghâzi commença à écrire son histoire en l'an 1074 de l'hégire (1663 Ch.). Il l'a appelée *Chèdjéré-i-Turk*, c'est-à-dire « arbre généalogique des Turcs », et il l'a divisée en 9 livres allant d'Adam jusqu'à son temps. Le premier livre va d'Adam à Mongol-Khân ; le second de Mongol-Khân à Djenghîz-Khân ; le troisième est consacré à Djenghîz-Khân ; le quatrième à Okédaï, troisième fils de Djenghîz-Khân, et aux descendants de ce roi qui ont régné dans la Mongolie ; le cinquième aux descendants de Djaghataï, deuxième fils de Djenghîz-Khân, qui ont régné dans la Transoxiane et le Kachgar. ; le sixième, aux

1. Abul-Gâzi-Behâdur-Khân ; *Histoire des Mongols et des Tartares*, éd. et trad. par le Baron Desmaisons ; 2 vol. in-8°, Saint-Pétersbourg, 1871-74.

descendants de Touli, quatrième fils de Djenghîz, qui ont régné dans l'Iran (la Perse) ; le septième, aux descendants de Djoudi, le fils aîné du conquérant, qui ont régné dans le Dècht-i-Qiptchâq ; le huitième aux descendants de Chéïbâni-Khân, fils de Djoudi-Khân, qui ont régné dans le Mâwérânnahr (la Transoxiane), en Crimée, chez les Qazaq et dans le Touran. Enfin le neuvième renferme l'histoire des descendants de Chéïbâni-Khân qui ont régné dans le Khârezm. C'est comme on voit un très large et beau plan.

Abou'l-Ghâzi était lui-même un prince de la lignée de Chéïbâni-Khân, et sa mère était de la même lignée, ayant son cinquième aïeul commun avec son père. Il raconte, à la fin de son œuvre, sa propre histoire, et il nous donne là quelques pages d'autobiographie qui sont extrêmement vivantes :

« Je suis né, dit-il, dans l'état d'Urguendj (ville et province du Khârezm), en 1014 de l'hégire dans l'année du Lièvre (1)... Je n'avais que six ans lorsque je perdis ma mère. Jusqu'à l'âge de 16 ans, je restai à Urguendj auprès de mon père, qui me maria alors et me donna la moitié d'Urguendj ; l'autre moitié en fut donnée à mon frère aîné Habach-Sultan. » Il

1. Les Mongols et les anciens Turcs se servaient d'un cycle de douze années désignées par des noms d'animaux.

se prend de querelle avec ses deux frères aînés et les combat en union avec son père. Une rencontre a lieu entre les deux partis : « Notre Khân avait pris le commandement du centre ; il avait confié à un général, Isfendiâr Khân, le commandement de l'aile gauche, et à moi celui de l'aile droite. Le combat fut sanglant. J'eus trois chevaux tués sous moi, et ne me retirai que le dernier. Je n'avais plus que six hommes auprès de moi. Poursuivis par l'ennemi, nous nous retournâmes pour combattre ; mais attaqués par 40 cavaliers, nous fûmes séparés les uns des autres, et je pris la fuite. »

Il se sauve avec un seul homme. « Cependant l'ennemi ne cessait de nous poursuivre en lançant des traits. Une flèche m'atteignit à la bouche et me brisa l'os de la mâchoire ; j'eus bientôt la bouche pleine de sang. Les bords du fleuve étaient très escarpés... Je tournai derrière un fourré de tamarisc. L'ennemi me perdit de vue et se mit à la poursuite des autres fuyards ; mais à ce moment, mon cheval mit le pied dans un trou de rat, et s'abattit sous moi. »

Il essaye ensuite de passer le fleuve et décrit ses efforts avec beaucoup de précision et de façon émouvante. Il se jette à l'eau, à cheval et revêtu de sa cotte de mailles. Son cheval, au milieu de l'eau, menace d'enfoncer sous le poids. Se souvenant alors d'un conseil qu'on lui a au-

trefois donné, il se soulève un peu, allongeant une de ses jambes sur la queue du cheval, et l'animal revient à la surface. L'ennemi tire sur lui de la rive, mais sans l'atteindre. Il s'en va ensuite à Samarcande, où le Khân le reçoit amicalement en lui disant : « Tu es un brave jeune homme ; je te promets que tu retourneras dans ton pays, ne te tourmente pas. » Il régna en effet d'une façon régulière dans le pays d'Aral à partir de 1644.

Abou'l-Ghâzi malheureusement se mit un peu tard à écrire ses mémoires ; il était déjà malade quand il entreprit son œuvre et n'eut pas le temps de l'achever ; elle fut terminée par ses enfants. Pour les parties qui concernent l'ancienne histoire des Mongols, elles sont sans doute de lui ; c'est un résumé ; le récit est large et bien composé. L'auteur était très richement documenté ; il avait sous les yeux, nous dit-il, outre l'ouvrage de Réchîd ed-Dîn, la *Collection des Annales*, dont nous avons parlé, une quantité d'autres ouvrages. Ainsi il possédait « dix-sept vies de Djenghîz-Khân (des *Djenghîz-Nâmeh)*, autres que celle de Réchîd ed-Dîn, dont il se servit pour écrire son histoire. Contentons-nous d'en extraire, pour terminer, cette anecdote (1) :

« A cette époque (l'époque de Djenghîz-Khân),

1. *Loc. cit.*, traduction, p. 104.

tout le pays entre l'Iran et le Touran jouissait d'une telle tranquillité qu'on aurait pu aller du Levant jusqu'au Couchant avec un plateau en or sur sa tête, sans avoir à subir de personne la moindre violence. Il n'y avait point de villes dans les régions habitées par les Mongols. Les marchands qui venaient porter chez eux des étoffes, des fourrures, de la toile et différents coutils et indiennes, trouvaient toujours dans ce commerce un très grand profit. »

Des marchands de la Transoxiane vinrent un jour proposer des étoffes à Djenghîz-Khân. Il fit étaler à l'un d'eux ses marchandises, et en demanda le prix. Ce commerçant demanda dix pièces d'or d'un objet qui n'en valait qu'une ; « Cet homme, dit le Khân avec colère, croit que nous n'avons jamais rien vu de pareil. » Il fit venir son trésorier et lui donna l'ordre d'apporter les étoffes de prix qu'il avait chez lui. Le trésorier apporta mille coffres remplis d'étoffes superbes, brochées d'or. Après les avoir montrées, le Khân fit livrer au pillage toutes celles qui avaient été offertes par ce marchand. — Les autres marchands s'étant alors présentés dirent : « Si ces objets sont dignes de la noble *Khânim* (la reine), nous lui en faisons hommage ; mais nous n'avons pas ici de marchandises à vendre. » — « Ces paroles, dit Abou'l-Ghâzi, plurent au Khân ; il prit tous leurs effets et leur en paya dix fois la valeur. »

CHAPITRE VI

LES HISTORIENS TURCS

HISTORIENS ANCIENS : SA'D UD-DÎN ; NA'ÎMA. UN HISTORIEN DE LA MARINE TURQUE : HADJI KHALFA.
BIOGRAPHES. — RELATIONS DE VOYAGEURS, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES : EVLIYA EFENDI ; MEHEMET EFENDI.
HISTORIENS MODERNES : WASIF EFENDI ; LE COLONEL DJÉVAD BEY, HISTORIEN MILITAIRE.

I

Les Osmanlis ont une série d'annalistes fort élégants, beaucoup plus littérateurs que les historiens arabes. Ils en ont eu de bonne heure ; on cite par exemple un Ahmed ben Yahya qui écrivit une histoire des Turcs dès le temps d'Orkhan. Sous Bajazet II, Mevlana Idris de Bitlis et Nechri écrivirent des histoires nationales selon le goût persan. Le plus grand

annaliste turc est Sa'd ud-Dîn, auteur du *Tâdj et-Tawârîkh* ou « Couronne des Chroniques », dont nous allons parler. Son livre va jusqu'à Sélim Ier (926 H.). Petchéwi a écrit l'histoire des années 930 à 1049 correspondant aux règnes de Soliman et de Murad IV. Kara Tchélébi Ẕâdeh est l'auteur d'un *Soleïmân-Nâmeh*, histoire de Soliman le magnifique, et du *raudat ul-ebrâr*, « jardin des purs », qui est une œuvre historique fort appréciée. Sélânïki a écrit la Chronique ottomane depuis le règne de Soliman jusqu'à l'an 1000 de l'hégire. Kémal Pacha Zâdeh, qui vivait sous Sélim Ier et Soliman, a composé une « histoire de la famille d'Osman » et raconté la campagne de Mohacz de 1526. Na'îma est l'historien des années 1000 à 1070 (1591-1659); c'est l'époque du règne de Mourad III et de l'anarchie qui le suivit. Rachîd Effendi fait suite à Na'îma; son œuvre va de 1660 à 1721. 'Asim Tchélébi Zâdeh continue Rachîd; il traite des années 1722 à 1728, c'est-à-dire d'une partie du règne d'Ahmed III qui fut déposé en 1730. Subhi est l'annaliste de 1731 à 1744; 'Izzi, de 1744 à 1753. Ahmed Wâsif est l'historien des règnes d'Osman III et de Mustafa III; son histoire va de 1752 à 1775; Mustafa Nédjîb est celui de Sélim III qui régna de 1789 à 1809. Ahmed Djevdet, auteur moderne fort important, a rédigé les Annales de l'Empire entre 1774 et 1825 (1188 et 1241 H.); Lutfi, de 1826 à 1844.

Revenons-en à SA'D ED-DÎN. Il était le tuteur du sultan Mourad III. La reine Elisabeth d'Angleterre essaya par son intermédiaire d'obtenir de ce Sultan d'envoyer une flotte pour aider la flotte anglaise menacée alors par les préparatifs de l'*Armada* espagnole. Sa'd ud-Dîn demeura favori et secrétaire d'État sous le règne de Mohammed III. Il accompagna ce prince dans sa campagne de Hongrie, et la victoire de Kéreztès (1596) que gagna alors l'armée osmanlie, après avoir subi une suite de revers, fut due principalement à ses conseils et à sa valeur. Ce grand homme, alors âgé, fut écarté du pouvoir par le favori Ibrahim ; il mourut cependant peu après Mufti de Constantinople en 1006 de l'hégire (1598).

Le style de Sa'd ud-Dîn a été naguère fort admiré des Turcs ; je suppose qu'il l'est un peu moins aujourd'hui, car il n'est guère dans le goût moderne. Il est orné d'images très recherchées et très subtiles qui embarrassent la phrase, nuisent à sa simplicité et posent à chaque instant des énigmes assez difficiles à résoudre, surtout pour des lecteurs qui n'ont pas les habitudes d'esprit des Orientaux. Par exemple en racontant l'histoire de la prise d'Abydos par les Musulmans, il a à faire le récit d'une trahison romanesque : la fille du gouverneur s'éprend du général musulman qui assiège cette forteresse, et elle lui

envoie une lettre pour lui indiquer comment il pourra y entrer. Au lieu de blâmer cette conduite, Sa'd ud-Dîn orne son récit de toutes les fleurs que pourrait trouver le poète à l'imagination la plus riche, et entoure la figure de cette jeune femme d'une sorte d'auréole : « Elle attacha, dit-il, sa lettre à une pierre et la lança vers l'armée des fidèles. Semblable à une colombe messagère au vol rapide, le caillou parvint au camp musulman,... et comme aurait fait une pierre d'aimant, il roula jusqu'aux pieds ferrés du cheval d'Abd er-Rahmân. » Ce général, trop heureux d'une telle fortune, entre dans la place, en se faisant hisser en haut des murs. « Déjà, dit Sa'd ud-Dîn, prisonnier dans les lacs des boucles de cheveux de sa belle maîtresse, il se rendit de nouveau son captif en se liant avec la corde qu'elle avait eu soin de faire descendre. »

Dans la conception de Sa'd ud-Dîn, l'histoire est donc un genre voisin de l'épopée. Cette façon de comprendre le rôle de l'historien est peu favorable à la critique ; et l'on voit en effet, pour les périodes anciennes, cet auteur admettre avec facilité beaucoup de fables. Il y en a d'assez curieuses sur la construction de Sainte-Sophie, qu'il dit avoir tirées de la Chronique d'Edrîs (1),

1. Edrîs Bidlissy, auteur d'une histoire des Osmanlis, m. en 930.

une ancienne histoire ottomane ; en voici un extrait :

« Cependant on continua de travailler au temple. On plaça au milieu de l'autel sur un trône d'argent une représentation en or du Seigneur Jésus-Christ. Aux deux côtés, on mit les statues en argent des douze apôtres du Messie. On disposa sur douze sièges dorés douze évangiles parfaitement reliés. On suspendit à la voûte de Sainte-Sophie 6.000 lampes d'or ou d'argent enrichies de pierres précieuses, que différents princes avaient envoyées en présent ; et au-dessus de la grande porte, une planche de l'arche de Noé,enchâssée dans de l'or... On assure qu'outre les dons des souverains, on employa à la construction de cet édifice 300.400 lingots dont chacun avait la valeur de 1000 ducats. En actions de grâce de l'heureux achèvement de cette magnifique église, Justinien fit aux pauvres des libéralités abondantes. Plusieurs rois vinrent à Constantinople assister à l'inauguration de Sainte-Sophie. Trois mille prêtres ou moines, une bougie de camphre (c'est-à-dire blanche) à la main, s'y trouvèrent... Six mois après, la colonne de l'existence de Justinien fut ébranlée »; il faut comprendre par là qu'il tomba malade, puis mourut. Deux ans après l'avènement de son successeur Justin, nous dit l'historien turc, le dôme de Sainte-Sophie tomba, et plus de

quatre cents hommes, parmi lesquels le patriarche, « se mirent en route dans le chemin de la mort ». Suit une longue légende sur l'architecte Agnadious et sur la façon dont il échappa au châtiment après avoir réparé le dôme. Celui-ci tomba une seconde fois, du côté oriental, au moment de la naissance de Mahomet.

Pour des époques plus rapprochées de la sienne, Sa'd ud-Dîn est un historien fidèle, et la recherche de son style ne nuit pas trop à la précision. Nous allons donner un extrait des belles pages qu'il consacre à la prise de Constantinople (1) par Mahomet II :

« Les Turcs ayant mis en position sur les points convenables les canons à faces de serpent et à têtes de dragons dont il a été parlé, construisirent les retranchements. Les régiments des Janissaires et des 'Azabs furent chargés de ce travail. Dans les portes, les murs et les fortifications, pareils à des amoureux gémissants, des brèches et des trous furent ouverts ; on élargit les fentes faites par les canons broyeurs de citadelles. Le feu sortant de ces chaudières de fer à la bouche embrasée troubla et confondit la vue des infidèles ; la fumée montant vers les étoiles empêchait la force visuelle de pénétrer au loin ; le jour brillant devint semblable à

1. Ch. Wells, *The Litterature of the Turks*, London, 1891, p. 29.

la nuit sombre ; et la face du monde fut un vent noir pareil au sort des malheureux infidèles. La bouche de la flèche envoyée par le guide de l'arc à l'oreille sans joie de l'ennemi consterné, apportait à voix haute ce message : « Où que vous soyez, la mort vous atteindra.... »

Sur ces entrefaites, deux grands vaisseaux dont les mâts atteignaient le ciel vinrent au secours des Francs ; les Satans qui les montaient, étant venus au pied des fortifications, y entrèrent. Ils se mirent à boucher les trous et les brèches qu'on y avait faits et à repousser l'armée musulmane à l'entour des murailles, tandis que les damnés sans religion qui étaient sur les murs sortaient leurs têtes des fortifications à la manière des tortues et commençaient à nous insulter. »

Quelques personnages de l'armée musulmane donnent au Sultan le conseil de la retraite ; « mais le grand docteur Cheïkh Ahmed Kourâni, le cheïkh illustre Ak Chems ed-Dîn et l'habile vizir Zagtous Pacha, n'ayant avec le Sultan conquérant du monde qu'un cœur et qu'une langue, s'opposèrent à ce qu'on permît la paix et la conciliation ; « retirer la main du manteau de la victoire n'est pas signe d'une véritable résolution », dirent-ils, et ils exhortèrent les soldats en qui repose le succès. Ils leur expliquèrent le sens de la parole : « Il vous fera conquérir

l'empire de Roum » par cette promesse corrélative : « la plus grande bataille sera la prise de Constantinople » ... Alors ces héros de la guerre sainte, se préparant à se dépenser corps et âme dans la voie de la religion, firent resplendir nuit et jour le champ de bataille des lueurs de leurs épées.

Cependant le Sultan fortuné, voyant que la déesse de la victoire faisait des coquetteries pour se montrer, réunit tous ses émirs à l'esprit brillant et parla ainsi : « L'entrée de ce côté est fermée par un fossé profond, et les moyens de le défendre et de le garder sont innombrables. Le fossé ne peut être passé sans une grande peine, et le courrier de nos méditations ne trouve pas un point où l'on puisse franchir les remparts. Il y a trois murs. Faire porter l'effort de ce seul côté est perdre le temps. En combattant sur un seul endroit, il sera difficile de vaincre l'ennemi et il s'ensuivra la mort de beaucoup d'hommes. Il faut trouver moyen d'attaquer aussi les fortifications du côté de la mer. »

Sur le détroit qui sépare Stamboul de Galata, une chaîne était jetée, qui fermait le passage aux vaisseaux ; il n'était pas possible d'en amener de ce côté-là ; et tous les soutiens du trône (les conseillers) qui firent courir leurs pensées rapides sur ce sujet, n'arrivèrent pas à une conclusion. A la fin ceci se manifesta à la pensée

du chah inspiré, conquérant des régions : du côté du nouveau fort, on tirerait des vaisseaux, et par derrière Galata on les amènerait à la mer, et l'on battrait les fortifications aussi du côté de la mer avec des canons qu'on ferait passer. Quoique ce projet fût en dehors des possibilités ordinaires, avec l'appui du monarque ortuné, il fut aisément réalisé ; par les étonnantes dispositions de ses savants habiles dans l'art de la traction des fardeaux, on tira un par un les vaisseaux de la mer, et sur des planches enduites de graisse on traîna sur la terre ferme, à travers les montées et les descentes, plusieurs de ces vaisseaux majestueux comme des montagnes, et on les lança dans la mer. Sur ces navires on établit un pont, et on disposa des troupes valeureuses et des retranchements aussi étendus que Constantinople devant les yeux des infidèles.

Na'îma est un écrivain beaucoup plus simple que Sa'd ud-Dîn, et bien meilleur selon notre goût ; son style net, vif, direct, précis, que n'embarrasse aucun ornement inutile, a les qualités que nous aimons. Il est d'ailleurs aussi fort apprécié des Turcs ; son ouvrage est répandu dans leurs bibliothèques et il est l'un des premiers qui aient été publiés lors de l'installation de l'imprimerie à Stamboul sous Ahmed III

(1139-1727) ; il a été édité en deux volumes avec celui de son continuateur Râchid.

Na'îma a raconté la bataille de Kérestès, cette longue lutte de trois jours qui fut gagnée par les Osmanlis grâce à l'énergie et à la clairvoyance de l'historien Sa'd ud-Dîn. On était alors au début du règne de Mahomet III. Les beaux jours de l'empire semblaient passés. Les armes musulmanes avaient subi en Europe de graves échecs ; le grand vizir Sinan avait perdu une armée dans les marais de Kalougéran en Valachie ; il en avait formé une seconde qui avait été foudroyée par Michel, prince des Valaques, au passage du Danube à Bukharest ; son fils en avait fait anéantir une troisième devant la ville de Gran en Hongrie ; les places d'Ibraïl, Varna, Kilia, Ismaïl, Silistrie, Rutchuk, Bukharest, Akermann, étaient devenues la proie des Valaques, des Autrichiens et des Hongrois confédérés. « Tout un pan de l'empire, dit Lamartine, paraissait s'écrouler. » Tant de désastres émurent le sérail. Le Sultan fit faire des prières publiques sur la place de l'Atméïdan ; puis, poussé par les clameurs populaires, il se décida à se mettre lui-même à la tête de ses armées. Il quitta Constantinople le 21 juin 1596 ; le grand vizir Ibrahim, qui avait succédé à Sinan, commandait les troupes ; Sa'd ud-Dîn était chargé sous ses ordres des affaires diplomatiques et civiles.

L'armée turque arriva sous les murs d'Erlau, et en douze jours emporta la place. L'archiduc Maximilien, Sigismond, prince de Transylvanie, et Michel, prince de Valachie, arrivèrent trop tard pour la secourir ; cependant quand ils parurent, leurs forces combinées firent un instant trembler le Sultan qui inclina vers la retraite. Sokkoli, fils du célèbre grand vizir de ce nom, s'éleva contre cette idée : « Il serait inouï, dit-il dans le conseil, qu'un padichah des Ottomans eût jamais reculé sans motif. » Sa'd ud-Dîn l'appuya : « Ce n'est pas une circonstance, affirma-t-il, où l'on puisse employer des seconds ; la présence du padichah lui-même est commandée par l'honneur et par la nécessité. » La bataille eut donc lieu le 26 octobre. Ici nous laissons parler l'historien Na'îma (1) :

« Dans l'après-midi les infidèles commencèrent à se mouvoir et apparurent en masse. D'abord les régiments de l'infanterie allemande tous couverts de cuirasses, puis quelques régiments bleu de ciel, armés d'espèces de fusils qu'on appelle mousquets, qui jettent 15 ou 20 drachmes de plomb ; puis les brigands hongrois, quelques régiments avec des armes à feu, en tout plus d'une centaine de régiments d'infanterie contenant chacun 500 infidèles. Ensuite

1. Ch. Wells, *The Litterature of the Turks*, p. 73-77.

vint le régiment de cavalerie hongroise qui, avec ses drapeaux et ses piques, faisait l'effet d'une colline boisée ; il était suivi de régiments de cavalerie composés d'Allemands, de Bohémiens, de Polonais et d'autres races ; chaque infidèle portait de trois à cinq fusils magyars. Le nombre de ces régiments dépassait cinquante.

Mourad Pacha et le chef des Bostandjis 'Ali Pacha furent envoyés pour renforcer Sinan Pacha et le rejoignirent ; mais tous les Chrétiens ayant des armes à feu, la résistance fut impossible. Les régiments musulmans se débandèrent, passèrent les marais et se répandirent dans la plaine. Les infidèles tirèrent le canon et les petites armes, battirent les tambours, passèrent le marais et vinrent droit sur notre armée. Hasan Pacha avait reçu l'ordre d'aller en tête du passage avec les troupes de Roumélie et d'y arrêter l'ennemi. Il s'y rendit ; mais la violence des armes à feu l'empêcha de s'y maintenir, et ses troupes rejoignirent les autres régiments. Les infidèles, sans aucune crainte, vinrent à notre camp et avant que notre armée eût été complètement défaite, ils se livrèrent au pillage. Quelques-uns des infidèles mêmes, portant un ou deux étendards, attaquèrent notre trésor, et les Janissaires et Spahis qui le gardaient furent dispersés. Les Chrétiens se jetèrent sur les coffres, dressèrent leurs étendards portant la croix et commencèrent à danser.

Quand le Sultan vit cet état de choses, il demanda à Khodja Effendi (Sa'd ud-Dîn), qui était en son impériale présence, ce qu'il y avait à faire. « Sire, répondit le Khodja, il faut que vous restiez tranquille et ferme à votre place. Ainsi en alla-t-il au temps de vos ancêtres dans maintes grandes batailles. Par un miracle de Mahomet, s'il plaît à Dieu, la victoire reviendra au peuple musulman ; ne vous affligez pas. » On a rapporté que le Sultan se tenait à cheval profondément affligé, avec le Khodja près de lui et que tous deux levaient leurs mains vers le ciel en lui adressant d'humbles supplications. »

On prévoit la suite des événements. La défaite des Musulmans n'était sans doute que simulée, bien que Na'îma ne le dise pas. Les Chrétiens, jouissant trop tôt d'une victoire non encore acquise, furent surpris en plein désordre dans le camp même de leurs ennemis. Na'îma dit que « les champions de la vraie foi apparurent sous la forme des garçons d'écurie, des cuisiniers et des domestiques des Janissaires qui se trouvaient dans les tentes, et que, s'armant de hachettes, de pelles de bois et de semblables ustensiles, ils se jetèrent sur les infidèles et en abattirent un grand nombre en les frappant à la tête ». Les soldats réguliers n'eurent pas de peine à achever la victoire. « En peu de temps, plus de 50.000 infidèles furent sabrés sans merci ;

quelques-uns s'empêtrèrent dans les marais où on leur coupa la tête. Le vizir Sinan Pacha avec ses troupes passa au fil de l'épée, en une demi-heure, 20.000 hommes de cavalerie chrétienne qui vinrent à la droite de l'armée impériale et en repoussa beaucoup dans l'eau. Ceux qui restaient prirent la fuite ; et Feth Gheraï, avec les troupes tartares, les poursuivant dans toutes les directions, les massacra et brisa leurs bataillons. Ils essayèrent de se fortifier dans leurs tentes ; mais ils ne purent tenir, et abandonnant tous leurs effets et munitions, ils s'enfuirent dans les montagnes, ne sauvant que leurs têtes. 97 superbes canons, valant 10.000 ducats pièce, des obus et des magasins entiers de fournitures militaires, tombèrent aux mains des vainqueurs. »

HADJI KHALFA, auteur du XVIIe siècle, dont nous reparlerons dans la section suivante, a laissé une histoire des guerres maritimes des Turcs (1) qui est un document de haute valeur. Un long morceau de cette histoire est tiré des

1. *The history of the maritime wars of the Turks*, trad. par James Mitchell, part. I, de la Collection *Oriental translation fund.* Le texte a été publié à Constantinople au début de l'imprimerie. Il y est aussi traité des principes de la navigation et des règlements de l'Amirauté.

mémoires de l'amiral Khaïr Allah, le célèbre Barberousse.

« Ce pacha, dit l'auteur, qui arriva aux plus hauts honneurs dans notre contrée, était un brave et vaillant soldat et une personnalité étonnante. Lorsqu'il fut amené devant le sultan Soleïmân-Khân, celui-ci le reçut avec les plus grands égards, et il lui demanda d'écrire une relation de ses aventures. En conséquence Khaïr Allah choisit parmi les écrits de ses compagnons des récits de ses principales aventures et en ayant composé un livre, il le présenta au Sultan. Nous en avons fait passer la plus grande partie dans cet ouvrage. »

On trouve là racontées d'une manière plutôt un peu brève, mais claire, les expéditions de Barberousse à Alger, Tunis, Tlemcen, etc. Nous en extrayons un passage relatif à une affaire qui eut lieu devant Lépante (945-1538), et dans laquelle les Ottomans eurent l'avantage :

« Le 3 de Djoumadi premier, comme André Doria se préparait à entrer dans le golfe de Lépante, Khaïr ed-Dîn fit voile vers Bahchiler, et, ayant atteint cette place, il fit monter des hommes au sommet des mâts, qui aperçurent des voiles dans le voisinage de Santa Maura et dans le port d'Inghir. Aussitôt il leva l'ancre et mit à la voile, préparé pour un engagement. Les infidèles, s'en apercevant, sortirent à sa

rencontre, et le vent leur étant favorable, les Musulmans furent saisis de frayeur, car les galions ne sont pas capables de lutter contre les hauts vaisseaux dans de semblables circonstances. Khaïr ed-Dîn cependant écrivit deux versets du Coran, et les jeta à la mer de chaque côté de son navire ; presque aussitôt le vent tomba et les grands vaisseaux demeurèrent immobiles. Les malheureux infidèles, rangés en lignes régulières, commencèrent à décharger leur artillerie ; mais leur tir était peu efficace. Un galion chrétien s'avança d'abord et ouvrit un feu violent ; il fut bientôt repoussé par le feu de la flotte turque. — Barberousse prend ensuite l'offensive ; la flotte d'André Doria riposte. « Les boulets, dit le narrateur, tombaient comme de la pluie, et les deux flottes étaient si enveloppées de fumée qu'elles ne s'apercevaient plus l'une l'autre. » Les hauts vaisseaux des Chrétiens ressemblaient à des châteaux flottants; ils étaient poussés l'un contre l'autre avec violence et ne pouvaient plus se séparer. » L'escadre ottomane repousse ces gros vaisseaux, en coule plusieurs et passe ensuite aux galions. Ceux-ci, de petite dimension, sont incapables de soutenir plus longtemps le combat et s'éloignent. André Doria, voyant la défaite, s'arrache la barbe et prend la fuite, suivi des galions. Les infidèles mirent le feu aux grands vaisseaux qui restaient.

II

Les Turcs ont eu d'importants auteurs de dictionnaires biographiques. Ils ont des dictionnaires de savants, de docteurs, de poètes, de vizirs, de cheïkhs ul-islam, ainsi que des encyclopédies historiques et géographiques. Les principaux auteurs en ce genre sont Tach Keupru Zâdeh et Kiatib Tchélébi (1). Le premier est un encyclopédiste et biographe très célèbre en Turquie. Il fut professeur à Andrinople et à Stamboul, et Kâdi à Stamboul ; il mourut en 968 (1560). Son encyclopédie intitulée *miftâh es-sa'âdah*, la clé de la félicité, embrasse « 150 sciences ». Son œuvre biographique contient les vies de 150 ulémas et de 50 cheïkhs ; elle a été enrichie par Medjdi, et continuée par 'Atâ Allah ibn Yahya. — Kiâtib Tchélébi, ordinairement cité par les orientalistes sous le nom de Hadji Khalfa ou Khâlifa, a laissé un dictionnaire encyclopédique et bibliographique très précieux et très souvent utilisé ; il a été édité à Boulaq, à Stamboul et chez nous, en 7 volumes, par Flügel (Leipzig-Londres, 1835-58). Hadji Khalfa est l'un des auteurs dont on publia des œuvres à Constantinople lors de l'installation de l'imprimerie.

1. V. sur eux des articles dans le Brockelmann *Geschichte der Arabischen Litteratur*, II, 425 et 427.

On imprima alors son *Djihân Numâ* ou belvédère du monde, qui est une description des contrées de l'Orient d'après des sources orientales et aussi d'après quelques sources occidentales qu'un renégat français lui avait communiquées ; puis son *taqwîm et-téwârîkh*, dictionnaire des monarques et des grands hommes, continué jusqu'à 1732, et son histoire de la marine ottomane (1) jusqu'en 1655. Cet érudit, qui était un intendant des armées ottomanes, fit de nombreux déplacements à la suite des troupes et mourut en 1068 (1658), âgé d'un peu moins de 60 ans.

La poésie a toujours été fort goûtée par les Turcs ; leur littérature contient des anthologies et des biographies de poètes ; nous extrayons ici à titre de spécimen un éloge d''Abd ou'l-Bâki d'après un petit recueil arabe. Ce poète, qu'on appelle aussi simplement Bâki, est le plus célèbre

1. Il y a encore de lui un très joli livre qui a été imprimé à la même date, le *tarîkh el-Hind el-Garbi* ou l'histoire des Indes Occidentales. C'est l'histoire de la découverte de l'Amérique. Le volume, d'une impression fort élégante, contient des cartes et des planches sur bois fort amusantes, où l'on voit des Indiens et des animaux sauvages. Il est dit à la fin que le livre a été achevé d'imprimer l'an 1142 par « le pauvre Ibrâhîm », c'est-à-dire Basmadjy Ibrahim, entrepreneur de l'imprimerie ottomane.

de ceux de l'ancienne école après Fozouli ; il mourut en 1008 (1599), c'est-à-dire qu'il est de l'époque de Soliman et de ses deux successeurs Sélim II et Mourad ; c'était un écrivain très délicat, une nature passionnée et sensible (1) : « Celui qui a le cœur blessé des souffrances que tu infliges, a-t-il écrit dans un de ses *Ghazels*, comprend le tourment de mon cœur ; seul un malade peut comprendre un malade... Celui-là seul qui se passionne follement pour sa maîtresse vexatrice et souffre de la maladie de l'exil comprend la torture de mon âme. Celui-là seul qui est captif dans les chaînes de l'amour comprend la souffrance de Bâki dans la mélancolie amoureuse que lui inspire la chevelure de sa bien-aimée. » D'ailleurs le poète est un peu sceptique ; il feint que des dévots lui reprochent le plaisir qu'il prend à vivre « dans ce lâche monde », et il leur répond : « O homme pieux, aucun conseil n'influe sur Bâki dans son extase amoureuse. Tu le sais, quand on est ivre mort, on n'écoute pas les contes bleus. »

L'auteur de la biographie que nous allons citer (2) a pour les images rares et le style recher-

1. Edmond Fazy et Abdul-Halim Memdouh, *Anthologie de l'amour turc*, Paris, 1905, p. 37 à 42.

2. D'après un manuscrit en notre possession, contenant les éloges de quelques personnages célèbres de l'époque de Mourad III et de Mahomet III ; on y trouve aussi un éloge de Sa'd ud-Dîn.

ché une préférence que n'ont heureusement pas tous les biographes turcs. Cet éloge est écrit avec plus d'effort que de goût. Il montre cependant que les Turcs ont eu le mérite d'aimer le travail d'ornementation littéraire, bien qu'ils l'aient quelquefois appliquée mal à propos :

« Il naquit ('Abd ou'l-Bâki) dans la capitale sublime — que les vicissitudes du temps ne la renversent pas ! — Il y grandit suçant le lait des arts, tournant rapidement dans leur arène ; et lorsque les mains de l'intelligence eurent dénoué les amulettes de l'enfance, et que l'âge du discernement eut fait souffler sur lui l'aquilon et l'eurus, il s'accrocha aux pans du manteau de l'honneur et à ses manches, il cueillit les fruits des sciences selon leurs espèces, et se hâta avec un redoublement de zèle. Il demanda de l'eau aux abreuvoirs des meilleurs maîtres, et en tira profit, jusqu'au moment où brillèrent sur lui les lumières de celui qui était le soleil de son âge et la gloire de sa ville, le mawla Abou es-So'oud el-'Imâdi — que les nuées du ciel arrosent sa poussière ! — Il fut assidu à ses leçons et s'attacha à lui et eut l'honneur de lui être étroitement lié. Il enivra les intelligences de sa poésie aux douces harmonies, et elle tourna sur les langues des gens comme la coupe tourne dans une société d'amis. Cette poésie renfermait en elle tous les sens de l'ivresse ; celui

qui en avait appris par cœur un distique ne pouvait l'oublier. Soleïman lui-même fut enivré du parfum de ses vers, et il répandit sur les belles ordonnances de son style les perles de sa générosité et de ses bienfaits. La situation du poète devint brillante, sa gloire poétique grandit. La munificence de Soleïman le revêtit comme d'un manteau et le chargea d'une école avec... Il ne cessa d'être entouré de la faveur du prince, conduisant les écoles par les voies les plus florissantes, jusqu'à ce que l'une des universités de Soleïman fût éclairée des lumières de sa science et que le cou du temps fût décoré du collier de ses vers et de sa prose. Ensuite il quitta ce poste sous quelque prétexte, pris tout entier par le métier des belles-lettres ; et le cou de la capitale perdit la parure de sa personnalité et les séances où l'on goûtait le plaisir de ses causeries devinrent désertes. Puis l'oiseau de son bonheur déploya ses ailes au-dessus de l'université Soleïmanienne dans la capitale bien fortifiée. Et la faveur l'atteignit de nouveau ; il fut honoré du poste de Kâdi dans La Mecque vénérable, (que Dieu accroisse sa gloire et sa puissance, et qu'elle ne cesse d'être la pleine lune dans la sphère de la protection divine). — Puis il se transporta de territoire saint en territoire saint, sans dépasser le Nedjd et Dou Salem. Ensuite il fut nommé Kâdi dans

la capitale, alors qu'il avait été relevé des mêmes fonctions dans la ville sacrée du prophète; et le malheur de cette destitution ayant duré plusieurs années. Il quitta encore ce nouveau poste ; puis il eut à diverses reprises la charge de *Kâdi'l-askier* ; et il devint une perle dans la coquille de l'empire, une tache brillante au front du pouvoir. Il demeura en cette situation jusqu'à ce que le collier des dignités fût dépouillé de lui et que sa lune disparût à l'horizon des fonctions ; l'Eternel alors lui demanda compte de sa vie, car personne n'échappe à ce revirement du destin. »

Malgré l'admiration dont témoigne ce morceau, il ne nous semble pas que l'ancienne poésie turque ait des qualités assez générales et suffisamment transmissibles dans d'autres langues, pour que nous devions lui consacrer une longue étude dans cet ouvrage. L'école des poètes turcs modernes, extrêmement fins et d'un goût assez sûr, nous semblerait plus digne d'intérêt. Nous en parlerons sans doute dans un volume ultérieur.

III

Les Turcs ont quelques très bons récits de voyages, parmi lesquels on distingue celui d'Ev-

LIYA EFENDI (1). Cet auteur du XVIIe siècle, très érudit et très observateur, a étudié longuement plusieurs pays d'Europe et d'Asie, dans lesquels il a vécu ou passé, tels que Brousse, Trébizonde, la Géorgie, la Crimée, Malte, Erzeroum, Tébrîz et surtout Constantinople. Il se place souvent au point de vue militaire. Il donne de nombreuses descriptions de forts et de châteaux, et tout un chapitre des plus curieux sur la fonderie de canons de Constantinople, que nous allons citer en l'abrégeant un peu. Ce qui est très intéressant aussi, sous le rapport des mœurs et de la sociologie, c'est toute la partie qu'il consacre aux corporations des ouvriers et marchands de Constantinople. Il indique le nombre des hommes qui les composent, le nombre des boutiques, les emblèmes qui les ornent, le nom des patrons de la corporation,— car ces « gildes » avaient pour patrons de saints personnages, comme celles de la chrétienté, — et maints autres détails.

Par exemple les forgerons de fers pour chaussures, c'est-à-dire des fers qu'on met sous les semelles pour les consolider. Ils sont un millier d'ouvriers et ont 400 boutiques. Leur patron est un forgeron du Khorasan dont le tombeau est à Hérât. Ils ornent leurs bouti-

1. *Narrative of Travels in Europe, Asia and Africa in the Seventeenth Century by Evliya Efendi*, trad. J. von Hammer, Londres, 1846 et 1850, vol. I en deux parties.

ques avec les différentes espèces de fers à souliers appelés kabadi, makhzoumi, etc. Ils les travaillent dans le feu.

L'auteur parle d'une cinquantaine de ces corporations ; il y en a d'artistes : peintres, architectes, musiciens, chanteurs, même de fous et de mimes.

Voici à peu près comment il décrit la fonte des canons : Les moules sont préparés dans les salles disposées à cet effet. On met dans le milieu une masse d'argile, destinée à être enlevée après la fonte pour former le creux du canon. Les fours pour fondre le bronze sont bâtis en deux endroits avec une espèce particulière de pierre, qui peut seule résister à la force du feu. La partie basse des fours est creuse ; la partie supérieure est voûtée. De 40 à 50.000 quintaux de bronze y sont déposés avec des fragments de vieux canons, et on tient prête une quantité suffisante d'étain.

Devant ces fourneaux voûtés, les moules des canons sont enterrés, la bouche en dessus. S'il s'agit de canons de fort calibre, dix moules sont juxtaposés dans la fosse ; si ce sont des couleuvrines, on en met vingt ; dans le cas de petits canons, on en met cent. Lorsqu'on fond de ces canons si gros qu'un homme peut tenir à l'intérieur, on n'en coule que cinq à la fois. On couvre les bouches de ces formes avec

de l'argile. Alors on pratique sur le sol des gouttières, comme celles que font les jardiniers pour conduire l'eau des jardins, qui vont du fourneau aux moules. De chaque côté des fours sont déposées d'immenses piles de bois sec.

Le jour de la fonte étant arrivé, tous les maîtres, calfas, fondeurs, le général de l'artillerie, le premier gardien, l'imam, le muezzin et le muakil, s'assemblent, et, au cri de « Allah ! Allah ! » le bois est jeté dans le four. Le feu est entretenu vingt-quatre heures. Après ce temps, les fondeurs se revêtent d'une espèce de cape qui ne laisse de visible que les yeux, et de manches épaisses pour protéger les mains. On fait venir le vizir, le mufti, les cheïkhs ; quarante personnes sont en outre admises ; mais les serviteurs sont congédiés, pour que le métal en fusion ne risque pas d'être regardé par un mauvais œil. Les maîtres fondeurs, avec des pelles de bois, jettent environ cent quintaux d'étain dans la mer d'airain fondu. Le grand vizir y jette quelques bourses d'or ; les autres personnages l'imitent. Des perches de sapin, pareilles à des mâts, sont employées pour mêler l'or et l'argent au métal. Quand celui-ci se met à bouillonner, on rajoute encore du bois ; on fait quelques prières ; enfin avec des crocs de fer, on ouvre la bouche des fours. Le métal liquide s'en échappe, éclairant les visages des assis-

tants à cent pas de distance. Il coule dans la rigole qui le conduit au premier moule ; la forme de plus grand calibre s'emplit en une demi-heure. L'airain liquide est alors détourné au moyen d'un tampon d'argile et conduit dans la rigole voisine ; et ainsi de suite.

Les canons restent une semaine dans leurs moules ; après quoi ils sont retirés et polis.

Il existe chez les Turcs comme chez les Persans quelques récits d'ambassades qui sont sincères et pleins d'agrément. La relation de l'ambassade de Méhemet-Efendi auprès de Louis XV est un modèle en ce genre et l'un des plus charmants récits de voyage que l'on puisse trouver (1).

Ce personnage était Defterdar, c'est-à-dire grand trésorier de l'empire turc. Il collabora comme plénipotentiaire au traité de paix de Passarowitz, conclu en 1718 entre la Turquie et l'Autriche. A la suite de cette paix, il alla d'abord en ambassade à Vienne ; puis il fut envoyé à Paris en 1720. Il était chargé d'annoncer au roi que le Sultan, en conséquence de la protection dont Sa Majesté voulait bien

1. *Relation de l'Ambassade de Mehemet Effendi à la cour de France en* 1721, écrite par lui-même et traduite du turc, Constantinople, 1757.

honorer les religieux latins, avait consenti à faire les réparations nécessaires à l'église du Saint-Sépulcre. De retour à Constantinople, il composa sa relation, pour satisfaire la curiosité du sultan Ahmed III et de son grand vizir Ibrahim Pacha.

Il s'embarque à Constantinople sur un bâtiment français. Étant encore dans la Marmara, ce bâtiment a un accident que le voyageur raconte avec grâce : « La nuit du vendredi, dit-il, l'air se chargea de nuages, qui furent accompagnés de pluie et d'une petite tempête ; et vers les deux heures, lorsque nous fûmes éloignés de Lampsaque d'une lieue, notre vaisseau s'étant trop approché du rivage, pendant que le capitaine soupait, alla échouer. Aussitôt il parut sur le bord une tristesse qui ne se peut exprimer, et on se mit à crier à l'aide de tous côtés »... Mais personne ne répondait, « comme si, sous cette voûte azurée, il n'y avait point eu d'habitants ». Tandis que les passagers attendaient du secours, « le vaisseau se secoua plusieurs fois, et, frappant la terre de poupe et de proue, commença à se remuer. Nous nous remîmes aussitôt à crier, en disant : Ah mon Dieu ! le vaisseau va se briser, et personne n'est encore venu à notre secours ». En réalité le vaisseau s'était dégagé de lui-même, « comme par la main des anges », dit l'auteur.

Les voyageurs vont mouiller aux Dardanelles, puis se rendent à Malte et finalement abordent à Toulon. C'était le temps de la peste de Marseille, qui sévissait aussi dans le reste de la Provence. On rend les honneurs à l'ambassadeur au jardin du Roi, aux portes de Toulon ; puis lui faisant faire un grand détour pour éviter les régions contaminées, on le conduit à Paris par Cette et la Gascogne. D'abord, il accomplit une quarantaine près de Cette, dans une vieille église ruinée ; une multitude innombrable vient le voir de Montpellier et des pays voisins ; il remarque surtout les femmes : « Les femmes, dit-il, commencèrent à venir par troupes de dix ou quinze, et ne discontinuèrent point jusqu'à cinq heures après le coucher du soleil ; car toutes les dames de qualité des environs et particulièrement de Montpellier s'étaient rassemblées à Cette pour me voir » ; et il fait à leur sujet cette amusante réflexion : « En France, les hommes ont beaucoup de respect pour le sexe : Les plus grands seigneurs feront des honnêtetés incroyables aux femmes du plus bas état, de sorte que les femmes font ce qu'elles veulent et vont en tel lieu qu'il leur plaît ; leur commandement passe partout. On dit que la France est leur paradis, parce qu'elles y vivent libres de toute peine et de tout soin, et que, quel-

que chose qu'elles puissent désirer, elles l'obtiennent facilement. »

L'ambassadeur fait route par le canal du Languedoc, dont il admire la construction : « Il a fallu construire des écluses de pierre, qui tiennent trois ou quatre bateaux à la fois. » Il explique avec une grande clarté le fonctionnement de ces écluses et la manœuvre des vannes. Le canal passe par-dessous la montagne ; ce travail est pour Méhemet-Efendi l'une des merveilles du monde.

A Toulouse il change de bateau, car il quitte le canal pour le fleuve. Il a le temps de s'intéresser à la vie politique de la province : « Cette ville, dit-il, est le siège du parlement de la province du Languedoc. Le chef de cette compagnie, qu'on appelle président, ne me rendit point visite à cause de sa haute dignité ; mais son épouse et sa fille ne s'en firent point scrupule. » Il continue à amener de l'agitation parmi les femmes, « qui ne purent ni reposer, ni demeurer en place » pendant le peu de temps que dura son séjour.

Il arrive à Bordeaux. Il a la « satisfaction de voir le flux et le reflux de la mer Océane », dont il avait entendu parler : « Les bâtiments qui se trouvent auprès du rivage dans le temps du reflux restent à sec, et se relèvent ensuite sur les eaux avec le reflux, comme auparavant...

C'est une merveille qu'il faut voir pour la croire.» Il visite la forteresse de Bordeaux et admire le jardin du gouverneur, situé sur le haut de cette forteresse, orné d'un pavillon ayant vue sur toute la ville : « Le gouverneur, qui se rencontra fleuriste, avait élevé beaucoup de renoncules de graine, et il y en avait déjà pour lors quatre doubles d'ouvertes, qu'il coupa pour me les présenter. Les boutons paraissaient aussi à la plupart des autres... Depuis mon arrivée à Toulon, dans tous les endroits où j'ai passé pour venir à Bordeaux, on m'a apporté des fleurs de printemps, comme des hyacinthes, des violettes, etc. Il est certain qu'en Turquie, on n'a point ces sortes de fleurs dans ce temps-là. »

Mais il faudrait citer tout le récit ; il n'y a guère de page qui ne contienne des détails charmants. Il arrive donc dans un palais qu'on lui a préparé aux environs de Paris. Son premier soin est de vérifier ce que dit Kiâtib Tchéleby d'un écho extraordinaire qui se trouve à Charenton. Cet écho répéterait les paroles jusqu'à treize fois. Mais personne n'en a connaissance. L'introducteur des ambassadeurs et de nombreuses personnalités viennent le voir. Enfin, il accomplit sa mission ; il voit le roi : « Le roi, à peine sorti de sa onzième année, ne faisait que d'entrer dans sa douzième. Sa beauté non pareille, accompagnée de l'éclat de ses habits,

qui étaient chargés d'or et noyés dans les diamants, lançaient des rayons de lumière dans l'assemblée. »

A la suite de cette réception, l'ambassadeur turc visite les grands personnages : les « vizirs » que les Français appellent ministres ; l'archevêque de Cambrai (Arkiapiscopos), qui était le ministre des affaires étrangères ; c'était, dit-il, un pauvre prêtre, devenu chef de l'église de Cambrai ; le maréchal de Villeroi, « beau vieillard » qui le combla de toutes sortes d'honnêtetés. Il était chargé de l'éducation du roi. Comme il avait son logement dans son palais, il se couchait et se levait avec lui ; il ne s'en séparait pas un moment. « Pendant que je m'entretenais en particulier avec lui, le roi, curieux de me voir, regardait à travers les rideaux. »

Il reçoit la visite d'un « vizir » qu'on appelle le ministre de la guerre, et qui lui dit qu'il y a à Paris « un palais particulier où le roi entretient les soldats blessés ou hors de service », et que ce palais mérite d'être vu. Il va donc visiter les Invalides, et il nous en décrit en détail les chambres, les fours, les cuisines et la pharmacie.

Toutes les curiosités et les magnificences de Paris et de ses environs sont passées en revue : Versailles, Marly, le Louvre, l'Observatoire. Il fait preuve d'un esprit très scientifique : il décrit avec précision la machine élévatoire de

Marly et les instruments des astronomes : « Il y a surtout, dit-il, une machine qu'on a nouvellement inventée pour connaître les éclipses de soleil et de lune. Ce sont plusieurs cercles, autour desquels on a marqué des chiffres et gravé le soleil et la lune. Lorsque ces cercles viennent à tourner, une petite aiguille semblable à celle d'une montre et dont le bout est rond comme un « aspre », s'étend tantôt sur le soleil et tantôt sur la lune, et suivant qu'il couvre la lune totalement ou en partie, on juge qu'un tel mois il doit y avoir une éclipse de lune de tant de pouces. Il en est de même pour le soleil. »

En somme cette relation témoigne d'une intelligence ouverte, d'une culture étendue et de dispositions de caractère très aimables, jointes à un rare talent de description.

IV

Wasif Efendi fut l'un des plus distingués parmi les historiographes turcs. Il reçut cette charge du sultan Sélim III, et il continua ʿIzzi qui avait poussé la rédaction des Annales ottomanes jusqu'aux dernières années du règne de Mahmoud. Une partie de l'œuvre de Wâsif est remplie par l'histoire de la guerre qui eut lieu entre la Russie et la Porte de 1769 à 1774.

En reliant entre eux, comme l'a fait Caussin

de Perceval (1), tous les passages des Annales relatifs à cette guerre, c'est-à-dire en laissant de côté ceux qui se rapportent à d'autres provinces, et en ôtant une partie des métaphores que le goût turc d'alors réclamait, on obtient un exposé bien conduit, d'un style noble et large, teinté de cette légère nuance de mélancolie que l'on trouve souvent chez les écrivains de cette nation.

La guerre était motivée par les accroissements de la Russie en Pologne, à la suite de l'élection de Poniatowski. Un grand seigneur polonais, Potocki, était venu demander le secours de la Porte. Le sultan Moustafa III était d'avis de déclarer promptement la guerre. En vain le grand vizir essaya-t-il de l'en dissuader en montrant qu'on n'était pas prêt. Son avis déplut et il fut destitué.

Wâsif raconte les pompes qui eurent lieu à l'occasion du départ de l'armée :

« La cérémonie d'usage pour l'inauguration du général en chef eut lieu dans le courant du mois de Chewal. Les Ulémas, les Cheïkhs, tous les grands fonctionnaires de l'empire, se rendirent chez le vizir et plantèrent dans la cour de son

1. *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes*, depuis l'année 1769 jusqu'à l'année 1774, tirée des Annales de l'historien turc Vassif-Efendi, par P. A. Caussin de Perceval, Paris, 1822.

hôtel le *tough*, marque du commandement. On égorgea des victimes et on fit aux pauvres des distributions d'argent. Les différents corps d'ouvriers et d'artisans de tout genre, qui suivent ordinairement les troupes, furent organisés et envoyés à la plaine de Davoud Pacha, qui était le lieu indiqué pour le rassemblement des troupes. Ils y dressèrent des tentes pour l'armée ; et deux jours après, les Janissaires, ayant à leur tête leur agha, passèrent en revue devant le Grand-Seigneur et allèrent les premiers camper sous les tentes préparées dans la plaine. Le lendemain, les canonniers, le train et les autres compagnies vinrent en pompe se réunir à eux. »

Le 18, les vizirs, les deux Kadi-asker et les grands de la Porte, accompagnant le grand vizir et le cheïkh ul-islam, se rendent au palais impérial. Le Grand-Seigneur fait revêtir ces deux personnages de robes d'honneur. Au grand vizir qui était en même temps généralissime, il donne en outre un sabre, un arc, un carquois et deux aigrettes enrichies de pierreries. « Enfin l'étendard sacré est tiré de sa boîte » et remis aux mains du vizir. Celui-ci, monté sur un cheval magnifiquement harnaché, et escorté des principaux officiers de l'Empire que guidait l'étendard, traverse Constantinople, sort par la porte de Top Capou et se rend au camp de Davoud Pacha. Le Sultan vient quelques jours

après faire une visite au camp, et l'armée se met en marche. Un des premiers soins du vizir dans cette marche est de se saisir de quelques chrétiens qui s'étaient introduits dans l'armée comme médecins et que l'on accusait d'empoisonner les soldats. Ils furent mis à la question ; on leur fit avouer qu'ils étaient des espions russes et on les décapita.

Cette guerre présente peu de grands faits capables de fournir à l'historien la matière de pages énergiques ou brillantes ; le récit n'en est pas moins d'une lecture attachante et présente beaucoup de détails suggestifs pour la connaissance de l'état d'esprit des combattants turcs et de leur psychologie. C'est ainsi que l'annaliste raconte que :

Les grands de l'Empire ne croyaient pas que la Russie pût avoir une escadre dans la Méditerranée. Des puissances chrétiennes avertissaient la Porte que la Russie avait des projets contre la Morée. Le divan n'ajoutait point foi à leurs avis et « traitait cette idée de vision ridicule ». Cependant une division de vaisseaux russes vient soulever les Maniotes, fait prisonniers ou massacre tous les Musulmans de Misistra. « Le détail des atrocités qui furent commises dans Misistra par les Maniotes, dit l'annaliste, ferait frémir d'horreur. Des enfants nouveau-nés furent précipités du haut des minarets. Mille

autres barbaries de ce genre retracèrent le tableau de la férocité des peuples sauvages. »

La guerre navale qui se déroula alors offre quelques beaux traits. Le Capitan-Pacha rencontre les Russes dans le canal qui sépare Chio du continent. « Au plus fort de l'action, le brave Hasan-Bey, qui montait le vaisseau amiral musulman, aborde le vaisseau amiral russe. Un combat opiniâtre s'engage. Les ennemis sentent que la résistance est inutile et que leur bâtiment va être pris ; dans leur désespoir, ils y mettent le feu. Les navires étaient accrochés l'un à l'autre. Les Musulmans ne peuvent parvenir à se détacher des Russes et à se garantir de l'incendie. Les deux vaisseaux s'embrasent et sautent à la fois avec un épouvantable fracas. Le commandant Hasan-Bey eut le bonheur de se sauver. »

Notre annaliste donne parfois de bons détails techniques. Il parle ainsi d'efforts qui furent faits dans le courant de la guerre pour améliorer l'artillerie : « On fondait des canons à Constantinople. Ceux dont on s'était servi jusqu'ici étaient trop pesants et de trop gros calibre. Leurs affûts trop massifs et trop élevés en rendaient la manœuvre et le transport très difficiles. L'*arabadji-bachi* (le chef des charrois) désigna le poids que chaque pièce devait avoir pour être d'un usage commode. On travailla avec

activité d'après les idées qu'il présenta, et l'on fit en peu de temps une assez grande quantité de canons dont la charge était de cent dragmes jusqu'à trois ocques de poudre. On leur donna des affûts légers et solides. On en fit parvenir 60 par terre à Babadaghi (lieu où les troupes avaient leurs quartiers d'hiver) ; les autres furent mis sur des bâtiments qui les débarquèrent à Carakherman. Dix des plus petits, après avoir été éprouvés à charge double, furent rangés devant la maison du grand vizir. Le reste fut confié au *Topdji-bachi* (le chef des canonniers). »

Wâsif Efendi a l'esprit philosophique et sage, et est très pacifiste. Comme les pacifistes, il apprécie les qualités défensives d'une race ou d'une armée plus que ses qualités offensives, et il ne craint pas de dire que les Ottomans sont faibles en rase campagne, mais que leur défense dans les places est admirable. A propos d'une défense de Silistrie par les Turcs, qui fut couronnée de succès, il écrit ces lignes :

« Si les troupes ottomanes avaient montré dans toutes les occasions le courage qu'elles déployèrent dans celle-là, elles auraient toujours obtenu la palme de la victoire, et la terreur de leurs glaives se serait répandue dans toutes les contrées... Mais il est vrai que si le soldat musulman n'est pas resserré dans une enceinte étroite, il se bat rarement avec toute la bravoure

dont il est capable. Il lâche pied lorsqu'il voit les routes du salut ouvertes de tous côtés autour de lui. L'expérience l'a prouvé souvent, et c'est ce qui a fait dire à Bonaparte, actuellement premier Consul des Français, que dix mille hommes de troupes bien disciplinées suffisaient pour vaincre en plaine une armée de cent mille Musulmans ; mais qu'une armée de cent mille hommes ne suffirait pas pour forcer dix mille Musulmans renfermés dans une forteresse. »

Wâsif, qui ne craint pas de critiquer les ministres, dût le tort remonter parfois jusqu'au sultan, blâme le divan de n'avoir pas accepté la paix offerte par la Russie dans la seconde année de la guerre. Les conditions auraient alors été moins dures ; et à ce propos il cite ce texte de Ménavi, tiré d'un ouvrage intitulé *Commentaire du petit Compendium* : « Dans le cas où la fortune favorise les infidèles, et où les vrais croyants sont accablés sous les coups de l'ennemi, une paix qui met à l'abri les biens et la vie des Musulmans doit être regardée comme un véritable triomphe. » Telle aurait dû être, ajoute l'annaliste, la règle de la Porte dans ces circonstances désastreuses.

Wâsif, qui recommande la résignation dans le malheur, loue la modération dans la victoire. Il rapporte une belle réponse faite par le plénipotentiaire turc au délégué russe, lorsqu'il

s'agit de mettre fin à cette longue guerre. Le délégué turc se plaignait que les conditions fussent trop dures. — Vous nous en auriez fait d'encore plus dures, lui dit le Russe, si la fortune vous avait favorisés. — A quoi le délégué ottoman répond avec fierté : « La Porte pourtant n'abusa point de sa victoire, lorsque votre souverain Pierre, vaincu et enveloppé par l'armée musulmane, était réduit aux dernières extrémités (1) et n'avait d'autre nourriture que l'écorce des arbres. Alors le Khân des Tartares et plusieurs généraux conseillaient au grand-vizir d'attaquer le Czar et de le contraindre à se rendre prisonnier avec tous ses soldats » ; mais Baltadji Méhémed se contenta d'exiger de lui la promesse de la restitution d'Azof à la Porte. Cette promesse fut ensuite éludée et son inexécution est un des faits « qui dévoilent la politique astucieuse de la Russie ».

La paix fut donc conclue à Kaïnardjé, pénible pour la Turquie. Wâsif s'en console en philosophe : « La guerre, dit-il, n'offre que des chances douteuses de victoire, accompagnées de pertes inévitables d'hommes et d'argent. La paix, par quelque sacrifice qu'on l'obtienne, présente toujours un bien assuré, celui de donner le repos

1. V. Voltaire, *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*, seconde partie, chap. Ier, Campagne du Pruth.

aux nations. » Il recommande le système de l'équilibre entre les peuples, qui devait être la doctrine dominante de la diplomatie au XIXe siècle : « Lorsqu'un peuple s'agrandit et s'élève aux dépens d'un autre, tous les gouvernements doivent, pour leur propre sûreté, se réunir contre l'oppresseur et poser une barrière à son ambition. » Malheureusement ils ne suivent pas toujours cette sage règle ; au lieu de soutenir le vaincu, ils prennent leur part de ses dépouilles. C'est ce que fit alors la cour de Vienne, malgré les sympathies qu'elle avait exprimées à la Porte : elle prit possession d'un vaste district de la Moldavie. « La Porte, épuisée par une lutte longue et désastreuse, dut souffrir ce nouvel envahissement, et ferma les yeux sur une perfidie dont elle ne pouvait se venger. »

Nous n'avions pas l'intention de parler dans ce volume d'auteurs musulmans très modernes. Cependant nous croyons pouvoir faire une exception pour un beau fragment historique dû au Colonel AHMED DJEVAD BEY, qui complètera bien ce chapitre. Cet écrivain fort distingué a commencé sous le titre *Etat militaire Ottoman, depuis la fondation de l'Empire jusqu'à nos jours* (1), une histoire de l'armée turque

1. Trad. en français par G. Macridès, Paris, 1882.

qui devait être une œuvre monumentale ; le premier volume a seul paru ; mais ce volume est consacré aux Janissaires.

Parmi les pièces relatives à cette milice célèbre, Djevad Bey donne le firman qui en décréta la suppression (1). Cet acte fut rédigé par le Beylektchi Pertew Efendi. Le style en est fort beau ; on peut prendre ce morceau comme un exemple typique de l'éloquence officielle des Turcs.

« Les Janissaires, jadis régulièrement organisés, ont rendu à l'État de grands services. Le courage avec lequel ils exposaient leurs poitrines aux coups de leurs adversaires, leur constance inébranlable sur le champ de bataille, leur soumission à leurs chefs, ont procuré souvent la victoire à nos armes. Mais ensuite un mauvais esprit s'est introduit parmi eux. Leur obéissance s'est changée en insubordination. Depuis un siècle, dans toutes les campagnes qu'ils ont faites, semant de faux bruits contre leurs généraux, ils ont refusé d'obéir à leurs ordres. Ils ont pris honteusement la fuite et ont livré, par leur lâcheté et leur indiscipline, nos places fortes et nos provinces aux ennemis de l'Empire.

1. Il y a un livre d'Essad Efendi, historiographe du règne du sultan Mahmoud II, intitulé *Ussi-Zaffer*, qui traite exclusivement de la suppression des Janissaires. Trad. par Caussin de Perceval, Paris, 1833.

Ces ennemis, bientôt encouragés par l'idée de notre faiblesse, ont élevé mille prétentions insolentes, ont espéré briser l'œuf de l'islamisme et nous ont entourés d'une ceinture de dangers.

Alors le sentiment de l'honneur musulman s'est réveillé. On a voulu venger tant de défaites. On a senti que nos adversaires ne devaient leurs faciles victoires qu'à la connaissance de l'art militaire, et l'on a entrepris trois fois d'organiser des troupes disciplinées. Trois fois les Janissaires, impropres eux-mêmes au service, n'ont pas voulu permettre qu'on formât des hommes capables de les remplacer. Ils se sont révoltés, et ont détruit l'utile édifice qui commençait à s'élever. Plusieurs Sultans mêmes, qui étaient pour le monde ce que l'âme est pour le corps, ont été leurs victimes et ont perdu la vie dans les catastrophes causées par leurs séditions. »

Un autre document donne quelques détails de plus sur la situation abusive que s'était créée le corps des Janissaires ; c'est le projet d'ordonnance pour la création du corps des Echkendjis, destiné à les remplacer :

« Autrefois, les Janissaires étaient tous soldats actifs (Echkendjis) touchant la solde portée en leur nom sur les rôles. En campagne, ils étaient sous les drapeaux, prêts à exécuter les ordres de leurs officiers. C'était là ce

que prescrivaient les règlements. En l'année 1152 (1736), lors de la guerre de la Morée et de la conquête de la forteresse de Nauplie, des Echkendjis, par l'entremise de personnages imprévoyants, obtinrent, quoiqu'encore valides, des traitements de retraite en récompense de leurs services, et commencèrent à introduire parmi les militaires retraités le funeste usage de vendre les titres de l'*Eulufé* à des individus étrangers à l'armée. Cet abus s'est insensiblement accru, au point que l'Odjak n'a presque plus compté de véritables hommes de guerre ; il n'a plus été qu'un grand corps désorganisé dans lequel, à la faveur du désordre, des espions se sont glissés, et ont suscité des mouvements séditieux. Nos ennemis cependant en ont profité pour nous nuire ; enhardis par notre faiblesse, ils ont osé étendre leurs mains impures vers l'œuf éclatant de blancheur de l'honneur musulman. »

Quant aux faits particuliers ayant immédiatement précédé et motivé la suppression, ils sont relatés dans le firman déjà cité : « Sourds à la voie de la religion et aux avis réitérés des docteurs de la loi, les Janissaires se sont soulevés dans la nuit de jeudi. Ils ont attaqué d'abord l'hôtel de leur Agha, ensuite l'hôtel du grand-vizir et d'autres maisons qu'ils ont saccagées. Ils ont commis toutes sortes d'horreurs

et d'infamies ; ils ont été jusqu'à déchirer à coups de couteau les Corans qui tombaient sous leurs mains. Aux cris de « A bas l'exercice ! » ils ont fait éclater leur fureur, et tournant contre le gouvernement les armes mêmes qu'il venait de leur confier pour servir à leur instruction, ils se sont mis en révolte contre leur souverain légitime. »

On se rend compte de la force du goût littéraire chez les Turcs si l'on songe que ces pages, d'un calme harmonieux et d'une si noble tenue de style, concluent à l'égorgement d'une vingtaine de milliers d'hommes.

CHAPITRE VII

LA PHILOSOPHIE POLITIQUE

Mawerdi. — Le grand sociologue arabe Ibn Khaldoun. — Un érudit philosophe : Djahiz. — Le ministre persan Nizam el-Moulk. — Abou'l-Fazl, ministre de l'empereur indien Akbar.

I

La philosophie politique est un très beau chapitre de l'histoire littéraire de l'Orient. Dans les trois grandes langues musulmanes, arabe, turc et persan, on trouve sur ce sujet des ouvrages d'une haute valeur. Et ces ouvrages mêmes sont très distincts entre eux. Il en est, comme celui de Farabi sur la *Cité Modèle*, qui sont des adaptations de la philosophie hellénique. D'autres, comme le traité de Mâwerdi, dont nous allons parler, sont une sorte de théorie philosophique du droit coranique. Quel-

ques-uns, comme les célèbres *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, sont des œuvres d'historiens profonds et observateurs. D'autres sont dus à des ministres philosophes qui ont tiré leurs théories de la pratique ou qui se sont efforcés de les y faire entrer ; c'est le cas des ouvrages de Nizâm el-Moulk et d'Abou'l-Fazl. On en trouverait encore qui sont dus à des poètes mystiques comme Sa'adi, ou à des moralistes populaires comme le *Kalilah et Dimnah* ; quelques-uns même sont l'œuvre de citoyens d'esprit perspicace et libre, qui ont réfléchi sur le gouvernement et la destinée de leur pays ; tel celui du Kadi Abou Yousof qui vécut sous Haroun er-Réchîd, ou celui de Qoutchi Bey, auteur du XVII[e] siècle qu'on a appelé le Montesquieu des Turcs. Il serait donc aisé de faire tout un volume sur ce sujet ; nous devrons nous contenter de lui consacrer ces quelques articles.

El-Maverdi est un jurisconsulte de Basrah et de Koufah qui fut grand Kâdi à Ostowâ près de Nîsâbour, puis se fixa à Bagdad. Il mourut en 450 (1058) à l'âge de 86 ans, laissant un volume intitulé les règles du pouvoir, *el-ahkâm es-Sultânie,* qui ne fut vraisemblablement publié qu'après lui (1). On trouve dans cet

1. *Kitâb el-ahkâm es-sultaniyeh, Constitutiones poli-*

ouvrage une théorie du khalifat et du vizirat qui est intéressante. La première phrase, définissant le khalifat, est belle : « On appelle khalifat l'autorité dont est investie la personne qui remplace le Prophète, dans la double mission de défendre la foi et de gouverner ce monde.» La question se pose alors de savoir si l'existence d'un khalife est nécessaire pour des motifs rationnels, ou si c'est une règle dérivée de la loi religieuse. Une école soutient que la nécessité du khalife dérive de la raison ; une autre dit que la raison ne proclame pas directement la nécessité du khalifat, mais seulement celle, pour tout homme sage, de se préserver de la discorde, de prendre la justice pour base de ses relations, « et de régler sa conduite sur son propre entendement et non sur l'entendement d'autrui ». C'est là un système moral très subjectiviste ; et ce serait le système naturel, d'après ces philosophes. Mais la loi en a décidé autrement : elle a posé une autorité au dehors, à laquelle elle a enjoint d'obéir.

Lorsqu'il n'y a pas de khalife, il se forme

ticae, éd. R. Enger, Bonn, 1853. — *El-ahkam es-Soulthanîya, traité de droit public musulman d'el-Mâwerdi*, trad. par le C[te] Léon Ostrorog ; 2 tomes ; le 1[er] en 2 fascicules ; le second tome est consacré à la théorie de la guerre sainte. Les statuts gouvernementaux, trad. Fagnan, Alger, 1915. On peut voir sur l'auteur : R. Enger, *de vita et scriptis Mâwerdi*, Bonne, 1851.

dans la nation un groupe de personnes capables d'en élire un, et un groupe de personnes capables d'être élues. Les autres, dans cet intervalle, n'ont point de devoir si ce n'est d'attendre. Mâwerdi essaie de préciser les conditions qui forment ces groupes ; ces conditions sont analogues à celles qui sont requises en jurisprudence pour la validité du témoignage ; si l'on n'est pas très exercé dans les questions de droit, elles peuvent paraître un peu vagues. En ce qui concerne les électeurs, il y en a trois : la justice, la science et la sagesse. Les conditions pour l'éligibilité ne sont guère plus précises, si ce n'est sur la question de race : Le khalife doit être de la tribu de Koréïch, car la nation s'est unanimement décidée en ce sens. La nomination du khalife est aux yeux de Mâwerdi un véritable « contrat ». Ce contrat est rendu parfait par la prestation de l'hommage qu'accomplissent les électeurs. L'usage et l'accord de la nation permettent de former le contrat par une disposition émanant du précédent khalife. De là la théorie du successeur désigné.

L'auteur étudie ensuite ce qui peut faire déchoir le khalife : « Deux choses constituent une altération d'état, ayant pour effet de le faire déchoir du khalifat : la première est une lésion morale détruisant en lui la qualité de juste ; la seconde, une lésion physique. » Cette

première condition est bien large et l'interprétation en est bien élastique ; Mâwerdi la subdivise en deux autres qui ne la précisent guère : « La lésion morale pouvant atteindre le khalife dans sa qualité de juste est de deux sortes : 1° l'impiété par l'effet de laquelle il obéit aux passions ; 2° l'impiété par l'effet de laquelle il devient la proie du doute. » Et ces deux cas sont encore subdivisés ; c'est une analyse d'un goût très scolastique.

Il y a une théorie du même genre sur les vizirs. Mâwerdi distingue deux sortes de vizirs : Le vizir de délégation auquel le khalife transmet véritablement ses pouvoirs, et le vizir d'exécution qui n'est chargé que de réaliser les décisions prises par le khalife. Le droit pour le khalife de transmettre ses pouvoirs a besoin d'être justifié théoriquement. Des différences importantes séparent ces deux sortes de vizirs. Ainsi l'on peut choisir un vizir d'exécution parmi les Juifs ou les Chrétiens, mais non pas un vizir de délégation. Le vizir d'exécution ne peut de lui-même ni rendre la justice, ni nommer aux grandes charges, ni mettre les armées en campagne ou diriger les opérations militaires, ni administrer le trésor public. Le vizir de délégation a ces quatre pouvoirs. Il ne peut y avoir à la fois qu'un seul vizir de délégation ; il peut y avoir plusieurs vizirs d'exécution.

Semblable analyse est faite pour les gouverneurs de provinces. Il y a deux espèces de gouverneurs : ceux qui sont librement choisis par le khalife ou par son vizir, et ceux qui s'imposent par l'usurpation. Les premiers ont dans leurs attributions « l'organisation de la force armée, le cantonnement des troupes », la fixation de la solde, si elle n'est pas déjà fixée par le khalife ; l'administration de la justice et la nomination des fonctionnaires de l'ordre judiciaire ; la perception de l'impôt foncier (*Kharâdj*) et des aumônes ; la nomination des agents de perception ; la défense de la foi, la protection de la vie et des biens des habitants, « l'attention à ce qu'il ne soit apporté au dogme aucune altération » ; la direction de la prière du vendredi comme délégués du khalife ; le soin de faciliter le pèlerinage. Enfin, si la province gouvernée est frontière, à tous ces devoirs s'ajoute celui de la guerre sainte contre les infidèles du voisinage, avec, pour corollaire, le droit de répartir le butin entre les combattants et de retenir le quint pour les personnes qui y ont droit.

Les théories de Mâwerdi sont quelquefois bien systématiques et bien fines pour représenter la réalité historique ; mais elles n'en sont pas moins très jolies comme analyse.

II

L'Afrique Musulmane fournit un sociologue de premier ordre en la personne d'Ibn Khaldoun. Aucun esprit n'eut jamais une conception plus nette de ce que peut être la philosophie de l'histoire. La psychologie des peuples, les causes qui la font varier, le mode de formation et d'évolution des empires, la diversité des civilisations, ce qui les développe ou ce qui les entrave, ce sont là les questions qu'il se pose de la manière la plus consciente dans ses célèbres *Prolégomènes* (1). Ce n'est guère qu'au XVIIIe siècle que nous trouvons chez nous des auteurs ayant ainsi spéculé sur l'histoire. Ibn Khaldoun est un esprit de la famille des Montesquieu, ou de l'Abbé de Mably, un ancêtre de nos sociologues modernes tels que Tarde ou l'orientaliste Gobineau.

Nous ne pouvons raconter ici sa vie en détail, pressé que nous sommes d'analyser ses idées. Il l'a écrite longuement lui-même. On trouvera cette autobiographie en tête de ses *Prolégomènes*. On y verra qu'il naquit à Tunis en l'an

1. Les Prolégomènes d'Ebn Khaldoun (*al-Muqaddam*), éd. Quatremère, *Notices et extraits*, t. 16-18 ; trad. M. G. de Slane, *id.*, t. 19-21. Le tome 19 est de 1862. — Pour la bibliographie, V. Brockelmann, *Gesch. d. ar. Litteratur*, II, p. 244.

732 (1332), qu'il servit divers princes comme le Mérinide Abou Inan de Fez, qui l'emprisonna.

Il servit aussi un roi de Tlemcen de la famille des Béni-Zéyân, qui reprit Tlemcen aux Mérinides. L'abbé Bargès a écrit d'importants ouvrages sur cette dynastie des Béni Zéyân, rois de Tlemcen, ouvrages datés de 1852, 1887, et qui intéressent la biographie d'Ibn Khaldoun. — Un frère cadet de celui-ci était à la cour du même roi comme secrétaire et écrivit aussi sur l'histoire de ces régions; il avait un talent de poète que l'abbé Bargès admire beaucoup. Le grand Ibn Khaldoun, qui avait pourtant assez d'autres mérites, regretta de n'avoir pas cultivé la poésie comme son frère. Le roi aussi, dont le nom est Abou Hammou, était poète, vraiment distingué, et d'un caractère affectueux et sympathique. Il avait été élevé à la cour de Grenade, où les sciences et les arts étaient en honneur ; et il a fait construire de beaux monuments. — L'abbé Bargès n'est pas très aimable pour Ibn Khaldoun (Abd er-Rahman). Outre qu'il lui reproche de manquer d'ordre et de méthode, il dit qu'il avait pour principe de conduite et de morale politique de quitter un parti ou d'en embrasser un autre dès que son intérêt ou sa sécurité personnelle le demandait. Mais pour ces époques troublées, il faut être indulgent. Selon Bargès, on appelle Ibn Khaldoun « l'historien philosophe ».

Notre auteur fut ambassadeur du Sultan de Grenade auprès de Pierre le Cruel qui chercha en vain à se l'attacher. Plus tard il vint au Caire où il remplit tour à tour les emplois de Professeur et de Kâdi. Il se retira quelque temps dans un bien qu'il avait acheté au Fayoum, et écrivit là une partie de son œuvre. L'invasion de Tamerlan en Syrie l'arracha aux études; il prit part à la campagne contre ce conquérant, et après la défaite des Mamlouks, il resta à Damas. Les habitants de cette ville l'envoyèrent au camp des Mongols pour en négocier la reddition. Timour causa longuement avec lui, et lui demanda de décrire le Magreb. Ibn Khaldoun répondit comme s'il avait le pays sous les yeux, et en donnant à son exposé un tour conforme aux idées de Timour. Celui-ci fit alors le récit de ses conquêtes, puis il l'autorisa à retourner au Caire, où il se rendit en effet. Ibn Khaldoun y fut grand Kâdi et y mourut en 808 (1406), âgé de 74 ans. C'était un homme d'une belle figure, d'une tenue élégante, bon diplomate et fin courtisan.

L'œuvre de ce grand écrivain consiste en une histoire universelle, qui est une compilation, suivie d'une importante histoire des Berbères que M. de Slane a traduite en français, et précédée d'une introduction qui forme elle-même un

gros ouvrage. C'est cette préface qui contient la philosophie politique d'Ibn Khaldoun ; on l'appelle les *Prolégomènes*. Elle constitue une vaste encyclopédie où toutes les questions sont traitées sous leur aspect philosophique. L'histoire elle-même est conçue comme une branche de la philosophie.

« Envisageons l'histoire dans sa forme extérieure, dit l'écrivain: elle sert à retracer les événements qui ont marqué le cours des siècles et des dynasties, et qui ont eu pour témoins les générations passées. C'est pour elle que l'on a cultivé le style orné et employé les expressions figurées. C'est elle qui fait le charme des assemblées littéraires où les amateurs se pressent en foule ; c'est elle qui nous apprend à connaître les révolutions subies par tous les êtres créés. Elle offre un vaste champ où l'on voit les empires fournir leur carrière ; elle nous montre comment tous les divers peuples ont rempli la terre jusqu'à ce que l'heure du départ leur fût annoncée, et que le temps de quitter l'existence fût arrivé pour eux.

Regardons ensuite les caractères intérieurs de la science historique ; ce sont l'examen et la vérification des faits, l'investigation attentive des causes qui les ont produits, la connaissance profonde de la manière dont les événements se sont passés et dont ils ont pris nais-

sance : l'histoire forme donc une branche importante de la philosophie, et mérite d'être comptée au nombre des sciences. »

Comme on le voit, l'histoire est aux yeux d'Ibn Khaldoun la critique des faits et la recherche des causes. Cette recherche nécessite l'étude de la psychologie des peuples et celle de leur civilisation. Ibn Khaldoun a le sentiment qu'à son époque la civilisation (*'omrân*) avait baissé. Plusieurs civilisations avaient déjà paru dans le monde et s'étaient en partie perdues. « Les connaissances scientifiques qui ne nous sont pas parvenues, dit-il, dépassent en quantité celles que nous avons reçues. Que sont devenues les sciences des Perses dont les écrits à l'époque de la conquête furent anéantis par ordre d'Omar? Où sont les sciences des Chaldéens, des Assyriens, des habitants de Babylone ? Où sont les résultats et les traces qu'ils avaient laissés chez ces peuples ? Où sont les sciences qui plus anciennement ont régné chez les Coptes ? Il est une seule nation, celle des Grecs, dont nous possédons exclusivement les productions scientifiques, et cela grâce au soin que prit el-Mamoun de faire traduire ces ouvrages de la langue originale. Ce prince put réussir dans son entreprise, parce qu'il trouva un grand nombre de traducteurs et qu'il dépensa beaucoup d'argent. Nous ne connaissons rien des sciences des autres peuples. »

Ceci est peut-être un peu exagéré, car il est passé aux Musulmans quelque chose des sciences ou des idées des Persans, des Indiens et des Israélites ; mais ce passage, d'ailleurs éloquent, montre quelle large idée notre auteur se fait de la civilisation.

Il analyse ensuite la formation des sociétés. Le groupement en sociétés est un fait général qui résulte de la faiblesse de l'homme isolé : « La force d'un individu seul serait insuffisante pour obtenir la quantité d'aliments dont il a besoin et ne saurait lui procurer ce qu'il faut pour soutenir sa vie... Un homme isolé ne saurait résister à la force d'un seul animal, surtout de la classe des carnassiers. »

La société suppose la souveraineté. Le souverain est pour Ibn Khaldoun un « modérateur ». Il faut empêcher les agressions mutuelles ; il faut un modérateur « qui ait une main assez ferme, une puissance et une autorité assez fortes pour empêcher les uns d'attaquer les autres. Voilà ce qui constitue la souveraineté ». Et notre philosophe compare les groupements humains aux sociétés animales : « On retrouve la souveraineté, dit-il, s'il faut en croire les philosophes, chez certaines espèces d'animaux, telles que les abeilles et les sauterelles, parmi lesquelles on a reconnu l'existence d'une autorité supérieure, de l'obéissance et de l'attache-

ment à un chef appartenant à leur espèce, mais qui se distingue par la forme et la grandeur du corps. » Mais chez les animaux la chose existe par l'effet d'un instinct, et ne provient pas « de la réflexion ni de l'intention de se procurer une administration régulière ».

Le climat agit sur le tempérament des peuples. Ibn Khaldoun étudie avec soin cette influence. Il indique par quelques tableaux largement tracés en quoi consiste la supériorité de la zone tempérée : « Dans les climats situés en dehors de cette zone, tels que le premier, le second, le sixième et le septième, l'état des habitants s'écarte beaucoup du juste milieu. Leurs maisons sont construites en roseaux ou en terre ; leurs aliments se composent de *dorra* ou d'herbes ; leurs vêtements sont formés de feuilles d'arbres dont ils s'entourent le corps ou bien de peau ; mais pour la plupart ils vont absolument nus. Les fruits de leurs contrées ainsi que leur assaisonnement sont d'une nature étrange et extraordinaire. »

Bien différents sont les habitants des climats du centre : « On trouve chez eux un caractère de mesure et de convenance qui se montre dans leur physique et leur moral, dans leur conduite et dans toutes les circonstances qui se rattachent naturellement à leur civilisation, c'est-à-dire les moyens de vivre, les habitations, les

arts, les sciences, les hauts commandements et l'empire. Ce sont eux qui ont reçu des prophètes ; c'est chez eux que se trouvent la royauté, des dynasties, des lois, des sciences, des villes, des capitales, des édifices, des plantations, des beaux-arts et tout ce qui concourt à un état d'existence bien réglé. Les peuples qui ont habité ces climats, et dont nous connaissons l'histoire, sont les Arabes, les Romains, les Perses, les Israélites, les Grecs, la population du Sind et celle de la Chine ».

L'étude du caractère des peuples donne lieu à des remarques intéressantes. Ibn Khaldoun se demande, par exemple, pourquoi les nègres sont gais et légers. Masoudi, dit-il, avait déjà cherché cette cause ; pour lui il la place dans la facilité que ces peuples ont à se nourrir. La légèreté d'esprit et l'imprévoyance sont les caractères des peuples qui vivent dans des climats où la culture est aisée. Le contraire s'observe dans des climats durs : « La ville de Fez, dans le Magreb, offre un exemple tout contraire au précédent : Étant entourée de plateaux très froids, on y voit les habitants marcher la tête baissée comme des gens accablés de tristesse, et l'on peut remarquer jusqu'à quel point extrême ils portent la prévoyance. Cela va si loin qu'un individu chez eux mettra en réserve une provision de blé suffisante pour plusieurs années,

et plutôt que de l'entamer, il ira chaque matin au marché acheter sa nourriture. » Ibn Khaldoun ajoute : « Si l'on continue ces observations en les faisant porter sur les autres climats, on trouvera partout que les qualités de l'air exercent une grande influence sur celles de l'homme. »

L'alimentation a aussi un effet sur le tempérament des peuples : Il y a des populations qui ont en abondance les céréales et les fruits : « Elles le doivent à la force de la végétation, à la bonne qualité du sol et aux grands progrès accomplis par la civilisation. » Mais chez d'autres le grain et les assaisonnements manquent tout à fait ; leur seul aliment est le lait et la chair des troupeaux. Or ces peuples soumis à des privations surpassent, en qualités physiques et morales, ceux dont l'existence est aisée : « Leur teint est plus frais ; leurs corps sont plus sains et mieux proportionnés ; ils ont le caractère plus égal et l'intelligence plus vive. » Et Ibn Khaldoun conclut de là aux avantages de la sobriété.

Ce philosophe admire beaucoup la vie simple. Quoique versé dans de nombreuses sciences, et habile à discerner ce qui contribue au progrès des arts, il loue la vie pastorale et sympathise avec les primitifs. La vie nomade et la vie sédentaire sont pour lui toutes deux conformes à la nature ; mais la première a précédé. La

campagne a été le berceau de la civilisation ; les villes lui doivent leur existence et leur population. Les habitants des campagnes sont plus braves et moins corrompus que ceux des villes, car leur sécurité dépend davantage d'eux-mêmes : « Les habitants des villes se plongent dans les jouissances que leur offrent le bien-être et l'aisance, et ils laissent à leurs gouverneurs le soin de les protéger dans leurs personnes et dans leurs biens. Rassurés contre tout danger par les troupes chargées de leur défense, entourés de murailles, couverts par des ouvrages avancés, ils ne s'alarment de rien, et ils ne cherchent pas à nuire aux peuples voisins. Libres de soucis, vivant dans une sécurité parfaite, ils renoncent à l'usage des armes et laissent après eux une postérité qui leur ressemble... Les gens de la campagne au contraire se tiennent éloignés des grands centres de population. Habitués aux mœurs farouches que l'on contracte dans les vastes plaines du désert, ils évitent le voisinage des troupes auxquelles les gouvernements établis confient la garde de leurs frontières, et ils repoussent avec dédain l'idée de s'abriter derrière des murailles et des portes. Assez forts pour se protéger eux-mêmes, ils ne confient jamais à d'autres le soin de leur défense, et, toujours sous les armes, ils montrent dans leurs expéditions une vigilance extrême. Jamais ils

ne s'abandonnent au sommeil, excepté pendant de courts instants dans leurs réunions du soir ou, pendant qu'ils voyagent, montés sur leurs chameaux ; mais ils ont toujours l'oreille attentive afin de saisir le moindre bruit annonçant le danger... A la première alerte, au premier cri d'alarme, ils s'élancent au milieu du péril, en se fiant à leur courage... Les choses auxquelles on s'accoutume donnent de nouvelles facultés et une seconde nature qui remplace le naturel inné. »

Accentuant cette appréciation, notre philosophe témoigne d'un goût très âpre de la fierté et de l'indépendance. Il va jusqu'à dire qu'un peuple ne doit pas se soumettre trop facilement aux autorités même légitimes, qu'ainsi il n'est pas bon qu'il se montre trop empressé à payer l'impôt. Les tribus à demi-sauvages, observe-t-il, sont plus capables d'effectuer des conquêtes que les autres peuples. « Dieu retint les Israélites pendant 40 ans dans le désert, afin que leurs enfants s'habituassent à l'indépendance et se rendissent capables de conquérir la terre promise. »

Ibn Khaldoun a l'idée du développement, de l'évolution des empires. Il en parle comme d'une sorte de phénomène biologique : « Les empires comme les individus, dit-il, ont une existence, une vie qui leur est propre. Ils gran-

dissent, ils arrivent à l'âge de la maturité, puis ils commencent à décliner. » Mais il fixe la durée de leur vie à une période de trois générations ou de 120 années seulement. C'est bien court, d'autant que, parlant de la noblesse, il a écrit que la noblesse d'une famille atteint son point culminant en quatre générations. La famille est donc à ses yeux plus stable que la dynastie.

Quand des empires nouveaux viennent de se fonder, la vie sédentaire y remplace peu à peu la vie nomade. Dans les formes de cette nouvelle existence, les conquérants prennent pour modèle le peuple même qu'ils ont vaincu. C'est ce qui arriva lors de la conquête arabe. « On raconte que les Arabes, vainqueurs de la Perse, prirent pour des ballots de drap les coussins qu'on leur présentait, et qu'ayant trouvé dans les magasins de Chosroës une quantité de camphre, ils le mirent au lieu de sel dans la pâte dont ils faisaient le pain. Lorsqu'ils eurent soumis les habitants de ces contrées, ils en prirent plusieurs à leur service, et choisirent les plus habiles pour être leurs maîtres d'hôtel. Ce fut d'eux qu'ils apprirent tous les détails de l'administration domestique. »

Cependant l'énergie des conquérants d'hier se perd tandis que se développe le luxe. Les conditions de leur existence nouvelle dans les

cités énervent leur tempérament : « Le caractère le plus remarquable de la vie sédentaire, c'est l'empressement qu'on y met à varier ses jouissances... On s'occupe de la cuisine, des vêtements, des tapis, de la vaisselle, et de tout le reste de l'ameublement qui convient à une belle habitation. Pour que chacune de ces choses soit bien faite et recherchée, le concours de plusieurs arts est nécessaire. Un genre de luxe en entraîne un autre ; les arts se multiplient selon la variété des fantaisies qui portent l'esprit vers les voluptés, les plaisirs et les jouissances du luxe dans tous ses modes et sous toutes ses formes. »

Quand un empire a vieilli, de nouveaux se forment, ou par démembrement quand l'autorité centrale cesse d'atteindre les gouverneurs de province, ou par conquête. Ce dernier cas se produit lorsqu'un chef voisin d'un empire affaibli « prend les armes pour l'attaquer, sous le prétexte de faire triompher un principe politique ou religieux, auquel il est parvenu à rallier son peuple ».

A l'origine, la fondation des empires précède celle des cités. La construction de la ville exigeant la collaboration de nombreux ouvriers suppose un ordre social déjà établi. Et Ibn Khaldoun émet d'abondantes considérations sur les villes et les édifices, sur les arts, sur le

commerce. Les progrès des arts suit celui de la population. « Les arts enfantés par les besoins généraux de la vie existent dans toutes les villes : on trouve partout des tailleurs, des forgerons, des menuisiers, etc. Mais ceux qui doivent leur naissance aux exigences du luxe ne se pratiquent que dans les villes renfermant une population nombreuse... Là seulement se trouvent des verriers, des bijoutiers, des parfumeurs, des cuisiniers, des chaudronniers, des fabricants de moût, de *hérisa* (1), de brocart et d'autres objets. Tant que les habitudes de luxe augmentent dans une ville, de nouveaux arts, inconnus ailleurs, s'élèvent pour y satisfaire. Dans cette catégorie, on peut ranger les bains de vapeur ; ils se trouvent seulement dans les villes qui sont grandes et bien peuplées, parce que la sensualité qui dérive du luxe et des richesses en a réclamé l'existence. »

Nous ne pouvons suivre Ibn Khaldoun dans ce qu'il dit ensuite des diverses sciences. Il n'en donne pas précisément le résumé ni les principes ; mais plutôt, toujours avec le même tour d'esprit philosophique, il fait à propos de chacune d'elles de pénétrantes observations, dit ce qu'on doit en penser, quelle est son uti-

1. *Hérisa*, mets fait de blé et de viande pilée.

lité, sa sécurité, dans quelles conditions elle se développe, etc. Ces réflexions sont appuyées d'exemples bien choisis ; quelquefois sont nommés les auteurs ou les ouvrages les plus appréciés à cette époque, ce qui est une indication intéressante. Les *Prolégomènes* ont ainsi des chapitres consacrés à : l'administration, l'agriculture, l'art de bâtir, l'art du charpentier, du tisserand, du tailleur, même l'art des accouchements, la médecine, le chant, la librairie, les sciences coraniques, les sciences des nombres et mathématiques, calcul, algèbre, géométrie, optique, astronomie ; la chimie et l'alchimie, la logique, la grammaire et la littérature. Dans ce riche répertoire d'idées et de faits, nous puiserons, pour terminer, une seule citation, assez curieuse ; elle est extraite du chapitre consacré à la librairie et a pour objet le papier (1) :

« Dans les premiers temps, le parchemin fait avec des peaux préparées s'employait pour les livres et pour les écrits émanant du Sultan, tels que dépêches, titres de concessions et actes officiels. Cet usage tenait à l'abondance dans laquelle on vivait alors, au petit nombre d'ouvrages que l'on composait, et aussi au nombre très limité de dépêches et d'actes officiels expédiés par le gouvernement. On employait uni-

1. *Notices et extraits*, t. XX, p. 407.

quement le parchemin pour les écrits, parce qu'on voulait les rendre ainsi plus respectables et en assurer l'authenticité ainsi que la durée. Plus tard il y eut un tel débordement d'ouvrages originaux, de compilations, de dépêches et de pièces officielles, que le parchemin n'était pas en assez grande quantité pour y suffire. Ce fut alors que, d'après le conseil d'el-Fadl ibn Yahya (le vizir barmékide de Haroun er-Réchîd), on fabriqua du papier ; et ce fut sur cette substance qu'il fit écrire les dépêches du Khalife et les actes officiels. Dès lors, l'usage en devint général pour les pièces émanant du gouvernement et pour les écrits scientifiques, et la fabrication du papier fut portée à un haut degré de perfection. »

Cette préoccupation de rechercher l'histoire et les causes des inventions et de leurs progrès, dans tous les genres et dans tous les arts, place Ibn Khaldoun, l'écrivain africain du XIVe siècle, à côté des meilleurs esprits de l'Europe moderne.

III

Parmi les philosophes peu soucieux des systèmes et d'un esprit vraiment libre, il en est un qui fut peut-être trop loué des Orientaux, mais qui est trop peu connu de nous, je veux dire EL-DJAHIẒ (1).

1. Abou 'Othmân 'Amr fils de Bahr. V. Brockelmann, *Gesch. d. ar. Litteratur*, I, 152.

C'est un auteur d'époque ancienne (IXe siècle). Il était de Basrah, ville alors fort intellectuelle, centre d'études religieuses et philologiques. Sous la direction de Nazzâm, il prit part au mouvement religieux des Motazélistes, puis devint lui-même chef d'une école qui porte son nom (1). Les Motazélistes sont des théologiens rationalistes ou, si l'on veut, libres-penseurs, à condition d'entendre par ce mot, non des incroyants, mais des philosophes qui traitent à leur gré les problèmes religieux et n'en remettent pas la solution à quelque autorité.

Djâhiz était extrêmement érudit, doué d'une parole agréable, avec cela fort laid. Quand on le présenta au Khalife Motéwakkil pour être précepteur de ses enfants, ce prince, rebuté par son aspect, lui fit donner dix mille dirhems et le renvoya. Son surnom lui vient d'ailleurs de ce qu'il avait le globe de l'œil saillant. Il vécut donc à Basrah, écrivant beaucoup d'ouvrages et acquérant une grande réputation. On cite un Barmékide qui, revenant d'un voyage dans l'Inde et passant par Basrah, voulut lui rendre visite alors qu'il était presque mourant, pour pouvoir dire : « J'ai vu Djâhiz ». Dans sa vieillesse il fut atteint d'une paralysie qui lui brûlait le côté droit, au point qu'on devait sans cesse

1. V. Carra de Vaux, *Avicenne*, p. 31-32.

le rafraîchir en le frottant de sandal et de camphre ; en même temps le côté gauche était si engourdi et si glacé qu'on aurait pu le taillader avec des ciseaux. Il mourut en 255 (869), à plus de 90 ans musulmans.

Masoudi (1) cite de lui quelques mots aimables qui rappellent l'esprit de notre XVIIIe siècle : A quelqu'un qui vint le voir dans sa vieillesse, il répondit par ces vers : « Je souffre d'un double mal : les douleurs physiques et les dettes. Je suis en proie, ajouta-t-il, à des maladies qui se contrarient l'une l'autre et dont une seule amène la mort ; mais la plus grave est d'avoir 70 ans passés. » Il raconta à un neveu qu'il avait blâmé un homme de s'occuper avec trop de zèle d'œuvres de charité : « Vous épuisez vos forces, lui disait-il, surmenez votre monture et fatiguez votre esclave ; modérez-vous. » Cet homme lui répliqua : « Ni le chant des oiseaux à la cime des arbres, ni la voix des chanteuses s'accompagnant du luth, n'ont pour moi autant de charme que la mélodie d'un *merci* prononcé par ceux à qui j'ai rendu service. » — Mais venons-en à ses écrits.

Aucun auteur n'est plus capricieux que Djâhiz. Un sujet semble n'être pour lui qu'un prétexte à digression. Sans cesse il passe d'une idée à

1. *Les Prairies d'Or*, t. VIII, p. 35.

une autre ; mais toujours spirituel, vif, aimable, il joue et n'ennuie pas. Il est homme d'esprit jusque dans ses erreurs ; ses pires bévues sont accompagnées d'arguments piquants qui les relèvent, comme nous allons le voir par exemple à propos de l'origine de la poésie.

Ses titres seuls sont charmants : *L'Envieux et l'envié* ; *Supériorité des noirs sur les blancs* ; *du Rond et du carré* (1) ; *Lutte du printemps et de l'automne* ; ou encore : le *Livre des Parasites* ; le *Livre des Avares* (2) ; on n'en saurait toutefois induire ce qu'il y a dans le traité. Son plus grand ouvrage, le *Traité des Animaux* (3), est une œuvre considérable où sont intercalés beaucoup de chapitres sans rapport avec les animaux, et où il ramasse les réflexions, souvenirs littéraires, vers, anecdotes, que l'animal peut suggérer. Si l'on commence la lecture de ce livre avec l'idée d'y voir un traité scientifique de zoologie, on est déçu ; si au contraire on le lit sans parti-pris, se laissant aller au caprice de l'auteur et ne lui demandant pas compte de son plan, on peut y trouver beaucoup d'agrément.

1. Onze traités de Djâhiz, réunis sous le titre *Madjmou'ah resâ'il*, Recueil de traités, ont été publiés au Caire, 1324 H.

2. *Le Livre des Avares* a été publié par Van Vloten, Leyde, 1900.

3. *Kitâb el-Hayawân.* Cet ouvrage a été édité en Orient par les soins de el-Haddj Mohammed Efendi, 1325 H.

Je ne crois pas qu'on puisse tirer de Djâhiz une philosophie ou un système ; mais on trouve chez lui au plus haut point l'esprit philosophique et le goût le plus intense de la vie intellectuelle. Dans plusieurs des premiers chapitres de son traité des animaux, il parle, on ne sait pourquoi, de l'éloge des livres et de l'histoire de l'écriture, et d'ailleurs les titres de ces premiers chapitres sont très amusants par leurs sujets et leur incohérence ; mais parcourons seulement un peu ceux qui concernent l'écriture et le goût des livres.

Il y a plusieurs passages dans les littératures orientales sur les bibliothèques et les bibliophiles; nous en avons déjà extrait un du Fakhri ; on pourrait en noter quelques-uns dans Jâkout, dans les contes (1). Djâhiz, qui est plus ancien que ces auteurs et traite le sujet longuement, peut avoir à cet égard plus d'intérêt. Sur l'amour des gros livres (beaucoup de bibliophiles de nos jours préfèrent les petits), il cite ces mots qui témoignent, sinon d'un goût parfait, au moins d'un grand zèle littéraire : « Quand un livre m'a plu, dit Ibn el-Djahm, que j'ai commencé à le trouver beau et que j'espère en retirer du fruit, vous me verriez d'heure en heure regarder combien il

1. Par exemple la description d'un beau manuscrit dans les *Mille et un Jours* (Paris, 1844, p. 183), Histoire d'Hassan Abd-allah ou les Clefs de la Destinée.

reste de folios, de crainte que la matière ne s'épuise et que son cœur ne se vide ; tandis que, si le volume est épais, s'il y a beaucoup de pages et beaucoup de lignes à la page, alors je sens ma subsistance assurée, et ma joie est complète.» Le même Ibn el-Djahm dit : « Je n'ai jamais lu de gros livres sans en tirer quelque fruit ; mais je ne saurais dire combien j'en ai lu de petits, dont je suis sorti tel que j'y étais entré. »

Et à côté de ces mots vient cette amusante anecdote : El-'Otbi dit un jour à Ibn el-Djahm : « N'est-ce pas merveilleux ? Un tel lisait Euclide avec la jeune esclave de Selmawéïh, le même jour qu'elle, à la même heure ; et la servante avait déjà fini le livre, quand lui n'avait pu encore dépasser le premier chapitre. Cependant c'était un homme libre, et elle n'était qu'une servante ; et il avait plus de désir de lire le livre, que Selmawéïh n'en avait d'instruire son esclave. »

Puis Djâhiz se met à parler des livres d'une certaine secte manichéenne assez mal connue, les Zendîq ; et, cherchant d'où leur vient le goût des livres, il soulève tout de suite des questions délicates de psychologie religieuse, et donne des détails d'érudition fort curieux. « Ibrâhim es-Sanadi me dit un jour : J'envie le goût des Zendîq pour les feuillets d'un blanc pur, pour l'encre bien noire dissoute avec du borax, et

pour les belles écritures ; car je ne vois pas de feuillets comme les leurs, ni d'écritures plus belles. Or lorsque l'on aime l'argent et qu'on est économe, la libéralité dans les dépenses de livres prouve qu'on estime la science, et l'estime de la science prouve l'élévation du caractère. — Je répondis à Ibrâhim, dit Djâhiz : La dépense des Zendîq pour leurs livres ressemble à celle que les Chrétiens font pour leurs temples. Si les livres des Zendîq étaient des livres de science et de philosophie, des livres de méthode et de démonstration, ou encore des traités faisant connaître les portes des arts ou les voies du commerce, ou les constitutions de sociétés, ou les calculs mathématiques, ou les différents genres de métiers auxquels s'adonnent les hommes, alors on pourrait penser qu'ils honorent la science. Mais ces gens n'ont là que le sentiment religieux qui pousse quiconque estime sa secte. Leur dépense est comme celle des Mages pour leurs pyrées, des Chrétiens pour leurs croix d'or, des Hindous pour les sanctuaires de leurs Bods.

Si les Musulmans avaient le même sentiment, s'ils pensaient que tant de luxe porte à la piété, excite à l'humilité, ils en feraient autant avec leur superflu, que n'en font les Chrétiens avec toutes leurs ressources. J'ai vu la mosquée de Damas à une époque où l'un de ses gouverneurs avait adopté ce système ; et l'on sait qu'à ce

moment personne ne désirait la visiter. Mais quand vint 'Omar fils d''Abd el-'Azîz, il y fit mettre des housses, il la recouvrit de coton; il fit recuire les chaînes des chandeliers pour en ôter l'éclat, pensant que cette manière de faire était plus conforme à l'esprit de l'islam, et que toute cette magnificence ne servait qu'à distraire les cœurs et à les détourner de l'humilité.

Et ce qui prouve bien ce que nous disons, c'est qu'on ne trouve pas dans les livres des Zendîq par exemple des informations rares, des morceaux littéraires, de la philosophie étrangère, ni questions de théologie rationnelle, ni enseignement des arts, de la construction des outils, de l'agriculture, de la guerre, ni disputes entre sectes, mais seulement la mention de la lumière et des ténèbres, les mariages des Satans, les amours des 'Ifrîts, ... les fables de Shakloun et de la chouette, et autres histoires ridicules. »

Suivent quelques citations, vers, conversations ou anecdotes sur des bibliophiles, où paraissent encore plusieurs jolis détails. On demande à un amateur de montrer son exemplaire des poésies de tel auteur. Il était dans une reliure de cuir de Koufah, enroulé de deux couvertures, et d'une calligraphie superbe. Quelqu'un lui dit : « Tu as bien perdu ce que tu as dépensé pour ce livre. — Non, dit-il, la science rend en proportion de ce qu'on lui donne. Cependant,

si j'avais pu confier cette œuvre à la bile de mon cœur et la donner en garde à mon intelligence, — c'est-à-dire l'apprendre par cœur, — je l'aurais fait. »

Des livres, Djâhiz passe aux inscriptions. Il en fait en quelque sorte la philosophie, et énumérant quelques inscriptions célèbres de son temps, il donne plus d'une indication précieuse.

« Les anciens hommes, dit-il, formaient l'écriture en creux dans les rochers, ou la ciselaient sur la pierre ou la gravaient sur les bâtiments. L'écriture était tantôt en creux, tantôt en relief. Elle donnait la date d'un fait important, ou conservait un pacte conclu dans une occasion considérable, ou un avis que l'on croyait utile, ou bien encore elle faisait revivre un personnage illustre dont on voulait rendre la mémoire éternelle. Telles sont les inscriptions placées à la coupole de Gomdân, à la porte de Kaïrowân, à celle de Samarcande, sur le pilier de Mareb, sur la base *el-Mochaqqar*, sur l'*ablaq el-fard*, à la porte d'Edesse. On les plaçait dans des lieux connus, dans des endroits fréquentés, et dans des situations autant que possible à l'abri de l'usure, de façon que le passant pût les voir dans la suite des siècles. »

« A l'époque du paganisme, les gens appelaient un scribe quand ils avaient à conserver le sou-

venir d'un serment ou d'une offrande, tant pour en marquer l'importance que pour en écarter l'oubli. » Cette disposition est commune à toutes les nations : « Tous les peuples ont cherché à conserver de quelque manière leurs souvenirs et leurs hauts faits. Les Arabes du paganisme se sont d'abord servi dans ce but de la poésie. La poésie donnait le mérite de l'expression au poète solliciteur et louangeur, et le mérite du bienfait au personnage sollicité et loué. Les Persans préféraient lier leurs souvenirs à des bâtiments, et ils édifièrent par exemple la maison blanche d'Istakhr, bâtie par Ardéchîr, celle d'el-Médaïn, des villes, des forteresses, des ponts, des chaussées, des sépulcres. Les Arabes voulurent ensuite imiter les Persans dans la construction. Ils délaissèrent la poésie et bâtirent Gomdân, la Ka'bah de Nedjrân, le château de Mared, celui de Mâreb, celui de Cho'oub, l'Ablaq el-Fard, etc. Les Perses ne permettaient la possession des monuments illustres, comme ils ne permettaient l'usage des noms nobles, qu'aux hommes de grande maison. Ainsi faisaient-ils pour les tombeaux, les bains, les coupoles vertes, les créneaux sur le mur de la maison ou la voûte sur le vestibule, et autres choses semblables... »

Mais, remarque Djâhiz, les livres ont plus de durée que les pierres et les murailles, car

il est dans le caractère des rois d'effacer les traces de ceux qui les ont précédés, et de faire cesser le souvenir de leurs ennemis. Combien de villes n'ont-ils pas ruinées dans ce but ? C'est ce qui est arrivé à la plupart des châteaux du temps des Perses ou du paganisme arabe ; c'est ce qui arrive encore au temps de l'Islam. Othmân a démoli la coupole de Gomdân ; il a ruiné les fortins qui étaient à Médine. Ziâd a détruit tous les châteaux et ouvrages appartenant à Ibn 'Amir ; nos maîtres ont démoli les villes de Syrie appartenant aux enfants de Merwân. »

Vient alors une idée qui, au premier abord, nous semble singulière et témoigner d'une ignorance bien étrange à la suite de tant d'érudition. L'auteur nous apprend que la « poésie est jeune, en bas âge ; que les premiers qui en frayèrent la voie sont Imrou'l-Kaïs, fils de Hodjr et Mahalahel fils de Rébî'ah », célèbres auteurs de Mo'allakah. Cette prétention de faire naître la poésie dans l'humanité avec les Mo'allakah laisse un moment confondu. En y réfléchissant, on se souvient qu'en effet les Arabes n'ont point eu connaissance, ni des poésies grecques, ni des poésies de la Perse ancienne, les souvenirs de celle-ci ayant dû être conservés en prose avant l'époque de Firdousi. Pourquoi en a-t-il été ainsi ? Je ne sau-

rais le dire. Il y a là une question d'histoire littéraire que je laisse aux curieux. Djâhiz, qui connaît assez bien la science de la Grèce antique, ne soupçonne pas l'existence de sa poésie : « Les livres d'Aristote, continue-t-il, ceux de Platon, puis ceux de Ptolémée, d'Hippocrate, de tel et tel encore, ont précédé de nombreux siècles l'apparition de la poésie... Calculez, dit-il encore, quel a été l'âge de Zorârah, et combien d'années se sont écoulées entre sa mort et la naissance du prophète, nous voyons que la poésie date d'à peu près un siècle et demi, deux cents ans au plus avant la révélation de l'islam. »

« Le mérite de cette poésie, dit ensuite très justement Djâhiz et non sans un certain orgueil, ne peut être senti que des Arabes et de ceux qui parlent leur langue ; car la poésie est intraduisible ; avec le mètre s'en va tout ce qui faisait sa beauté. Elle n'est plus que de la prose, et inférieure encore à ce que serait la traduction d'un original en prose. » Et à ce propos, il fait les réflexions les plus fines et les plus judicieuses sur les traducteurs, leurs devoirs, la difficulté des traductions, et il va même jusqu'à une conception très nette des erreurs possibles et de la critique des textes :

Tous les peuples, rouges ou noirs (*sic*), ont besoin de connaître les règles de la religion et

des arts, de se communiquer ce que leur a appris leur expérience ancienne ou nouvelle. C'est pourquoi on a traduit les livres de l'Inde, la sagesse des Grecs, la littérature des Perses ; certains ouvrages en sont devenus plus beaux, d'autres y ont perdu. Des livres sont traduits de nation à nation, de siècle en siècle, de langue en langue, et parviennent jusqu'à nous. Certaines personnes disent que jamais le traducteur ne rend exactement la pensée de l'auteur dans les particularités de ses intentions, dans la délicatesse de ses termes, qu'il s'en tient à l'essentiel de ce qu'on lui a confié, à ce qu'il est indispensable de transmettre ; autrement il devrait posséder des mots et des expressions le même sentiment que l'auteur du livre. Depuis quand, en effet, Ibn Patrîk, Ibn Na'îmah, Abou Korrah, Ibn Fahr, Ibn Wahîli, Ibn el-Mokaffa, sont-ils Aristote ? Depuis quand Khâlid est-il Platon ? L'expression du traducteur est à la traduction comme sa science est au sujet.

De plus, il doit connaître la langue qu'il interprète et celle dans laquelle il interprète, de façon qu'elles soient égales pour lui. Or, quand nous rencontrons un homme qui parle deux langues, nous voyons qu'il les corrompt toutes les deux : l'une tire l'autre ; l'autre emprunte à l'une et la contrarie. Posséder une langue

quand on en possède deux n'est pas la même chose que de n'en savoir qu'une seule.

Puis plus le sujet est difficile, moins nombreux sont ceux qui le connaissent, et plus on peut craindre de fautes chez les traducteurs. L'on ne trouve guère de traducteur dont la science corresponde exactement à celle du savant original. Cet inconvénient a lieu pour les livres de géométrie, d'astronomie, de calcul et de musique, à plus forte raison pour les livres de religion, où le sens doit être si exact... Et si un savant très versé dans le grec passe le sens à un autre très versé dans l'arabe, lorsque l'arabisant est trop au-dessous de ce qu'il doit savoir en grec, il ne saisit pas le sens, ou l'helléniste trop peu arabisant ne le transmet pas.

Songeons ensuite à tous les inconvénients qui viennent des copistes : un texte n'est jamais exempt de fautes ; vient ensuite un copiste qui ajoute encore aux fautes qu'il trouve dans l'original. On ne peut demander à un copiste salarié de corriger les fautes d'un texte, quand parfois l'auteur lui-même y a tant de peine. Cette copie fait fonction d'original pour un copiste ultérieur ; et l'ouvrage passe ainsi successivement entre des mains qui l'altèrent, et finit par n'être plus que pure erreur et mensonge absolu...

Cependant Djâhiz se rend compte de ce que

ce tableau, juste dans les détails, a d'exagéré dans l'effet d'ensemble, et il en rejette la conclusion logique : Il ne faut pas conclure de cette critique, remarque-t-il, comme le font quelques Arabes de son temps, que la poésie est une forme plus solide que la prose. C'était l'opinion des Indiens du temps de Bîrouni qui mettaient toute leur science en *slokas*. La poésie n'a pas été l'intermédiaire des connaissances scientifiques. Tout ce qui concerne la science des instruments et des métiers se trouve dans des livres en prose, tels qu'Euclide, Galien, l'Almageste, et d'autres qu'a traduits el-Hadjâdj. Malgré leurs fautes, il y subsiste un fond durable et qui suffit ; la nature supplée au reste.

Djâhiz se met alors à parler avec admiration des livres qui sont dans les mains des hommes, énumérant toutes les connaissances que l'écriture a servi à transmettre. Il y a là un passage très difficile, techniquement très intéressant. Puis il parle de différentes inventions qui ont été dues au hasard.

Voilà à peu près ce que c'est qu'un chapitre de Djâhiz : un ensemble parfois un peu incohérent peut-être, mais rempli de faits et d'idées. Je n'oserais affirmer que tous soient aussi riches ; mais dans tous, on a chance de trouver quelque chose. Notons encore dans ses petits

traités des passages dignes d'intéresser les chercheurs et qui mériteraient de spéciales études : Dans le traité du *Rond et du Carré*, venant là je ne sais comment, une longue série de questions sur toute espèce d'objets et de sciences : histoire, mythes, géologie, — véritable programme pour une encyclopédie de la curiosité au IXe siècle. — Dans le traité du *Noir et du Blanc*, un petit compendium historique sur les Zendjs, c'est-à-dire les populations du Zanguebar, avec leurs héros, leurs conquêtes, assemblage de faits peu connus, curieux pour la psychologie des races. Cette sorte de psychologie intéresse beaucoup Djâhiz ; il y revient à diverses reprises ; son esprit original et paradoxal le porte à étudier des peuples qui, à son époque, n'avaient pas encore acquis une situation dominante. Son *Eloge des Turcs* a de l'intérêt à ce point de vue. Cette nation commençait à peine à paraître ; il est probable que c'est le premier ouvrage qui en parle avec cette étendue et en lui donnant autant d'importance. Les qualités respectives des races l'occupent aussi ; il les énumère à diverses reprises, et nous choisirons en ce genre un passage à résumer, après quoi nous le quitterons. C'est un extrait du traité des *Mérites des Turcs* (p. 41) :

« Sachez, dit-il, que chaque nation, chaque siè-

cle, chaque génération, chaque race, excelle dans certains arts », pour lesquels la Providence l'a spécialement doué, et auxquels les autres n'atteignent pas au même degré, comme les Chinois dans les métiers, les Grecs anciens dans la philosophie et les belles-lettres, les Arabes dans ce que nous allons dire, les Perses Sassanides dans le gouvernement, les Turcs dans la guerre. Ne voyons-nous pas que les Grecs, qui ont scruté les causes, n'ont pas été en général commerçants ni artisans, ni cultivateurs ; mais ils ont spéculé avec une pénétration d'esprit sans égale, au point d'inventer des outils et instruments pour l'utilité ou le plaisir des hommes, tels que : la balance, l'astrolabe, les horloges, les flûtes et les orgues ; la médecine, le calcul, la géométrie, la musique ; les machines de guerre et autres choses semblables. Les peuples de la Chine ont été fondeurs et orfèvres, sculpteurs sur bois, tourneurs, tisserands, brodeurs, fabricants de couleurs brillantes ; ils ont excellé en tout ce qui demande l'adresse de la main, quelle que soit la matière ou le prix. Les Grecs spéculaient sur la théorie et s'occupaient peu de pratique ; les Chinois se sont occupés de la pratique et n'ont point connu la théorie. Ceux-là sont des savants, ceux-ci des ouvriers.

Quant aux Arabes, ils ne sont ni commer-

çants, ni artisans, ni médecins, ni calculateurs, ni agriculteurs ; ce n'était naguère que des habitants des déserts, des nourrissons de la plaine inculte ; ils ne connaissaient pas la terre profonde, ni l'humidité, ni le nuage, ni le sol gras, ni la moisissure, ni les frontières ; mais quand ils sont sortis de leurs limites, et qu'ils ont appliqué leurs facultés à la poésie, à la logique, à la grammaire, à l'art de se guider par les étoiles ou par les vestiges des pas, ils ont atteint en ces différents genres la plus grande habileté. Les Turcs enfin, sortis eux aussi de demeures sauvages, sont parvenus à la limite en tout ce qui découle de l'équitation, de la chasse, du soin des troupeaux et de l'art de conduire des expéditions et de subjuguer les contrées.

IV

Le vizir Nizam el-Moulk, dont nous avons maintenant à parler, servit les Seldjoukides de Perse. Cette dynastie, qui s'éleva par suite de la faiblesse des successeurs de Mahmoud le Ghaznévide, domina le khalifat de Bagdad à partir de la seconde moitié du xie siècle, (v^e^ de l'hégire) et compta des souverains d'un haut mérite tels que Togrul-Beg, Alp-Arslan et Malek Chah. Togrul-Beg fit de Rey sa capi-

tale, conquit l'‘Irâk, le Kurdistan, le Fars, etc. Le Khalife Kaïm fit prononcer son nom dans les prières du prône en 447 (1055), et lui donna sa fille en mariage. Alp-Arslan, son neveu, lui succéda ; il fit des campagnes en Géorgie et en Arménie, fut vainqueur de l'empereur grec Romain IV, dit Diogène, et se soumit toute la Perse. C'est lui qui prit pour vizir Nizâm el-Moulk. Son fils Malek Chah régna après lui. « Le règne de ce prince, a dit Mustaufi (1), fut le printemps de la dynastie des Seldjoukides et l'époque de leur plus grande puissance. » Malek-Chah enleva Antioche aux Grecs. Son empire s'étendait de la Syrie à la Transoxiane et de la mer Caspienne au voisinage de l'Yémen. Il le partageait sous forme de vice-royautés entre des membres de sa famille et des favoris. De là résultèrent des dynasties secondaires. Malek Chah régna 20 ans et mourut en 485 (1092) ; sa capitale était Ispahân.

Le caractère de Nizâm el-Moulk, tel qu'il se dégage de certains faits et anecdotes, n'est pas dépourvu de ruse. Sous Alp-Arslan, il se trouva en rivalité avec Hasan ibn Sabbah, qui fut dans la suite un puissant chef Ismaélien. Le Sultan avait désiré qu'on lui dressât un tableau des dépenses et des revenus de son

1. *Târîkhè Gozîdè*, éd. et trad. Jules Gantin, p. 217 et suiv.

empire. Nizâm el-Moulk avait demandé deux ans pour faire ce travail ; Hasan se fit fort de le terminer en quarante jours et le Sultan l'en chargea. Quand il fut terminé, Nizâm el-Moulk se le procura par l'intermédiaire d'un secrétaire et en brouilla un peu les feuilles. Or il paraît que dans ce temps les feuilles dans les ministères n'étaient pas paginées. Hasan parut devant le Sultan pour rendre compte de son travail, trouva les folios mêlés et ne sut pas les remettre en ordre. Confus, il quitta la cour et fit profession d'hérésie.— A l'avènement de Malek Chah, un de ses oncles s'était révolté contre lui ; on l'avait déjà battu et fait prisonnier ; mais les soldats, prompts à profiter des circonstances, demandèrent une augmentation de solde, menaçant, si elle ne leur était pas accordée, de se déclarer pour ce prétendant. Nizâm el-Moulk les pria d'attendre jusqu'au lendemain, pour qu'il eût le temps de présenter leur requête au Sultan. Le lendemain, il réunit les troupes et leur annonça que, de désespoir, le prétendant s'était empoisonné dans sa prison. Et il y a encore d'autres traits analogues.

Nizâm el-Moulk fut évidemment grand administrateur ; lui même d'ailleurs s'en est vanté. Il assigna un jour le salaire des bateliers de l'Oxus sur le tribut d'Antioche en Syrie : « C'est, dit-il, afin que longtemps après moi, on parle encore de l'étendue et du bon ordre de l'empire. »

Dans les tournées que faisait Malek Chah dans ses provinces, accompagné de son vizir, il s'occupait de réformes administratives et de fondations. Ainsi, il abolit les droits qu'on touchait sur les pèlerins de La Mecque en divers points de la route, et il les remplaça par une somme prélevée sur les revenus de l''Irâk ; il fit construire pour eux des citernes et des caravansérails dans le désert. Ce Sultan était grand chasseur ; dans ses voyages, il faisait élever des pyramides avec les sabots des onagres tués par lui.

Nizâm el-Moulk épousa la fille du roi d'Arménie. Il avait douze fils entre les mains desquels il répartit les affaires de l'empire. Cet abus et des difficultés qui s'élevèrent entre lui et la reine au sujet du choix de l'héritier présomptif le firent tomber en disgrâce ; il avait exercé trente ans le vizirat. Quelque temps après, il fut poignardé par un affidé de la secte des Ismaéliens (vulgairement appelés Assassins), dont il avait conseillé l'extermination. Ce fut le premier crime politique que commirent ces sectaires (485-1092).

On doit à ce vizir la fondation de trois universités : à Nisabour, à Bagdad et à Basrah. « Parmi toutes ses œuvres, dit Mirkhond, on distingue l'université qu'il fonda à Bagdad et que l'on nomma d'après lui Nizâmieh. Cette

institution obtint le plus grand succès. Les étudiants qui venaient s'y instruire en ressortaient habiles dans différentes branches ; plusieurs des maîtres de la science y ont enseigné, tels que l'imam Abou Ishâk Chîrâzi et l'imam surnommé « la preuve de l'Islam », Mohammed Gazâli. L'université de Basrah n'était ni moins grande, ni moins bien pourvue que celle de Bagdad. Elle fut d'abord située en dehors de la ville, puis transportée « avec tous ses instruments » dans la cité même.

Voici quelques passages tirés du *Traité de Gouvernement* (Siasset-nâmeh) qu'écrivit Nizâm el-Moulk (1). Il parle ainsi des finances et du budget :

« Il faut, dit-il (Ch. L), que le budget de l'Etat soit mis par écrit, afin que l'on connaisse clairement le total des sommes qui seront perçues et dépensées. Cette méthode permettra de réfléchir suffisamment sur les dépenses à faire. On en déduira tout ce qui ne sera pas indispensable ; on refusera de l'accorder et on le rayera. Si le rapporteur a sur les totaux de ces sommes des observations à présenter, s'il indique une augmentation de revenu ou un déficit, on devra tenir compte de ses observa-

1. *Siasset Nameh,* traité de gouvernement composé pour le sultan Mélik-Châh par le vizir Nizam oul-Moulk, éd. et trad. Ch. Schefer, Paris, 1891-1893, 3 vol.

tions ; ainsi cessera toute fausse attribution, et aucun emploi de l'argent ne pourra demeurer caché. »

Les rois, dit encore le ministre (Ch. XLVIII), ont toujours eu deux trésors : l'un permanent, ou du moins réservé pour les cas extraordinaires, l'autre pour les dépenses courantes. « On ne doit rien prélever sur les sommes renfermées dans le premier, si ce n'est dans le cas d'une absolue nécessité ; et si on en tire quelque argent, ce n'est qu'à titre de prêt ; car il ne faut pas que les recettes soient complètement dépensées. »

Un gouverneur du Khârezm pour le sultan Mahmoud, qui avait demandé qu'on lui payât son traitement sur les revenus mêmes de la province qu'il administrait, reçut une lettre de blâme. « En aucun cas, lui répondit le vizir, une somme ayant une attribution déterminée ne peut être abandonnée au gouverneur. Verse l'impôt dans le trésor du Sultan et demande une décharge ; ensuite, tu réclameras tes appointements. » Nizâm el-Moulk est particulièrement attentif à la partie du budget qui concerne le paiement des troupes. Il faut toujours avoir en vue cette dépense, et tenir la somme prête pour la distribuer à l'échéance.

Notre écrivain montre une grande répugnance pour la participation des femmes aux

affaires. Il attribue le même sentiment au khalife Mamoun. Celui-ci aurait dit : « Puisse-t-il n'y avoir jamais un monarque qui permette aux femmes de dire leur mot sur les affaires de l'Etat, sur celles de l'armée et des finances et d'y faire sentir leur ingérence. Si elles viennent à protéger une personne, à en faire chasser une autre, à faire punir celui-ci, à procurer un emploi à celui-là, tout le monde se tournera nécessairement vers elles et leur soumettra des requêtes. Lorsque les femmes verront cet empressement et leur demeure remplie par la foule des militaires et des notables, elles concevront des espérances difficiles à réaliser ; les méchants et les intrigants se fraieront un accès auprès d'elles », et bientôt, le prince se verra dépouillé de tout prestige et de toute grandeur. Nizâm el-Moulk, en cela peu progressiste, admet l'infériorité intellectuelle de la femme, conformément à l'idée coranique, et ne lui demande que de « perpétuer la noblesse de la race : plus elles sont de haute origine, et plus elles vivent retirées, plus elles sont dignes de louanges ».

Le livre contient quelques remarques intéressantes sur les esclaves, sur les devoirs du roi envers eux, par exemple de ne pas les hasarder sans nécessité, sur l'armée et le luxe des armes : « Toute demande émanant des soldats

doit être transmise par la bouche de leurs chefs et de leurs officiers. Si elle est favorablement accueillie, cet heureux résultat sera obtenu par leur intervention, et cette circonstance augmentera le respect que l'on doit avoir pour eux. » Les grands personnages qui jouissent d'appointements considérables doivent « déployer un grand luxe dans leurs armes et dans tout ce qui sert à la guerre », plutôt que d'embellir leur mobilier et leurs demeures. Il faut surveiller de très près les veilleurs de nuit, portiers et sentinelles du palais ; il faut qu'on les connaisse tous et qu'on soit au fait de leur conduite publique et privée, car la plupart de ces hommes sont faibles de caractère « et l'or peut les séduire ». Il faut s'enquérir des étrangers qui seraient vus au milieu d'eux, et toutes les nuits, lorsqu'ils prennent leur garde, les faire défiler sous les yeux de leurs chefs.

Au milieu de ces sages conseils, on rencontre une idée un peu inattendue sur l'armée, idée toutefois explicable par la constitution ethniquement très hétérogène de ces anciens empires asiatiques : « Il est très dangereux, dit Nizâm el-Moulk, d'avoir une armée composée d'hommes ayant tous la même origine ; toutes les races de l'empire doivent fournir des soldats. Voici, ajoute-t-il, quel était à ce sujet le système du sultan Mahmoud : il avait dans son armée des soldats de plusieurs

races différentes, des Turcs, des Khorasaniens, des Arabes, des Indiens, des Deïlémites et des gens du Ghour. Lorsqu'on était en campagne, on désignait dans chaque troupe les hommes qui, chaque nuit, devaient se livrer au repos. L'emplacement occupé par chaque nation était bien en vue, et aucun détachement n'aurait bougé jusqu'au jour, par crainte de celui qui l'avoisinait. Lorsque le combat était engagé, chaque race faisait preuve de vaillance et combattait avec plus de vigueur » pour conserver sa bonne renommée, afin que l'on ne pût pas dire : « pendant la bataille, telle race a agi mollement ».

Dans le même esprit l'auteur traite des différentes fonctions. Le devoir des gouverneurs est d'être bien informés, d'être modérés, justes, de ne pas faire de pression sur leurs peuples. Le livre est plein de citations et de faits illustrant différentes idées, et qui en font une sorte de traité de morale en action ; il est particulièrement intéressant par les renseignements qu'il donne sur l'état politique de l'empire, notamment sur le système des fiefs. C'est de l'histoire non moins que de la doctrine.

V

La science de l'administration apparaît très avancée au temps de l'empereur Mongol Akbar,

c'est-à-dire dans l'Inde à la fin du XVIe siècle. ABOU'L-FAZL, l'ami et le ministre de ce monarque, a laissé sur ce sujet un ouvrage considérable, que nous avons déjà mentionné, le *'Aïn i-Akbari*, ou gouvernement d'Akbar (1). L'organisation de la cour et des services militaires et civils, les bonnes pratiques suivies dans la perception des impôts, le souci du progrès en tous genres, l'emploi continuel de la statistique, la largeur de vues qui permet de tenir uni un empire immense et hétérogène, l'esprit de douceur et de liberté qui circule dans toute l'œuvre, font de cet ouvrage un des plus beaux monuments de la science politique, toutes littératures comprises. L'époque en est, il est vrai, plus tardive que celle des œuvres dont nous avons parlé jusqu'ici ; mais le progrès réalisé est grand ; et si l'on veut rapprocher les idées contenues dans ce dernier ouvrage, de ce que l'Occident peut offrir d'analogue, je ne vois guère que l'administration de Colbert en France et les doctrines politiques de Leibniz en Allemagne, qui puissent lui être comparées. Or, ces deux grands hommes sont postérieurs à l'époque d'Akbar de plus d'un siècle.

1. *The Ain i Akbari*, by Abul Fazl 'Allami, translated from the original persian, by H. Blochmann, M. A. Calcutta, 1873, vol. I ; continué par le colonel H. S. Jarrett, vol. II et III, Calcutta, 1891 et 1894.

Cheïkh Abou'l-Fazl naquit à Agra en 958 (1551) pendant le règne d'Islam Chah. Son père, Cheïkh Mubarak, était aussi un homme d'une intelligence éminente et un savant encyclopédiste renommé. Il avait même déjà, en politique et en religion, ces vues synthétiques qu'il passa à ses deux fils Abou'l-Faïz et Abou'l-Fazl, et qui les fit accuser par les mahométans orthodoxes d'être des athées ou des hindous ou des adorateurs du soleil. A cette époque, le millénaire de l'islam approchait. Les idées mahdistes se répandaient et divers mahdis parurent dans l'Inde musulmane. Cheïkh Mubarak prit part à ce mouvement. Il eut de ce fait à subir des persécutions de la part des docteurs officiels de l'islam, et ces épreuves contribuèrent à développer en lui et chez ses fils le sentiment de la tolérance. Cependant Abou'l-Fazl étudiait avec zèle. Comme beaucoup de jeunes Orientaux, il était précoce. Faïzi, qui était l'aîné, fut d'abord demandé par Akbar à la cour. Abou'l-Fazl fut présenté ensuite comme frère de Faïzi (981). L'état d'esprit où il était en entrant au service d'Akbar est tout à fait celui que devait adopter ce souverain : « Je passais les nuits, dit-il, dans les lieux solitaires, avec ceux qui cherchaient sincèrement la vérité, et je jouissais de la société de ceux qui ont les mains vides, mais dont l'esprit et le cœur sont riches ; ainsi mes yeux

s'ouvrirent et je compris l'égoïsme et la cupidité de ceux qu'on appelle des docteurs... mon esprit n'eut plus de repos ; mon cœur se sentit attiré vers les sages de la Mongolie comme vers les ermites du Liban ; je recherchais avec ardeur des entrevues avec les lamas du Thibet ou avec les « padris » du Portugal ; et volontiers je m'asseyais avec les prêtres des Parsis ou les interprètes du Zend Avesta ; j'étais las des docteurs de mon pays. »

Akbar le reçut à son retour de la conquête du Bihar et du Bengale. C'est alors que commencèrent à Fatehpour-Sikri les séances du jeudi soir, dont l'historien Bédaoni a laissé une si vivante description. Abou'l-Fazl devint chef du parti religieux d'Akbar. Il persuada à l'empereur de se regarder non seulement comme roi temporel, mais aussi comme souverain dans l'ordre spirituel, c'est-à-dire qu'il mit la royauté au-dessus des pouvoirs religieux. Quand il émit cette idée en 986, aux conférences du jeudi, il souleva une tempête ; mais apparemment elle avait déjà trouvé des appuis dans le grand public ; car les orthodoxes, les *sunnis*, s'inclinèrent. Ils signèrent un document préparé par Cheïkh Mubarak qui mettait l'*imam-i-'adil,* le juste chef, c'est-à-dire le monarque légitime, au-dessus du *Mudjtahid,* l'interprète de la loi, soit au-dessus des docteurs.

A la suite de la publication de ce manifeste, le principe de parfaite tolérance fut établi dans l'empire.

Les conférences ayant pris fin en 1579, les deux frères reçurent diverses dignités. Faïzi fut nommé poète lauréat en 1588. Quoiqu'aimant peu la poésie, Akbar voulut qu'elle fût officiellement représentée à sa cour. On considère Faïzi comme le second poète mahométan de l'Inde, le premier étant Amir Khosrau, de Dehli.

Des travaux littéraires et scientifiques firent suite aux travaux religieux. On voit Abou'l-Fazl, son frère et Bédaoni occupés à traduire des ouvrages sanscrits ou hindous en persan. Faïzi, poète et géomètre à la fois, traduit le *Lilawati*, ouvrage de mathématiques : Abou'l-Fazl traduit le *Kalilah et Dimnah* de l'arabe en persan ; il collabore aussi à la traduction du Mahabharata et à la composition du *ta'rîkh-i-Alfi*, ou histoire du millénium, ouvrage en relation avec le mouvement mahdiste.

Cheïkh Mubarak meurt en 1001, âgé de 90 ans. Deux ans après meurt Faïzi. Abou'l-Fazl, qui aimait tendrement son frère, lui promet, peu avant qu'il expire, de recueillir ses poésies dispersées ; et, malgré ses énormes travaux, il accomplit peu de temps après cette promesse.

Déjà philosophe, savant et administrateur, Abou'l-Fazl avait aussi parcouru une carrière

militaire. Il eut à prendre part comme général à la guerre dans le Dakhin et il y remporta quelques succès. Mais Akbar, pouvant difficilement se passer de lui, le rappela à la cour. En chemin, le prince Salim, le futur Djihanguîr, qui le haïssait, le fit assassiner (1011, 1602).

L'*Akbar Nâmeh* (livre d'Akbar), le grand ouvrage de Cheïkh Abou'l-Fazl, est l'œuvre la plus considérable de l'histoire mahométane de l'Inde. Il est divisé en trois parties : Le premier volume contient l'histoire de la famille de Timour dans ses rapports avec l'Inde, le règne de Bâber, ceux des rois Sur et celui de Humayoun. Le second volume renferme l'histoire détaillée d'environ 46 ans du règne d'Akbar ; et la troisième partie, qui forme à elle seule un fort gros livre portant le titre de *'Aïn-i-Akbari*, contient les informations sur le règne d'Akbar qui ne sont pas strictement historiques, mais qui regardent plutôt l'administration, soit les rapports administratifs et les statistiques. On a là le tableau du gouvernement d'Akbar vers l'an 1590 du Christ.

Cette troisième partie est divisée en cinq livres. Le premier traite de la personne même de l'empereur, de l'idée qu'on doit s'en faire, de sa maison et de sa cour. Le second, des officiers chargés des services militaires et civils et de

ces personnages attirés à la cour, « dont le génie littéraire ou la virtuosité musicale reçoivent un lustre des encouragements de l'empereur, en même temps qu'ils jettent de l'éclat sur son règne ». Le troisième livre de l'*Aïn-i-Akbari* contient les règlements pour les départements judiciaires et exécutifs, l'établissement d'une ère nouvelle et « plus pratique », la mesure des terres, la division des classes et le tableau des revenus de l'empire. Le quatrième livre parle de la condition sociale des Hindous, ainsi que de leur philosophie et de leur jurisprudence. On y trouve aussi des chapitres sur les envahisseurs de l'Inde, sur les voyageurs distingués qui ont parcouru le pays, sur certains saints mahométans et sur les sectes auxquelles ils ont appartenu. Enfin le cinquième livre renferme les sentences morales, les épigrammes, les observations et préceptes de l'empereur, qu'Abou 'l-Fazl recueillait au jour le jour, « comme un disciple recueille les paroles de son maître ». Voici quelques extraits de ce grand ouvrage:

« Tout le monde sait, dit l'auteur, en commençant le chapitre sur le trésor impérial, que la meilleure manière d'honorer Dieu consiste à diminuer la détresse du temps et à améliorer la condition de l'homme. Ce résultat dépend de l'avancement de l'agriculture, de l'ordre gardé dans la maison du roi, de la préparation des

officiers de l'empire et de la discipline de l'armée. Tout cela encore est en rapport avec les soins personnels que prend le monarque, avec son amour pour son peuple et avec une intelligente gestion des revenus et des dépenses publiques. »

Abou'l-Fazl s'occupe alors des enquêtes sur le revenu des terres suivant leurs espèces et leur qualité, puis des collecteurs d'impôts et des trésoriers. A propos des monnaies, il fait en termes éloquents l'éloge de l'or. Il énumère ses propriétés et dit que ce métal est appelé « le grand principe, le gardien de la justice ». L'argent et le bronze ne sont que ses auxiliaires. Notre auteur expose, comme le ferait un bon chimiste, les méthodes pour raffiner l'or, pour raffiner l'argent, pour séparer l'argent de l'or. Il donne la description et le poids des monnaies en cours, la valeur des anciennes monnaies. Il parle un peu à la manière des alchimistes, de « l'origine des métaux » dans leurs mines ; mais en revanche, il dresse la table des poids spécifiques des matières précieuses, or, métaux et pierres, à la façon des savants modernes.

Son attention se porte ensuite sur les harems impériaux et sur les frais qu'ils entraînent. Puis il parle des voyages et des campements. C'est une question sur laquelle a travaillé son maître. Sa Majesté, dit-il, a imaginé le Gulalbar, sorte de grand clos fermé de portes solides,

ayant une superficie de 100 *yards* carrés ; il a des divisions réglées, et aux extrémités sont des pavillons pour le souverain et les autorités. Abou'l-Fazl décrit aussi les campements pour l'armée et les usages relatifs aux illuminations. De là, rien n'échappant à sa vigilance, il passe à la cuisine et à l'alimentation. Il donne la statistique des prix de différents articles. « Ces prix, remarque-t-il, varient, comme dans les marches, durant les pluies ou pour d'autres raisons. Nous n'en pouvons donner que le chiffre moyen pour servir aux futures enquêtes. » Il dresse ainsi, par exemple, un tableau du prix des fruits selon leur provenance et leurs qualités. Il y a même plusieurs tableaux, selon que les fruits sont doux, sûrs ou secs. « Sa Majesté, observe-t-il, regarde les fruits comme un des plus grands dons du Créateur, et s'occupe beaucoup de leur culture. Des horticulteurs de l'Iran et du Touran se sont établis ici, et la culture des arbres est dans un état florissant. Les melons et les raisins sont en abondance et excellents ; les melons d'eau, pêches, amandes, pistaches, grenades, peuvent être trouvés partout. Depuis la conquête de Kaboul, de Kandahar et de Kachmir, des chargements de fruits sont importés ; toute l'année les boutiques des marchands en sont pleines et les bazars en sont pourvus. »

Les fruits sont suivis des parfums et des fleurs

odorantes. Il en donne la liste et les prix. Il explique la préparation de chaque parfum, ce qui constitue un document intéressant pour l'histoire de la chimie, et il décrit les fleurs dont il est extrait.

Puis vient le tour des étoffes et des châles. Ce chapitre n'est pas dans l'Inde l'un des moins importants. « Sa Majesté, dit Abou'l-Fazl, a amélioré ce département de quatre manières. Le progrès est visible premièrement dans les « *Tous* châles », qui sont tissus avec la laine d'un animal de ce nom. La couleur naturelle de cette laine est noire, blanche ou rouge, le plus souvent noire; quelquefois elle est blanc pur. Cette espèce de châles est sans rivale pour sa légèreté, sa chaleur et sa douceur. Les gens les portent généralement sans en changer la couleur naturelle ; Sa Majesté en a fait teindre. » Pour d'autres étoffes, Sa Majesté les a fait tisser plus large de façon qu'on puisse d'un legs faire un habit entier. Il est admirable vraiment de voir un tel souci du détail pratique chez des hommes que nous avons vus tout à l'heure occupés des plus hautes spéculations métaphysiques et religieuses.Par ce soin de connaître les métiers, de les réglementer et de les faire progresser, Abou'l-Fazl rappelle notre Colbert. Le chapitre sur les étoffes se termine par la liste de leurs diverses espèces et de leurs prix.

Cette étonnante encyclopédie est encore loin d'être close. Voici maintenant des renseignements sur ce qui concerne l'écriture et la peinture. Sont passés en revue la bibliothèque du roi, le bureau des traductions. L'auteur nous apprend quels sont les ouvrages que l'on traduit, et, détail particulièrement curieux, quels sont les principaux livres que Sa Majesté aime à relire.

Après les arts de la paix viennent ceux de la guerre. Les multiples questions de la technique, de l'organisation militaire et de l'armement ne trouvent inférieurs à eux-mêmes ni ce grand souverain, ni son ministre. Il semble au contraire que leur attention et leur talent d'organisateur redoublent, et le sentiment et la recherche du progrès, stimulés par l'intérêt de la matière, se manifestent ici aussi nets, aussi intenses que nous les voyons de nos jours. L'arsenal : « Sa Majesté a examiné avec la plus grande attention le travail dans les arsenaux. Ele a imaginé toutes sortes de nouvelles méthodes et étudié la possibilité de leur application pratique. Ainsi une armure couverte de plaques fut apportée devant Sa Majesté et prise pour cible ; mais aucune balle n'eut la force d'y faire impression. Des armures de ce genre en nombre suffisant ont été fabriquées pour toute l'armée. » Suit une énumération des armes en usage, — il y en a 77, ce qui est beau-

coup, — et la description de quelques-unes. On lit là cette belle définition de l'artillerie : « Les canons ont de merveilleuses serrures pour protéger l'édifice auguste de l'Etat, en même temps que d'excellentes clés pour ouvrir la porte de la conquête. A l'exception de la Turquie, ajoute Abou'l-Fazl, il n'y a peut-être aucune contrée qui ait dans ses canons plus de moyens de garantir le gouvernement que la nôtre. » Sur ce chapitre encore s'est exercée l'imagination fertile du monarque : « Il y a maintenant des canons qui lancent des boulets de 12 *mans*... Sa Majesté a fait plusieurs inventions qui ont étonné le monde. Il a construit un canon qui dans les marches peut être facilement démonté, et remonté quand il convient ; par une autre invention, elle a joint ensemble 17 canons de telle sorte qu'on peut les tirer ensemble par une seule mèche. Elle a fait des canons qu'on peut charger sur un seul éléphant... Il y a des canons spéciaux pour les sièges et pour la marine. »

En résumé, cet extraordinaire ouvrage, rempli de vie, d'idées et de science, où tous les compartiments de la vie sont examinés, inventoriés, mis en ordre, et où l'idée du progrès éclate à chaque instant, est un document dont la civilisation orientale peut à juste titre être fière. Les hommes dont ce livre exprime le génie ont devancé leur temps dans l'art pratique du

gouvernement, comme peut-être aussi ils l'ont devancé dans les spéculations sur la philosophie religieuse. Ces poètes, ces méditatifs savent manier le concret. Ils observent, classent, comptent, expérimentent. S'il leur vient des idées, ils les soumettent à l'épreuve des faits. Ils les expriment avec éloquence, mais les appuient de statistiques. En Occident, nous louons Leibniz d'avoir fait entrevoir l'intérêt de la statistique et les services qu'elle peut rendre (1), et nous la considérons comme une science toute moderne. Le gouvernement d'Akbar l'a, il y a plus de trois siècles, appliquée avec méthode dans son administration, à côté des principes de tolérance, de justice et d'humanité.

1. Cf. Carra de Vaux, *Leibniz*, une monographie chez Bloud, Paris, p. 55.

CHAPITRE VIII

LES PROVERBES ET LES CONTES

Leur intérêt pour la philosophie politique et la morale.
Quelques mots sur la poésie arabe. — Les recueils de proverbes : Zamakhchari ; Méidani ; Les gnomes du Medjdoub (le fou). — Les fables : Le Lokman ; la légende de Buzurdjmihr et le Kalilah. — Les Mille et une Nuits.

I

Nous ne croyons pas devoir consacrer un chapitre spécial aux poètes arabes. Quoiqu'ils aient été fort admirés de leurs compatriotes, il ne nous semble pas qu'on trouve dans leurs œuvres des qualités d'un intérêt général. On ne voit pas chez eux le lyrisme large, ni la passion ardente, ni le merveilleux coloris des grands poètes persans, et, bien qu'ils soient assez fins,

ils n'ont cependant pas l'exquise délicatesse des bons poètes turcs modernes. D'ailleurs les plus appréciés d'entre eux, même par les Arabes, ne sont pas Musulmans.

Les plus célèbres sont en effet les sept poètes antéislamiques, auteurs des poésies appelées les *Mo'allaqât*, c'est-à-dire les précieuses.

Parmi ceux-ci est Antar (exactement 'Antarah), un mulâtre fils d'une esclave noire, qui prit une grande part aux luttes de tribus dans lesquelles se consumait à ces époques primitives l'activité des nomades, et qui finit par être tué dans un combat contre la tribu de Tayi. 'Antar est devenu le héros de tout un cycle épique, connu dans son ensemble sous le nom de « Roman d'Antar », qui fut développé et colporté par les chanteurs populaires dans les villes de l'Orient plusieurs siècles après l'islam.

A l'époque de la première dynastie musulmane, celle des Oméyades, la poésie fut très florissante. Trois poètes brillent alors dans le monde arabe : Ahtal, Djérîr et Farazdaq. Le premier, Ahtal, était un arabe de la tribu de Taglib, tribu en grande majorité chrétienne. Il était chrétien lui-même : « C'était, dit le *Livre des chansons*, un chrétien de Hîra, fermement attaché à sa religion. » Il en portait les insignes en public et ne craignait pas de paraître à la cour du Khalife avec une croix d'or sus-

pendue à son cou. Il fut le panégyriste des Oméyades et jouit d'une grande faveur auprès de ces princes, en particulier de Yézîd et d'Abd el-Mélik. Djérîr et Farazdaq étaient musulmans. Le premier était le poète de el-Haddjâdj, le terrible général des Oméyades, gouverneur de Syrie. Farazdaq était un Bédouin fort attaché à la famille d'Ali. Il écrivit des satires contre Heddjâdj et les Oméyades, qui l'obligèrent à fuir en Arabie.

Ces trois poètes sont surtout des satiristes, des lanceurs d'invectives. Ils s'attaquent entre eux ou attaquent les ennemis des princes qui les protègent. Leurs injures sont parfois si grossières qu'elles atteignent même les femmes. Djérîr, pour avoir commis un excès de ce genre, fut un jour bâtonné par ordre du Khalife et exposé en public sur une place de Médine. Les divans de ces poètes ont été publiés. M. H. Lammens a consacré à Ahtal et à ses deux rivaux une étude très fouillée, principalement rédigée d'après le *Livre des chansons* (*Journal Asiatique*, 1894, t. II).

Au IVe siècle de l'hégire, nous rencontrons Moténebbi. Il est reconnu comme le dernier des grands poètes par ses contemporains et par les critiques arabes ; et nous ne pouvons sans doute mieux faire que de nous en rapporter à leur jugement. Il avait dans sa jeunesse rêvé de

fonder une religion et fut pour ce motif emprisonné. Il devint ensuite le poète officiel du sultan hamdanide Saïf ed-Daulah (en 337); il vécut auprès de ce prince une dizaine d'années heureuses. Un incident lui ayant retiré son appui, il passa le reste de sa vie à chercher ailleurs une faveur qu'il ne retrouva plus. Des Bédouins l'assaillirent tandis qu'il retournait à Bagdad et le tuèrent, en 354.

Ces quelques noms sont les plus célèbres de la poésie arabe. Ils ne sauraient nous toucher beaucoup. Leurs œuvres sont toujours courtes, (le système prosodique le veut ainsi), sans grand élan ni grande profondeur ; vives dans la satire, mais chargées d'allusions dont le sens nous échappe ; très riches en mots et curieuses pour le philologue, mais à cause de cela fort difficiles à comprendre sans l'aide des commentaires, et presque impossibles à traduire ; ingénieuses et précises dans la description. L'habileté dans l'art du paysage me paraît être le principal mérite de ces poètes. Encore cet art est-il chez eux borné ; ils décrivent un petit nombre d'aspects de la vie du désert : la caravane qui part, le campement abandonné, le sable moucheté par la pluie ou strié par le vent, les nuées, les chameaux, les chevaux. Ils sont observateurs plutôt que coloristes.

Je cite quelques vers d'un des anciens poètes des Mo'allakah, Nâbigah Dobiâni. Ce me paraît être l'un des meilleurs morceaux, selon notre goût (1) :

« Elle a regardé avec la prunelle d'une jeune gazelle apprivoisée, au teint foncé, aux prunelles noires, parée d'un collier.

Une rangée de perles enfilées orne sa poitrine; l'or y répand ses feux comme un tison allumé.

Son corps, enduit de safran, ressemble à un manteau à raies jaunes ; sa taille est parfaite ; on dirait une branche trop haute qui se courbe...

Elle s'est levée et elle est apparue entre les deux pans d'un voile, comme le Soleil au jour où il brille dans les constellations de Sa'd ;

Ou comme une perle tirée de sa coquille, qui réjouit le plongeur, et dont la vue le pousse à remercier Dieu et à se prosterner ;

Ou comme une statue de marbre que l'on a placée sur un piédestal bâti de briques et de terre cuite enduite de chaux.

Sans le vouloir, elle a laissé tomber son voile ; puis elle a cherché à le ressaisir et s'est cachée de nous avec sa main ;

Avec une main teinte, délicate, dont les doigts ressemblent aux tiges du '*anam* qu'on peut nouer tant elles sont flexibles.

1. *Le dîwân de Nâbiga Dhobyânî*, éd. et trad. française Hartwig Derenbourg, Paris, 1869, p. 132.

Elle t'a exprimé par le regard un désir qu'elle ne pouvait satisfaire, comme le malade quand il interroge le visage des visiteurs.

Ses lèvres, semblables aux deux plumes de devant de la colombe d'Eika, montrent des glaçons attachés à des gencives enduites d'un fard noir.

On dirait la pariétaire au matin, après que la pluie a cessé, lorsque sa tige est déjà sèche en haut et que le bas est encore humide.

Le prince affirme que sa bouche est fraîche, qu'il est doux d'en recevoir un baiser, désirable de s'y abreuver ;

Le prince affirme, et je n'en ai pas goûté, qu'il est doux d'en recevoir un baiser. Si par hasard j'en goûtais, je lui dirais : encore.

Le prince affirme, et je n'en ai pas goûté, qu'elle guérit par une salive parfumée, celui qui est altéré, celui qui souffre de la soif. »

II

Les Orientaux ont depuis longtemps la réputation d'aimer les PROVERBES et les sentences. Il y en a dans la Bible ; les Arabes en possèdent un grand nombre et c'est là un chapitre de leur littérature qui leur fait assez d'honneur. Ces proverbes sont de courtes phrases ou quelquefois des vers, soit isolés, soit insérés dans

des pièces, des contes ou des anecdotes. Au début de la littérature arabe, on trouve beaucoup de vers proverbes, tantôt élogieux, et tantôt satiriques, dans lesquels sont définis les caractères des différentes tribus ; elles s'en renvoyaient de tels de l'une à l'autre, et parfois un vers mordant d'un de leurs poètes avait plus d'effet que les lances ou les flèches. Cependant ce genre de proverbes n'a pas un intérêt bien général, et nous nous contenterons de parler des proverbes moraux qui sont ceux qui nous touchent davantage. Ces derniers, groupés et massés, expriment une philosophie morale bien cohérente, tout à fait analogue à celle des fables et de la plupart des contes, et qui ne semble pas due au hasard. On l'a quelquefois appelée la sagesse des nations. Cette philosophie se présente comme populaire. De quelle manière l'est-elle ? Il paraît certain qu'elle plaît au peuple et qu'il se l'assimile facilement ; mais que le peuple lui-même la produise, et qu'elle soit le résultat spontané de son expérience et de son instinct, c'est ce qui est beaucoup moins évident. Elle peut être d'origine philosophique et savante et avoir été mise d'une façon plus ou moins systématique à la portée des foules. On jugera mieux de la position de cette question quand nous aurons parlé aussi de l'apologue et des contes.

Il a existé des recueils de proverbes dès les premiers siècles de l'hégire ; mais les plus célèbres sont ceux de Zamakhchari et de Meïdâni. Zamakhchari, important philologue (467-538), grammairien, moraliste,commentateur du Coran, a laissé plusieurs collections de proverbes, dont deux ont été étudiées par les orientalistes : *Les Colliers d'Or*, collection qui a été traduite en allemand et en français (1) ; et *Les Pensées jaillissantes (nawâbigh el-Kalim)*, collection plusieurs fois commentée en arabe et étudiée en Occident par MM. Barbier de Meynard et de Goeje (2). Quelques lignes tirées de ce dernier recueil donneront une idée du style de ces proverbes et de leur philosophie :

« Le sot ne goûte pas plus les douceurs de la sagesse que l'homme enrhumé n'apprécie les parfums de la rose. » Les principales qualités ou dispositions d'âme que recommandent ces sentences sont : La satisfaction de peu : « Lorsque je possède le nécessaire, je ne fais aucun cas des perles et des rubis. » — La méfiance : « La brute bien traitée manifeste sa joie par une ruade ». — La générosité : « Récompense un

1. *Les Colliers d'Or*, trad. allemande, J. von Hammer Wien, 1835 ; trad. française Barbier de Meynard, Paris, 1876.

2. Par Barbier de Meynard dans le *Journal Asiatique*, 7e série, t. VI ; par de Goeje, dans la *Zeitschr. d. Deutschen Morgenland. Gesellschaft*, t. XXX.

bienfait par un bienfait; que Syrius paraît brillant à la suite d'Orion ! » — L'amitié, la sincérité et la prudence : « Tu te nettoies la bouche avec le cure-dents; tu devrais bien aussi la purifier de ses mensonges; Ne dépose pas ton secret dans un coffre autre que le cœur d'un ami sincère. » — Enfin le silence : « Rien n'impose au sot comme le silence; en lui répondant, on l'enhardit. »

Meïdâni a passé la plus grande partie de sa vie à Nîsâbour dans le quartier de Méïdân; il est mort en 518. Cet auteur a été fort admiré par les Orientaux et par quelques érudits d'Occident, notamment par Quatremère (1). Au XVIIe siècle, Pococke avait composé en latin une traduction de son ouvrage accompagnée de notes, qui ne fut point imprimée. Meïdâni dit avoir lu plus de cinquante ouvrages pour former sa collection; il lisait en extrayant chapitre par chapitre ce qui lui semblait le meilleur; ensuite il commentait chaque proverbe, en donnait l'explication grammaticale et lexicographique, en indiquait l'origine et y joignait des anecdotes relatives à la doctrine morale exprimée par la sentence. En fait, ses proverbes ne sont ordinairement pas très faciles, et ils ont besoin d'être expliqués; mais les anecdotes par lesquelles

1. *Mémoire sur la Vie et les Ouvrages de Méïdani*, par Quatremère, *Journal Asiatique*, 1828.

il les illustre sont très spéciales, et cette œuvre a en somme moins d'intérêt pour l'histoire de la philosophie que pour l'étude technique de la philologie arabe.

Freytag qui a formé, d'après Meïdâni, un gros recueil de proverbes arabes (1), en a tiré aussi bon nombre d'autres sources, et ces derniers sont pour la plupart des pensées morales assez vives et assez aiguisées. En voici qui expriment de façon âpre la méfiance envers les hommes, le scepticisme à l'égard des beaux sentiments :

« Craignez l'attaque de l'homme généreux quand il a faim ; celle de l'homme vil quand il est rassasié.— Etes-vous ami du Sultan, il prend vos richesses ; êtes-vous son ennemi, il prend votre tête.— Baise la main que tu ne peux pas mordre.— Si tu n'as pas la force, emploie la douceur.— En ces trois êtres ne mets jamais ta confiance : le roi, le cheval et la femme ; car le roi est blasé, le cheval fugace et la femme perfide.— Il y a deux espèces d'hommes : les uns qui cherchent à atteindre leur but et n'y réussissent pas, les autres qui l'atteignent et n'en sont point satisfaits.— Ton juge est ton adversaire.

1. *Arabum proverbia,* 3 vol. Bonne, 1838-1843 ; les deux premiers volumes sont formés des proverbes recueillis par Meïdani.

— Que mon ongle seul gratte mon dos, que mon pied seul entre dans mes affaires. »

La morale qu'expriment les proverbes est assez fixe, disons-nous ; les proverbes eux-mêmes sont susceptibles de changer et de se renouveler, comme aussi ils peuvent se conserver et rester en usage fort longtemps. Un rédacteur du *Magasin Pittoresque* a naguère recueilli des proverbes usités de nos jours par les Musulmans d'Afrique dans la conversation (1). Il peut y en avoir là qui soient de formation récente; mais le sentiment moral est le même que dans les anciens. La philosophie qu'ils expriment recommande : La modération dans les désirs : « marche avec des sandales jusqu'à ce que Dieu te procure des souliers ; une médiocre aisance avec la paix du cœur vaut mieux que l'opulence avec des soucis. Vis sobrement ; tu seras riche comme un roi. » — La prudence dans les paroles : « Le mot que tu retiens entre tes lèvres est ton esclave ; celui que tu prononces mal à propos est ton maître ; souvent un mot lâché devient un glaive qui te menace. » — La prudence en général, prudence allant jusqu'à la méfiance : « Agir à propos, c'est le succès ; la prudence, c'est la moitié de la vie ; on dit même que c'est la vie tout en-

1. *Recueil de proverbes des Musulmans d'Afrique, Magasin Pittoresque,* 1882, p. 118.

tière ; avant de louer une maison, informe-toi des voisins. »

Beaucoup de ces proverbes sont relatifs à l'amitié et au choix des amis ; c'est aussi un sujet favori des auteurs d'apologues : « Avoir trop d'amis, c'est n'en pas avoir ; fréquente le forgeron, tu attraperas de la suie ; fréquente le parfumeur, tu emporteras l'odeur du bouquet ; celui qui suit la chouette, elle le mène à des masures ; l'amitié se voit aux yeux », et l'inverse de cette dernière pensée est aussi rendu avec âpreté : « Le regard d'un ennemi se reconnaît à la joie qu'il exprime quand vous devenez malheureux. »

Dans cette collection, les proverbes relatifs aux femmes sont relativement peu nombreux ; en voici un où l'expression est très poétique et très forte : « Si une femme vous déteste, avec un fil d'araignée, elle dressera devant vous une muraille de fer. » Plusieurs pensées sont méprisantes et sarcastiques : contre les honneurs : « Il n'y a que le fumier qui s'exhausse ; quand un homme arrive aux honneurs, craignez pour sa raison » ; contre l'ingratitude : « Engraisse ton chien, il te dévore » ; contre la superstition : « Dès qu'il entend le tonnerre, il dit son chapelet. »

Les sentiments de nonchalance et de fatalisme si répandus chez les Orientaux sont exprimés par quelques phrases : « Paresse et sommeil

sont plus doux que le miel ; dissipe tes chagrins ce soir, tu ne sais pas ce qui t'arrivera demain. » Enfin, on peut relever de jolis mots sur des sujets divers : « Il enferme du vent dans des mailles de fer », image s'appliquant à un homme qui se livre à des occupations futiles. « Il tombe de la neige à habiller les pauvres », image d'une très heureuse fantaisie ; et cette belle pensée sur le goût de la science : « Il y a sur cette terre deux créatures insatiables : l'homme de science et l'homme d'argent. »

Le comte Henry de Castries a fort bien présenté un recueil de vers proverbes, dus au moraliste populaire Sidi Abd er-Rahmân el-Medjdoub (1). Le « Medjdoub », c'est le demi-fou, « celui qui branle la tête comme un derviche. Tout l'Orient connaît, dit l'éditeur, ces êtres bizarres, moitié fous, moitié sensés, se plaisant à déconcerter ceux qui cherchent à les analyser, exagérant leur folie quand on serait tenté de les prendre pour sages », redevenant lucides quand on raille leur démence, indifférents en apparence au monde extérieur, impudents et cyniques. Le Medjdoub allait, vêtu de quelques haillons, dans les villes et les douars, à la fois

1. *Les Gnomes de Sidi Abd er-Rahman el-Medjedoub*, éd., trad. et commentaire par le Comte Henry de Castries, Paris, 1896.

raillé, honoré et craint. L'islam a comme de la dévotion pour les pauvres d'esprit ; il était lui, l'hôte envoyé par Dieu, auquel on ne refuse ni le souper, ni le gîte. Il avait même accès auprès des femmes, et il aimait leur compagnie, bien que sa satire ne les ménageât pas. Parfois il se rendait dans les monastères, ou bien, étendu à la porte des mosquées, il y restait des semaines durant, dans un état apparent d'hébétude, poussant seulement quelques cris plaintifs pour demander l'aumône aux passants. Il mourut en 1085 H. à Méquinez où l'on voit son tombeau.

Ses proverbes ont la forme de distiques. Ils sont à la fois sentimentaux et mordants, et l'expression poétique y est souvent heureuse : « De mes yeux je l'ai vue, la dévote en prières, son rosaire sur la natte ; elle, elle trompait son mari ; lui, il disait : que ma femme est pieuse ! » « O filles qui passez, ô vous, élancées comme les palmiers de mon jardin, vous êtes toutes des belles, et moi, je n'aime point d'autres créatures que vous ! » Voilà pour le sentiment ; mais la satire reprend le dessus : « Pas de rivière sur les montagnes, pas de nuit chaude en hiver ; pas de femme faisant le bien ; pas d'ennemi au cœur généreux. » Le distique suivant est-il une prédiction, est-il une interpolation ? Le Medjdoub y décrit d'un trait l'état de l'islam à notre époque : « O vous, qui m'interrogez sur

le XIIIe siècle (le treizième musulman qui correspond à notre dix-neuvième) : siècle de ténèbres sans un seul point lumineux ; les vêtements seront encore des vêtements de musulmans ; mais les cœurs seront des cœurs de chrétiens. » Il semble se moderniser aussi, lorsque, réagissant un instant contre le fatalisme, il recommanmande l'effort et le travail : « La nécessité, dit-il, ne frappe personne injustement ; elle n'atteint que celui qui l'attire sur sa tête, celui qui, en hiver, dit : le froid m'empêche de travailler, ou qui, en été, se laisse vaincre par le sommeil » ; ou encore : « Ne soyez pas soucieux dans l'adversité ; songez qu'à Dieu tout est facile. Le malheur écrase les lâches ; mais les hommes courageux, il ne les renverse pas. »

Sa philosophie est donc un peu plus énergique, moins fataliste et moins résignée, que n'est la plupart du temps celle des proverbes. Comme celle-ci, il préconise le silence : « Le silence est une sagesse ; de lui procèdent toutes les sagesses ; si le fils de la tourterelle ne roucoulait pas, il n'attirerait pas vers lui le fils du serpent qui erre. » Mais il n'ose pas aller jusqu'au mépris de la fortune : « O Fortune, s'écrie-t-il, ô fortune! toi qui tournes la tête aux filles... Celui qui est sans fortune, fasse que mon chien lui-même ne lui ressemble pas ! » (1)

1. V. encore sur la littérature des proverbes le pre-

III

Deux recueils d'apologues fort célèbres ont été répandus chez les Arabes : les fables de Loqmân et le Kalîlah et Dimnah ou fables de Bidpaï.

Les fables de LOQMAN ne sont autres que celles d'Esope. Elles ont été placées sous le nom d'un vieux sage connu à l'époque de Mahomet et mentionné dans le Coran. Loqmân y donne à son fils le conseil de n'adorer que le Dieu unique (Coran, XXXI, 11-12). Les commentateurs varient beaucoup sur ce personnage : les uns disent qu'il était charpentier ; d'autres, tailleur ; d'autres, cordonnier ou pâtre. On en fait aussi un esclave noir, et l'on raconte encore qu'il vécut le temps de la vie de sept faucons, ce qui ferait, paraît-il, cinq cent soixante ans. Quelques-uns même le font vivre mille ans. D'une façon générale, on lui appliqua les traditions ou légendes qui avaient cours sur Esope.

Quant à la date de la version arabe de ces fables, elle est assez tardive : c'est seulement dans la seconde moitié du septième siècle de l'hégire qu'une édition syriaque des fables d'Esope fut traduite en Arabe. Cette recension

mier fascicule de la *Bibliographie des Ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, de Victor Chauvin, Liège, 1892.

subit ensuite divers remaniements, et étant devenue populaire, fut transportée à son tour dans les différentes langues des peuples de l'islam (1).

L'histoire du recueil d'apologues intitulé Kalîlah (2) se relie à la légende du sage vizir Bozourdjmihr, sur laquelle nous voudrions présenter quelques observations.

Le personnage de Bozourdjmihr — qui ne paraît pas chez Tabari,mais qui tient une grande place dans l'œuvre de Firdousi, et en a une assez importante dans celle de Masoudi (3) — était un

1. V. pour la bibliographie des fables de Loqman et leurs traductions dans les diverses langues, Victor Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, publiés dans l'Europe chrétienne, de* 1810 *à* 1885, fascicule III ; Liège-Leipzig, 1898.

2. Pour la bibliographie du Kalilah, V. Victor Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, etc., fascicule II. Citons les éditions : de Sylvestre de Sacy, éd. arabe, Paris, 1816, précédée d'un mémoire sur l'origine du livre ; — de Keith-Falconer, *Kalilah and Dimnah or the fables of Bidpai*, Cambridge, 1885, avec une importante introduction où sont traitées toutes les questions relatives à l'origine du livre et à ses différentes recensions ; la trad. anglaise du Rev. W. Wyndham Knatchbull, réimprimée au Caire par A. Van Dyck, 1905 ; et l'éd. arabe de L. Cheïkho, S. J., Beyrouth, 1905, d'après le plus ancien manuscrit arabe de ce texte, avec introduction.

3. *Le Livre des Rois*, trad. Mohl, chap. XLI, t. VI. — *Les Prairies d'Or*, t. II, v. l'index.

vizir du roi de Perse sassanide Anochirwân le Juste. Tout jeune, il fut présenté au roi, à qui il expliqua un songe (1). Il était astrologue, astronome et médecin, très éloquent, entendu en affaires, avec cela fort beau. Le roi en fit son principal conseiller ; Masoudi et Firdousi ont conservé un grand nombre de sentences qui lui sont attribuées. Le jeu d'échec ayant été inventé dans les Indes et présenté à Nouchirwân, Bozourdjmihr, d'après le simple examen de l'échiquier, devina quelles devaient en être les règles. Il inventa ensuite à son tour le jeu de nard ou de trictrac qu'il envoya aux Indiens. Un accident malheureux lui fit perdre un jour la confiance du souverain ; il fut jeté en prison où il eut beaucoup à souffrir, ce qui offre aux légendaires l'occasion de lui attribuer quelques belles paroles. On le tira de sa prison un jour qu'on eut besoin de lui pour résoudre une énigme : il s'agissait de savoir ce qu'il y avait dans une cassette fermée. Il donna la réponse juste et rentra en faveur. Selon Masoudi, il périt victime d'un accès de colère de Kesra Eperwiz, le second successeur d'Anochirwân.

Firdousi a sur ce sage une dizaine de chapitres.

1. Sa légende n'est pas sans rapport avec celle du Joseph biblique. Voyez à la section suivante (1001 *Nuits*) des rapprochements entre des contes arabes et les traditions bibliques.

Anochirwân donne sept fêtes en son honneur, dans lesquelles il le fait parler en présence des mobeds et de toute sa cour. Ces fêtes sont, en réalité, autant de chapitres d'une sorte de traité de morale. Tantôt Bozourdjmihr y parle d'une façon continue ; tantôt le roi, ou quelque autre, pose des questions et il y répond assez brièvement sous forme de sentences. Voici quelques exemples :

« Que faire, demande un assistant, pour qu'on ait le moins de peine dans la vie ? — Si un homme de sens, répond le sage, a un cœur patient, il arrivera au contentement. Il sera juste quand il donnera et quand il prendra, et il fermera ainsi la porte de la perversité et de la perdition. Il pardonnera les fautes quand il est le maître, et ne se laissera pas aller à la colère et à l'impatience.

« O sage, dit quelqu'un, qu'est-ce qu'un homme de sens approuve le plus ? — Celui qui cultive son intelligence ne regrette jamais ce qui lui échappe ; et si une chose qui lui est chère est foulée dans la poussière, il ne se laisse pas aller au regret et à la douleur. Il arrache de son cœur tout espoir des choses impossibles, comme le vent arrache les feuilles du saule. — Quel est le roi que tu juges être le meilleur ? — Celui qui assure la sécurité de l'honnête homme, dont la voie est la terreur du méchant, dont le trône donne la paix au monde. »

Une grande partie de ces sentences a trait à la morale des rois, à la philosophie politique. L'idée dominante est que le roi doit s'humilier devant le sage et lui demander conseil : « La couronne sera puissante aussi longtemps que le roi tiendra en honneur les sages, et la majesté royale sera sauve aussi longtemps que le maître du monde acceptera l'avis de tout homme qui sait. » En dehors de cette disposition d'esprit tout à fait primordiale, Bozourdjmihr recommande au roi la droiture, la véracité, le courage. A tout le monde il recommande la prudence : prudence dans le choix des amis ; prudence dans les cours ; prudence dans le combat : « Choisis dans le combat des camarades prudents ; si tu n'es pas assez fort pour lutter contre un ennemi, ne l'essaie pas ; car ce que veut la sagesse, c'est qu'on revienne en vie du combat. » Une certaine soumission au destin est aussi un trait dominant de cette morale : « De toutes les qualités, la plus solide est le contentement de son sort ; c'est la plus douce, celle qui repose le mieux du travail ; et la plus agréable est la faculté d'espérer. » Et Bozourdjmihr trouve cette belle formule : Le roi ayant demandé : « Devient-on puissant par ses propres forces ou par l'effet de la fortune ? » son vizir répond : « La fortune et le talent forment un couple ; ils sont comme l'âme et le corps ; le corps est

l'instrument de l'effort ; mais l'effort ne produit pas la puissance, s'il n'est aidé par la fortune. »

Bozourdjmihr n'est pas, comme on pourrait le croire, le seul personnage qui énonce ces nobles maximes. Il est celui dans la bouche de qui on en place le plus ; mais il n'est pas le seul qui parle. Tantôt un mobed, tantôt un roi ou quelque autre sage, est censé avoir énoncé ou avoir écrit des préceptes analogues. On en attribue à Ardéchîr ; on en attribue à ses prédécesseurs. Parcourons dans Masoudi la série des rois Sasanides, il n'en est guère qui n'aient prononcé ou entendu des discours semblables : Ardéchîr, le fondateur de la dynastie, écrit une proclamation, que Masoudi nous dit avoir été conservée : « Nous consacrerons tous nos soins au maintien de la justice ; nous étendrons notre protection sur tous nos sujets ; de grands édifices seront bâtis ; la fertilité sera rendue à la terre et nos peuples seront gouvernés avec bienveillance. Nous rendrons à nos états la prospérité... Peuples, ma justice sera la même pour le puissant et pour le faible, pour les petits et pour les grands... Mon gouvernement méritera votre approbation et vous trouverez toujours mes actions d'accord avec mes paroles. » En outre de cette proclamation, on a des sentences d'Ardéchîr et des conseils donnés par lui à ses officiers

et à ses agents. Le roi Sabour écrit à un de ses lieutenants une lettre tout à fait du même style ; il donne des conseils analogues à son fils Hormuz. Hormuz écrit de même à un grand officier. Bahram, petit-fils du précédent, reçoit les conseils d'un mobed ; et c'est ici la fable bien connue du philosophe qui entend le langage des oiseaux. Ce mobed dit à Bahram, dont le gouvernement laissait à désirer, qu'il entend causer des hiboux. Un de ces oiseaux va se marier ; sa fiancée lui demande en dot une vingtaine de villages en ruines, choisis parmi les plus beaux domaines qui ont dépéri sous le règne du roi actuel. Si le règne de ce roi fortuné se prolonge, répond le hibou, ce n'est pas vingt villages ruinés, mais bientôt mille que je pourrai t'offrir. » Le roi, très frappé de cette histoire, introduit des réformes dans son administration.Plus tard encore, c'est Yezdedjerd qui consulte un certain sage, dont on nous répète les avis, toujours les mêmes. Enfin, nous en revenons à Anochirwân.

Or, il est évident que toutes ces épîtres, tous ces discours, n'ont aucun caractère historique sérieux. Nous avons là un fonds de littérature morale dont on extrait des morceaux, toujours semblables entre eux et que l'on encastre tantôt dans un règne, tantôt dans un autre (1). Cette

1. Voyez encore comme contes rédigés en vue de l'enseignement moral, l'*Histoire des dix vizirs* (*Bakhtiar Nameh*), trad. et annotée par René Basset, Paris, 1883.

littérature a un certain cachet populaire ; c'est un enseignement philosophique à l'usage des foules. Probablement, il se transmettait surtout par voie orale ; mais il est possible aussi qu'il ait été consigné par écrit : Firdousi fait allusion à un livre qui aurait été ainsi écrit en pehlvi au nom de Bozourdjmihr, et on a signalé une « sagesse d'Anochirwân » en arménien.

A quelle école philosophique appartenait cette morale ? Il paraît bien, d'après sa teneur et d'après certains indices, qu'il faille la rattacher à l'école néo-platonicienne. Nous en dirons quelque chose de plus tout à l'heure. Pour le moment, remarquons que Masoudi rapporte d'Ardéchîr qu'il connut, au début de son règne, « un personnage de sang royal nommé Bicher, lequel était un philosophe de l'école de Socrate et de Platon. » En un autre endroit, Masoudi, parlant de cette philosophie politique des anciens perses, la rapproche de celle de Platon ; et Firdousi, au règne de Bahram Gour, rapporte des questions posées par un sage roumi (byzantin) à un mobed persan ; celui-ci y répond d'une façon qui satisfait le Grec, par des sentences toujours analogues à celles que nous avons citées ; or, le poète dit expressément que le roumi était de l'école de Platon.

Parlons maintenant du KALILAH.

Le recueil des fables de Bidpaï, autrement appelé *Kalîlah et Dimnah*, du nom de deux chacals qui y jouent un rôle important, a été traduit en arabe au second siècle de l'hégire, par Ibn el-Mokaffa' (1). Cette version a été faite d'après un texte pehlvi, et a servi elle-même de base à une quantité de traductions faites dans toutes les langues. L'opinion générale est que ce recueil est d'origine indienne. Il est en relations étroites avec l'ouvrage sanscrit Pantchatantra et l'on admet qu'il en provient par l'intermédiaire du pehlvi. J'avoue pourtant être étonné que cette opinion n'ait pas soulevé plus de doutes, qu'on ait trouvé le cachet indien à un ouvrage qui paraît tout imbu d'esprit grec, et qu'on fasse quelque fonds sur l'histoire du traducteur persan, laquelle est rédigée d'une façon tout à fait romanesque.

Les fables de Bidpaï sont en effet précédées de quatre chapitres qui forment ensemble une vaste préface. Le premier rapporte qu'après le passage d'Alexandre le Grand dans l'Inde et

1. 'Abdallah ibn el-Mokaffa' était perse de naissance et s'appelait Rôzbih ; converti extérieurement à l'islam, il resta en son cœur attaché à la foi de ses pères. Il vécut à Basra. En l'an 140 (757), comme il s'était montré favorable à la famille des Alides, le Khalife Mansour le fit mettre à mort. Il avait écrit d'autres ouvrages sur la morale politique que la traduction du Kalîlah. V. Brockelmann, *Gesch. d. ar. Litt.*, I, 151.

la défaite de Porus, le peuple secoua le joug de son lieutenant et mit à sa place un certain Dabchelim, descendant des anciens rois. Ce Dabchelim se trouva être un prince désordonné et cruel. Un brahmane de ce temps, le philosophe Bidpaï, entreprit de le ramener à son devoir, et après des discours bien composés, mais qui faillirent lui coûter la vie, il obtint du roi la commande d'un livre sur l'art de gouverner et sur la morale en général. Cette première partie du récit est purement littéraire et philosophique, dépourvue de tout sentiment historique, de toute couleur locale, et ne témoigne d'aucune connaissance ni des systèmes philosophiques, ni des religions de l'Inde.

Dans le second chapitre, Anochirwân a entendu parler du livre existant aux Indes et demande à son vizir Bozourdjmihr d'envoyer un savant pour en prendre copie. Le vizir envoie Barzouwéïh, un médecin. Il est tout à fait invraisemblable qu'un roi ait donné une mission ayant pour objectif un simple recueil de fables ; d'autant que cette mission coûta cher, car il est dit que Barzouvéïh emporta pour son voyage 20.000 bourses contenant chacune 10.000 dînars. D'après l'historien Ta'âlibi (1), comme d'après

1. *L'Histoire des Perses de Ta'âlibi*, trad. Zotenberg, Paris, 1900, p. 629-633.

Firdousi, ce médecin ne serait pas allé aux Indes dans le but de chercher le livre, mais pour y découvrir une plante merveilleuse, capable de rendre la vie aux morts. Il ne trouve pas la plante ; mais à la fin il rencontre un vieillard qui lui explique que cette panacée n'est autre que le livre de Kalîlah et Dimnah. Il est bien évident qu'il n'y a là, de la part de l'auteur ou du recenseur, qu'un procédé de réclame (1).

Un troisième chapitre, qui contient les mêmes idées et est écrit dans le même style que les précédents, est attribué sans vraisemblance au traducteur Ibn Mokaffa'. Enfin, la quatrième partie de cette préface consiste dans une vie, une autobiographie de Barzouwéïh. Ce prétendu missionnaire ne parle pas du tout à la manière d'un voyageur ; il se contente d'exposer, en l'entremêlant de quelques fables, un système qui rappelle tout à fait celui des sectes pythagoriciennes, ou, si l'on veut, néo-platoniciennes.

On remarquera dans tout ce préambule l'emploi des nombres en morale, caractéristique de l'école de Pythagore, la grande place donnée,

1. V. encore une courte mais intéressante note de Noeldeke sur Buzurdjmihr, que ce savant appelle « une personnalité qui n'apparaît pas dans des récits purement historiques, mais bien plutôt dans la littérature rhétorico-morale, *rhetorisch-paraenetischen* », et où il résume d'après Masoudi douze maximes de gouvernement caractéristiques.

parmi les vertus, au silence et à la circonspection. Quatre rois de Chine, de l'Inde, de Perse et de Grèce se trouvant réunis, proposent d'énoncer chacun une maxime : tous les quatre font l'éloge du silence. Quatre sages ont à fournir chacun une sentence : le premier fait l'éloge du silence ; le second donne la maxime grecque : « Connais-toi toi-même. » Le quatrième recommande de chercher la tranquillité de l'esprit dans la soumission au destin. Quatre qualités distinguent l'homme de la bête : la sagesse, la tempérance, la justice et la force ; ce sont les vertus cardinales ; chacune d'elles se subdivise en trois. L'homme vraiment intelligent se distingue par huit qualités ; sur les huit sont : la circonspection, le secret, la modération, la réserve et l'affabilité.

Barzouwéïh raconte le processus de sa vie morale : Je commençai, dit-il, par avoir une forte passion pour la médecine. J'avais à choisir entre quatre choses : la richesse, la réputation, les jouissances terrestres et la préparation à une vie future. Je visitais les malades en songeant à l'au-delà ; et si parfois je me surprenais à jouir du bénéfice ou de l'honneur que j'en retirais, j'étais honteux de ne pas mépriser les choses périssables et de goûter des plaisirs qui doivent nous être sitôt ravis. Sachant notre corps sujet à la corruption, je m'efforçais de

m'élever à la contemplation de la vie de l'au-delà. Cependant, j'examinais les diverses religions, pour choisir entre elles celle qui me semblerait la plus efficace. Mais j'en eus si peu de satisfaction, que je décidai de m'en tenir à celle de mes pères. Bientôt mon trouble revint ; je fus assailli par le désir de scruter plus à fond les systèmes. D'autre part, je savais que la vie est courte et je craignais de la perdre dans la recherche et l'indécision ; j'écoutai donc cette voix qui ne manque pas de se faire entendre au dedans de nous, de façon à me tracer une ligne de conduite qui ne fût pas trop en opposition avec aucune religion. — Cette situation d'âme est fort intéressante, et se rapproche singulièrement de celle du pragmatisme moderne. — Après des oscillations et des moments de doute et de faiblesse, Barzouwéïh s'attache de plus en plus à la religion, qui est pour lui la pratique de la vie contemplative, de la douceur et de la bonté, convaincu qu'elle seule peut, avec la tendresse d'un père pour son enfant, rendre facile le chemin qui conduit à l'autre vie et ouvrir la porte à un bonheur durable.

La vie de Barzouwéïh et la doctrine qui y est exprimée sont d'un caractère mystique plus accentué que le reste de l'ouvrage, et ne laissent pas de rappeler la philosophie d'Ibn Tofaïl ; mais pour le reste, c'est-à-dire pour les

autres chapitres d'introduction et pour les apologues eux-mêmes, la morale est tout à fait analogue à celle que nous avons rencontrée dans la légende de Buzurdjmihr, et c'est la forme populaire de la morale du néoplatonisme. Nous pensons donc qu'il faut voir dans ces sentences ou apologues des produits de l'époque Alexandrine qui, de la Perse, se seront transmis séparément et à des époques diverses, d'une part aux Arabes et d'autre part aux Indes.

IV

Dans le genre des contes, la littérature arabe n'est dépassée par aucune autre. La quantité qu'elle en possède, l'intérêt et l'ingéniosité des histoires, la grâce des conversations, le brillant du décor, confondent l'imagination. Depuis que les MILLE ET UNE NUITS, qui ne sont point le seul recueil, ont été révélées à l'Occident par Galland, elles n'ont cessé d'être lues et exploitées de toute manière ; leur popularité n'a point décru ; leur fraîcheur n'a rien souffert du temps, et des traductions en ont été faites dans toutes les langues du monde (1).

1. La bibliographie raisonnée des *Mille et une Nuits* forme à elle seule un important volume .V. Victor Chauvin, *Bibliographie des Ouvrages arabes ou relatifs aux*

A qui doit-on cet amas de merveilles ? On ne le sait pas. Cette œuvre énorme, évidemment produite par plusieurs auteurs, n'est suivie d'aucune signature ; il n'y a pas un nom, pas une ombre à qui les lecteurs charmés puissent offrir leurs louanges et porter le tribut de leur reconnaissance. Et d'abord, ces contes « arabes » sont-ils vraiment arabes ? Ce sont des adaptations ; mais dans quelle mesure sont-ils adaptés? Quel est le rôle du recenseur arabe ? Quelle devrait être sa part d'auteur ? Cela n'est pas facile à dire. On peut affirmer cependant que ce rôle est assez considérable ; le fonds même des contes est rarement arabe ; mais le talent de conteur appartient bien au recenseur musulman, et parfois, dans les cas où les mœurs dérivant de l'islam font partie intégrante de l'intrigue, il faut bien admettre que le conte est, pour une large part, inventé par l'auteur musulman. En outre le talent consommé dont les Arabes font preuve dans l'anecdote ne permet pas de leur contester à priorité le don d'inventer des contes un peu étendus.

Les *Mille et une Nuits* sont mentionnées pour

Arabes, fascicules IV et V, Liège-Leipzig, 1900-1901. — Les grandes traductions sont celles de Galland et de Mardrus en français, Habicht en allemand, Lane et Burton en anglais. L'édition princeps de la traduction de Galland, qui a fait connaître au monde occidental cet admirable recueil, est de 1704.

la première fois par Masoudi, au ɪᴠᵉ siècle de l'hégire, sous leur titre arabe et sous le nom persan de *hézâr efsâneh,* les mille contes (1). Elles font partie, selon cet historien, de « recueils qui, dit-il, nous sont parvenus, après avoir été traduits du persan, de l'indien ou du grec ». Une variante, au lieu de « l'indien » , porte : « du pehlvi ». « C'est, dit Masoudi, l'histoire d'un roi, du vizir, de sa fille et de sa servante ; ces deux dernières s'appellent Chîrâzâd et Dînâzâd.»

D'après les critiques auxquelles ont été soumis les contes, on peut considérer comme remontant à l'époque de Masoudi, soit à notre xᵉ siècle, et comme ayant fait partie de l'original persan : le cadre (on appelle ainsi l'histoire de Chéhérazade), le pêcheur et l'Ifrît, Hasân de Basrah, le Prince Bedr et la Princesse Djawhar de Samandal, Ardéchîr et Hayât en-Nofous ; Qamar ez-Zémân et la Princesse Boudour ; et d'après plusieurs érudits, ce premier groupe de contes serait d'origine indienne.

J'avoue ne voir dans les contes ici mentionnés aucun trait décelant qu'ils tirent leur origine de l'Inde. Il s'y trouve au contraire beaucoup de superstitions juives, mêlées de quelques détails musulmans ou même chrétiens. Le pêcheur, lassé de ne rien prendre, s'adresse à Dieu ;

1. *Les Prairies d'or,* t. IV, p. 89.

il se plaint, comme dans l'Evangile, d'avoir jeté trois fois ses filets sans rien prendre. Le Génie qu'il retire ensuite est enfermé dans un vase scellé du sceau de Salomon. L'idée messianique est exprimée : Salomon est mort depuis 1800 ans, dit le pêcheur, et nous sommes à la fin des siècles. Le conteur connaît la légende talmudique qui représente Salomon comme dompteur de génies. Le génie jure par le grand nom de Dieu, idée juive et coranique. Il parle d'esprits rebelles conformément à la tradition juive et chrétienne : ils sont deux, selon le texte de Galland, qui refusèrent de se soumettre à Salomon, et l'un d'eux s'appelle Sacar, nom hébreu. Dans le texte arabe de 1311 H., Sakhar est le nom même du génie qui parle au pêcheur. Le génie naît de la fumée et retourne en fumée ; un rôle important est attribué à la fumée dans les traités de magie arabe. Enfin, le pêcheur renvoie l'Ifrît de nouveau renfermé, dans la mer, pour qu'il y reste jusqu'à la fin des temps ; c'est l'idée eschatologique, corollaire de l'idée messianique. En tout cela et dans tout le reste du conte, rien d'indien.

Il en est de même dans le conte de Kamar-ez-Zamân. Le Djinn femelle s'appelle Maïmounah fille de Damriât, nom dont l'assonance est plutôt hébraïque (1) ; elle sort d'une citerne romaine

1. Dans le texte arabe (éd. de l'imprimerie 'Amireh

(roumâni). Kamar ez-Zamân dort, ayant la tête couverte d'un voile de Merv ; il a sous les pieds, allumée une lanterne, *el-fânous*, mot grec. La délicieuse scène de Maïmounah le regardant dormir semble du pur art grec, et rappelle la fameuse scène de Psyché réveillant l'Amour. Le djinn femelle rencontre un génie rebelle appelé *Dahnach* ; un autre génie s'appelle *Kach-Kach* ; ce sont des noms comme en trouve dans l'angélologie talmudique. Elle conjure le premier, comme ci-dessus, par le grand nom divin et par les talismans gravés sur le sceau de Salomon. Dans ce conte aussi, un astrologue veut enfermer des génies dans des vases. La princesse de la Chine a un frère de lait qui est un type de savant occultiste et voyageur, très éclectique en philosophie. La dernière partie du conte comporte des aventures de voyages où l'on ne relève aucun trait précis sur les mœurs, les croyances, les monuments ou les paysages de l'Inde, pas plus que de la Chine. Ce qui y est dit de plus particulier concerne les Mages, qui sont persans ; les détails des costumes sont en général persans.

Il existe une histoire se rapprochant du genre anecdotique, sur des génies enfermés dans des vases (1). Quelqu'un parla de ces vases devant

Othmânieh, 1311 H., t. III, p. 41), Damriât est le vizir de gauche de Salomon, Asaf fils de Berekhiâ est son vizir de droite.

1. Edition de 1311, t. III, p. 35.

le Khalife oméyade 'Abd el-Mélik fils de Merwân. Ce Khalife, intrigué par l'histoire qu'on lui raconte d'un nègre pêcheur qui en retira un dans ses filets, ordonne à Mousa fils de Nosaïr d'en chercher dans le Magreb. Celui-ci visite des châteaux ruinés où sont des tombes et des inscriptions grecques. Ces légendes se relient donc à celles qui ont pour objet l'Égypte ancienne (1).

La princesse Djawhar de Samendal est une très gracieuse histoire d'ondine. Les pratiques magiques sont toujours du même genre. Il n'y a aucune description circonstanciée de l'Inde. A la fin du voyage est une histoire d'enchanteresse qui rappelle celle de Circé.

«Ardéchîr et Hayât en-Nofous» commence par l'histoire d'un roi qui se plaint de n'avoir pas d'enfants. Ce genre de débuts paraît plusieurs fois dans les contes. C'est celui du mythe de Salâmân et d'Absâl qui est Alexandrin (2).

En résumé ces contes sont présentés comme persans, et le décor y est bien persan. Ils ne témoignent d'aucune connaissance de l'Inde. L'imagination y est charmante et donne une sensation de littérature grecque. Le merveilleux est composite, comme il est chez les Kabbalistes,

1. Cf. l'*Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux.
2. Cf. *Avicenne*, par B. Carra de Vaux, p. 291.

juif surtout (1), avec des particularités pouvant être rapportées à l'Égypte. Les métamorphoses sont grecques. Il semble donc bien qu'il faille reconnaître dans ces contes la même école que nous avons déjà vue produire le Kalîlah : école grecque d'Orient, imbue de judaïsme, syncrétiste, qui a légué ses traditions et ses œuvres à la Perse où les ont prises les Arabes.

A ces histoires formant l'ancienne collection sont venues s'en ajouter d'autres : d'abord un groupe de contes rédigés à Bagdad, puis un groupe du Caire. Les contes de Bagdad sont des histoires d'amour dans lesquelles intervient souvent le Khalife Hâroun ar-Réchîd ; telles que l'histoire très passionnée de Chems en-Nihar et celle des trois Calenders. Ces récits renferment des traits de mœurs bien musulmans (2). Les

1. Signalons encore comme rapport avec les traditions juives l'histoire de Dallah la rusée. Il est question de cette Dallah, non dans les *Mille et une Nuits*, mais dans les *Mille et un Jours* (trad. Paris, 1844, p. 360 et suiv.) ; Masoudi la connaît (*Les Prairies d'Or*, VIII, 175), et elle est assurément comparable à la Dalilah biblique. V. ce rapprochement fait par Barbier de Meynard dans la note à ce passage des *Prairies d'or*.

2. Encore faut-il prendre garde que les noms des personnages et des lieux peuvent avoir été changés, l'histoire restant sensiblement la même. V. par exemple l'histoire de Kaleh Kaïri dans les 1001 *Jours* et dans les 1001 *Nuits* (*histoire d'Atalmulc et de la princesse Zélica*) ; les noms des princes ne sont pas les mêmes.

contes égyptiens se distingueraient par un certain tour un peu ironique, et par le genre du merveilleux comportant l'emploi de talismans plutôt que l'intervention d'esprits. Ce sont, par exemple, les histoires groupées autour d'Ahmed ed-Danaf. Pour ce qui est de la différence du merveilleux, elle ne me semble pas bien évidente. Les esprits et les talismans vont ensemble, ceux-ci étant destinés à conjurer ceux-là. Au groupe égyptien appartient le fameux conte d'Aladin. Cette autre merveille de la littérature populaire, Ali-Baba et les quarante voleurs, est apparentée à un conte de l'Égypte antique (1). Cet ancien conte n'a-t-il point lui-même sa source en Grèce ? Cela est bien possible. Les caractères, l'esprit et le décor, le type de servante courageuse et spirituelle qu'est Morgiane, sont tout à fait en harmonie avec les mœurs et avec le génie littéraire de la Grèce.

Nous ne parlons point ici du roman de chevalerie Omar en-No'man, ajouté aux *Mille et une Nuits*, de *Sindbad*, dont nous devons parler en géographie, et de nombreuses anecdotes à peu près historiques.

Dans la célèbre histoire qui forme ce qu'on appelle le cadre (2), celle de Chéhérazade

1. Maspero, *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne*, Paris, 1889, p. 150.
2. V. l'intéressante discussion d'Emmanuel Cosquin :

suspendant durant mille nuits la cruauté du roi Chehriar en tenant sa curiosité en éveil au moyen de récits coupés au bon moment, — quelques érudits ont encore voulu voir un apport de l'Inde. On retrouve dans l'Inde une partie de ce prologue-cadre, et les sinologues en ont même retrouvé en Chine un morceau qui a été traduit du sanscrit en chinois en 251 de notre ère. Ce morceau n'est d'ailleurs pas la partie essentielle de l'histoire, celle qui montre Chéhérazade évitant la mort par des contes.

Cependant l'opinion qui voit dans le prologue des *Mille et une Nuits* un récit d'origine indienne, n'est pas l'opinion dominante, et ce n'est point la nôtre. D'autres savants admettent pour cette pièce l'origine persane, et plusieurs identifient même Chéhérazade avec l'Esther de la Bible. Cette identification a été proposée par l'excellent arabisant de Gœje. Il y a en effet sur ce point quelques rapports et quelques confusions de légendes. L'Assuérus biblique avait pour principe, comme le Chehriar des *Mille et une Nuits*, de ne voir ses femmes qu'une fois. Chaque vierge, préparée longtemps d'avance, « lui était amenée le soir et ressortait le lendemain matin,

Le prologue-cadre des Mille et une Nuits, les légendes perses et le Livre d'Esther, extrait de la *Revue biblique internationale*, Paris, 1909.

pour être conduite dans une nouvelle maison ». Pourtant elle n'était pas étranglée, comme dans le fameux prologue. Esther, comme Chéhérazade, capte la faveur du roi et demeure auprès de lui ; elle est la fille du vizir, de même que Chéhérazade ; elle sauve son peuple de la captivité ; la conteuse des *Mille et une Nuits* sauve les vierges menacées du sort tragique de leurs devancières. Tabari identifie l'Esther biblique avec la mère du roi Bahman fils d'Isfendiar. Masoudi fait d'Esther la femme de Bokht-Nassar (Nabuchodonosor) et l'appelle Dînazad, qui est le nom de la sœur de Chéhérazade dans les contes. Il remarque d'ailleurs que ces événements sont racontés de diverses manières. Cet écrivain donne le titre de Chéhérazade à la mère de Houmayé fille de Bahman, fils d'Isfendiar, c'est-à-dire à l'épouse de Bahman dont Tabari fait Esther. Pour Masoudi aussi, la mère de Houmayé était juive. Enfin Firdousi, Tabari et Masoudi en un autre endroit, appellent Chéhérazade, Houmayé elle-même, fille et femme (selon la coutume des anciens perses) du roi Bahman. Ce roi correspond à Artaxerxès Longue-main et est le père de Darius l'ancien. On ne peut vraiment nier qu'on n'ait ici affaire à un fond commun de traditions judéo-persanes. La façon dont les légendes dérivent l'une de l'autre ou ont été amalgamées n'est d'ailleurs

pas très facile à définir. D'autres légendes encore sont accumulées sur le nom de Homaï ; cette princesse a hérité aussi du nom de Sémiramis (Chamîrân) et de son renom de bâtisseuse : quatre grandes reines persanes, réelles ou imaginaires, sont donc fondues en elles.

On sait que le syncrétisme de certaines écoles orientales a rapproché et assimilé des héros ou prophètes juifs, persans, grecs, égyptiens, etc. On a identifié Idrîs avec Hermès et avec l'Égyptien Tot, le prophète Khidr avec Elie et avec Saint Georges, etc. Ce travail paraît être dû à des écoles néo-platoniciennes.

La morale des *Mille et une Nuits* est intéressante à étudier ; elle est de la même famille que celle des fables et est en général assez indépendante des systèmes religieux. C'est une morale bourgeoise, dont le caractère moyen, terre à terre et dépourvu d'enthousiasme, contraste avec la magnificence du décor et le romanesque de l'affabulation. Elle recommande un usage modéré des plaisirs, un certain égoïsme, la méfiance, la soumission au destin. Elle croit difficilement aux sentiments généreux ; elle n'a point horreur de la cruauté ; mais elle apprécie l'adresse et le talent. Un de ses traits particuliers est l'admiration pour les habiles voleurs. Ce trait se rencontre dans Hérodote où il est représenté par une anecdote bien connue. Ici

donc encore, tout concourt en définitive à nous faire remonter au delà de la Perse, à la Grèce, dont le tempérament, l'art et la pensée transparaissent à travers ces contes, qui avait produit des milliers de romans depuis perdus, dont ceux-ci sont probablement des survivances, et dont la tradition littéraire avait seule assez de richesse et de grâce pour expliquer une telle floraison de merveilles.

NOTES

CHAPITRE Ier.— **Les Khalifes Abbassides.**— V. Clément-Huart, *Histoire des Arabes,* Paris, 1912-1913, 2 vol., Chap. XII et XIII. — Ouvrages anciens : Sédillot, *Histoire des Arabes,* Paris, 1854 ; G.Weil, *Geschichte der Chalifen,* Mannheim, 1846-1862, 5 vol.— Sur la civilisation musulmane à l'époque des Khalifes, Von Kremer, *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen,* Vienne, 1875, 2 vol.

Page 5. — **Le feu grégeois.** — Reinaud a écrit tout un volume sur le feu grégeois et ce qui s'y rapporte, formant la première partie d'une histoire de l'artillerie : *Du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon,* par Reinaud et Favé, 1 vol. avec un atlas de 17 planches, Paris, 1845.

Page 20. — **Saladin.** — Ce grand Sultan a eu plusieurs biographes : Béhâ ed-Dîn, que nous avons cité, naquit à Mosoul en 539, vint à Damas en 584, et fut nommé par Saladin Kâdi el-'Askar et Kâdi de Jérusalem ; mort en 632. — 'Imâd ed Dîn Kâtib naquit à Ispahan, 519, fut secrétaire de Nour ed-Dîn, vint plus tard trouver Saladin à Alep, et devint un de ses familiers ; mort en 589. Il est l'auteur de *la Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin* dont le Comte Carlo de Landberg a publié en partie le texte arabe, Leyde, 1888 ; inachevé. — Abou Châma, né à Damas en 599, mort en 665, a écrit l'histoire des règnes de Nour ed-Dîn et de Saladin sous le titre *Kitâb er-raudataïn, Le Livre des deux jardins,* éd. et trad. par Barbier de

Meynard dans le *Recueil des historiens des Croisades*, partie orientale, Paris, 1898. — Ibn Abî et-Tayi fut aussi un biographe de Saladin ; son œuvre ne nous est pas parvenue, mais a passé en partie dans celle d'Abou Chama. — On doit à ce Sultan la citadelle et les murs du Caire.

A la fin de la dernière guerre, les journaux ont parlé de son tombeau, et raconté que les Anglais y avaient fait enlever une palme que, lors de son voyage sensationnel en Orient, l'empereur d'Allemagne Guillaume II y avait déposée.

Page 34. — **Ghazan Khan.** — L'abbé de Vertot, auteur du XVIIIe siècle, dans son *Histoire des Chevaliers de Malthe*, t. II, p. 29, cite un passage de Pachimère (liv. 2) où cet historien « grec et contemporain » fait un grand éloge de Ghazan Khan, lui attribuant des sentiments chrétiens. Mais, comme le remarque l'abbé de Vertot, tous les écrivains orientaux, arabes, persans, s'accordent à dire que ce Prince était né païen et idolâtre, et qu'il se fit musulman sous le nom de Sultan Mahmoud. Seulement il avait pour femme une princesse chrétienne d'une rare beauté, fille de Livron ou Léon, roi d'Arménie, à laquelle il avait laissé dans le palais l'exercice de sa religion. Selon le même auteur, Ghazan Khan entra dans une ligue avec le Roi d'Arménie, le Roi de Chypre, et les Ordres des Hospitaliers et des Templiers.

Chapitre II. — **Mahomet II.** — Les Italiens, dès le XVIe siècle, ont beaucoup écrit sur les Turcs. Le Docteur Jean Reinhard a récemment publié de très curieux Mémoires d'un Vicentin, Angiolello, qui fut esclave en Turquie, puis devint trésorier de Mahomet II. Il vécut de 1452 à 1525. *Angiolello*, Buenos-Ayres, 81 pages. Il y a là des détails très précis et très pittoresques sur Constantinople, le Sérail, l'organisation du Palais. On y trouve (p. 43) ce portrait physique de Mahomet II, qui ne coïncide du reste pas fort bien

avec le dessin de Bellini : « Questo Gran Turco chiamato *Muemet* Imperatore era huomo di mezza età, non grande, ne piccolo, era grasso et carnuto, haveva il fronte largo, gli occhi grossi con ciglie rilevate, haveva il naso aquilino, la bocca piccola, portava la barba ritonda e rilevata, la quale trava al rosso, et haveva il collo corto e grosso, et era giallo di faccia, le spalle un poco alte, haveva la voce intonata, et haveva le gote alli piedi. » — M. Reinhard a aussi publié un mémoire italien anonyme donnant quantité de détails sur la situation des catholiques romains à Péra et à Constantinople à la suite de la conquête turque. — V. encore Fr. Sansovino, *Historia univ. dell'origine, guerre et imperio de' Turchi* ; Venise, 1568. — Guazzo, *Compendio de le guerre di Mahomet*, Venise, 1545. — L'*Histoire de Mahomet II* a été écrite en français par Guillet, 2 vol. Paris, 1681.

Page 41. — **Zizim.** — Les auteurs les plus sérieux, comme Gibb et La Jonquière, admettent que le Prince Zizim fut empoisonné par ordre du Pape. Lamartine qui, en sa qualité de poète, devait cependant se plaire aux drames, ne l'admet pas. *Hist. de Turquie*, dans les *Œuvres complètes*, t. XXV, p. 141). V. L. Thuasne, *Djem Sultan*, Paris, 1892.

Page 42.— **Soliman.**— L'ouvrage que nous citons en note p. 47 est de Qoutchi Bey. — L'abbé Mignot, le neveu de Voltaire, dans son *Histoire de l'Empire othoman*, 1771, t. I, p. 469, critique sur plusieurs points la législation de Soliman : « Il prescrivit, dit-il, différentes peines pour les différents crimes, la peine de mort pour tous les meurtres et pour quelques vols, et d'autres châtiments proportionnés à la qualité du délit ; mais il soumit toujours le criminel à l'accusateur, tellement qu'en Turquie il n'y a point de crime qui ne puisse être racheté à prix d'or, ou à tel autre prix dont la partie lésée veut bien se contenter. Soliman ne comprit pas que celui qui commet un crime attaque la société autant et plus que l'individu à qui son crime fait tort, et que la

réparation n'est pas suffisante lorsque l'offensé cesse de s'en plaindre. » Mignot critique aussi l'abus de la preuve testimoniale ; en Turquie, dit-il, on trouve des témoins pour tout, même pour des choses qui ne pouvaient guère être vues ou qui paraissent impossibles.

Page 48.— **Les poètes impériaux.**— Le Divan de Mahomet II a été publié par G. Jacob, d'après un ms. d'Upsal : *Der Divan Sultan Mehmeds II*, Berlin, 1904.— Des extraits du Divan de Soliman le Grand (Muhibbi) ont été édités par le même, Berlin, 1903, avec des notes et un glossaire, et ce divan a été publié à Stamboul en 1308 H., 236 pages. — Le Divan de Bajazet II a été édité en lithographie à Stamboul, 1308 H. — On trouvera une pièce de Sultan Sélim I[er] dans l'*Anthologie de l'amour turc*, par Fazy et Memdouh, Paris, 1905, p. 33. Les traducteurs remarquent que ce Sultan, « vainqueur des Persans et ennemi acharné de la Perse », écrit en persan mieux qu'en turc. Il a composé des poésies dans les deux langues. — Voici maintenant une pièce de Zizim écrite pendant qu'il était en exil chez nous près de Bourganeuf ; c'est tiré de *Patras et l'Achaïe* par de Borchgrave, p. 324. Le Franghistan, c'est la France :

Prends ta coupe, ô Djem de Djemchîd ;
Nous nous trouvons au cœur du Franghistan ;
Il faut que le destin se prononce :
Nul ne peut se soustraire à ses arrêts.

Pèlerin de la Maison Sainte
J'ai parcouru les champs de la Kaaba.
Une course autour de son enceinte sacrée
Vaut mille fois tout l'empire d'Osman.

Dieu merci, ayant bonne mine
Et plein de santé, je suis au Franghistan ;
Car quiconque se porte bien plane
En Sultan par-dessus les régions de la terre...

Ah ! demandez si la Couronne
Peut rendre heureux le Sultan Bayézid !
L'empire peut-il être l'apanage d'un mortel ?
Il ment, celui qui promet la durée aux grandeurs humaines.

Page 58. — **Tamerlan.** — L'histoire de Timour par Ibn 'Arabschâh a été traduite aussi en latin par Golius, Leyde, 1676 ; elle l'a été en turc par Nazmi-Zadeh, et publiée avec une préface d'Ibrahim Efendi, fondateur de l'imprimerie turque, Constantinople, 1142 (1729). Le titre est : *Tarîkhi Tîmour Gourkâhi.* C'est un des premiers ouvrages sorti des presses turques. — Une autre histoire de Tamerlan, en persan, est due à Cheref ed-Dîn Ali ; elle a été traduite en français par Pétis de la Croix : *Histoire de Timur Bec, empereur des Mongols et Tartares,* 4 vol. in-12, 1722. Il existe une ancienne vie italienne du même conquérant par Perondino, *Magni Tamerlanis vita,* Florence, 1553.

Page 63. — **Baber.** — Les *Mémoires de Baber* traduits pour la première fois par A. Pavet de Courteille, Paris, 1871, 2 vol. Beveridge a commencé la publication d'une traduction anglaise du même texte en 1914.

Page 68.— **Akbar.**— Sur les monuments de Fâtehpûr-Sikri, V. le beau volume de l'*Archaeological Survey of India,* t. XVIII, intitulé *The Moghul Architecture of Fathpur-Sikri,* par Edmund W. Smith, Allahabad, 1894. Fatehpûr-Sikri fut fondée par Akbar à 33 milles au S. O. d'Agra, et fut bâtie dans les années 1569 à 1605 ; La cité avait 7 milles de tour, était fermée de trois côtés par des murs de pierre crénelés, et du quatrième par un lac. Elle avait 7 portes gardées par de massifs bastions semi-circulaires,et contenait de magnifiques monuments, palais ou mosquées. Abandonnée peu de temps après la mort d'Akbar, elle tomba en ruines ; mais ses ruines sont superbes ; la grande mosquée en particulier attire l'admiration et n'a point d'égale aux Indes. — Pour la tombe d'Akbar à Sikandrah, V. le t. XXXV de la même collection : *Archaeological Survey of India, Akbar's tomb, Sikandarah, near Agra,* par Edmund W. Smith, Allahabad, 1909. Ce monument est de Djihângîr ; il dit dans ses mémoires qu'il l'a fait bâtir et qu'il lui a coûté en tout 15 laks de roupies, équivalant à 50.000

tomans ordinaires de Perse, ou à 45 laks *Khânîs* usités en Touran. La tombe avait été commencée par Akbar ; mais l'œuvre, dérangée par des troubles, avait été mal conduite, et Djihangîr la fit démolir. — La miniature a été un art très florissant à l'époque d'Akbar.

Page 71.— Autre édition des mémoires de **Djihangîr** : A. Rogers, *Memoirs of Jahangir*, edited by H. Beveridge, vol. I, 1909 ; vol. II, 1914. — L'empereur Mongol *Humayoun* a aussi laissé des Mémoires, mais qui n'ont point été rédigés par lui-même ; ils ont été traduits en anglais : *The Tezkereh al-Vakiat*, or Private Memoirs of the Moghul Emperor Humayum, written in Persian by Jouheir, trad. par le Major C. Stewart, in 4°, 1832.

Page 80.— **Shah Abbâs** et **Shah Nadîr**.—Le voyageur Pietro della Valle a écrit sur Shah Abbâs : *Delle condi-tioni di Abbâs, re di Persia*, Venise 1628 ; histoire tra-duite de l'italien par J. Baudoin, Paris, 1631. — Sur Thamas Kouly Khan : Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, Paris, 1748, 2 vol. — Mirza Nadir, ou Mémoires et aventures du Marquis de Saint-J... — Un autre Shah de Perse, *Shah Thamas*, a laissé des Mémoires ; V. *The Memoirs of Shah Tahmasp, King of Persia*, un article de H. Beveridge, dans *The Asiatic Review*, 15 mai 1914.

Chapitre III.—Sur les **historiens arabes** en général, V. F. Wustenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke*, Gottingen, 1882-1883.

Page 157. — **Soyouti.** — Son histoire des Khalifes *tarîkh el-Kholafa*, très répandue en Orient, a été tra-duite en anglais. *History of the Caliphs*, de Jelaluddîn as-Suyuti, trad. par H. S. Jarrett, Calcutta, 1881. Du même : *The history of the temple of Jerusalem translated from the Arabic Ms. of the Imam Jalal ad-Dîn al-Siuti*, avec notes et dissertations, par J. Reynolds, Londres, 1836, dans la collection *Oriental translation fund.*

Page 158. — Nous devons ici rendre hommage aux grands travaux d'Amari sur les Musulmans de Sicile, de Ed. Saavedra et Don Francisco Codera sur les Musulmans d'Espagne. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia,* 3 vol. Florence, 1854-1868.

Chapitre V. — **Histoire des Mongols.** — Comme ouvrages européens : H. Howorth, *History of the Mongols from the* 9th *to the* 19th *century,* 3 tomes en 4 vol., Londres, 1876-1888. Le t. III contient l'histoire des Mongols de la Perse. — Le Baron C. d'Ohsson, *Histoire des Mongols depuis Tchinguiz Khan jusqu'à Timour Bey ou Tamerlan,* Amsterdam, 1852, 4 vol. — Ouvrages anciens : M. de Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols et des autres Tartares occidentaux,* 4 tomes en 5 vol., Paris, 1756-1758. — Pétis de La Croix, *Histoire du Grand Genghizcan,* premier empereur des anciens Mogols et Tartares, traduite et compilée de plusieurs auteurs orientaux et de voyageurs européens. 1 vol., Paris, 1711. Cet ouvrage a été traduit en anglais, 1722.

Page 230. — **Sa'd ud-Dîn.** — Il y a diverses traductions de cet historien : Une en latin par Kerensten, *Saad ed'dini annales turcici usque ad Murad I, turcice et latine* curâ Ad. Kollar de Kerensten, 1 vol., Vienne, 1755 ; une en italien par Bratutti, *Chronica dell'origine e progressi della Casa Ottomana, composta da Saidino .. in lingua turca... tradotta da Vincenzo Bratutti, Raguseo...,*Vienne, 1649, 2 vol. avec portrait. — Galland chez nous en avait fait une traduction française qui est restée inédite en manuscrit à la Bibliothèque Nationale, nos 6074, 6075. — Garcin de Tassy a traduit le morceau sur le siège de Constantinople.

Page 236. — **Na'îma.** — Une partie de son ouvrage a été traduite en anglais : *Annals of the turkish empire from* 1591 *to* 1659 *Ch.* Trad. Chr. Fraser, t. Ier, le seul paru, Londres, 1832.

Page **331.**— **Antar.**— Le Roman d'ʻAntar a été publié au Caire en 32 volumes, 1286 et 1306 (rédaction du Hedjaz), et à Beyrouth en 10 volumes, 1871 (apparemment rédaction d'Alep). Des extraits en ont été publiés en Europe, ainsi par Caussin de Perceval : *Extraits du Roman d'Antar* (texte) à l'usage des élèves de l'Ecole des langues orientales vivantes, Paris, 1841. Lamartine a placé à la suite de son *Voyage en Orient* (1832) quatre *fragments du poème d'Antar* : histoire de Khaled et de Djida ; un court fragment sur Abla ; quelques proverbes tirés du roman ; l'épisode des chevaux Dâhis et Ghabra qui fut cause de la guerre entre les tribus d'Abs et de Fazarah. — Récemment un poète de nationalité syrienne, M. Chekri Ghanem, a écrit en français une tragédie d'ʻAntar, qui a été représentée à l'Odéon à Paris, puis à l'Opéra, avec un grand succès. — L'épisode si dramatique de la mort d'ʻAntar, dont le corps reste debout sur son cheval après qu'il a expiré, et impose encore à l'ennemi, se retrouve dans les proverbes de Méïdani, appliqué à un autre héros. *Arabum Proverbia*, ed. G. Freytag, t. I, p. 400.

Page 335.—**Poésie arabe.**—Victor Hugo a cité quelques fragments des poètes arabes à la suite de ses *Orientales* ; ces extraits servent à établir le contraste entre sa poésie et la leur, plutôt qu'à faire voir qu'il s'en est inspiré. Les images de ces poètes primitifs sont extrêmement précises et minutieuses ; celle du poète moderne sont moins fines, mais plus brillantes et d'un intérêt plus général. Exemples : « La cavale qui m'emporte dans le tumulte a les pieds longs, les crins épars, blanchâtres, se déployant sur son front. Son ongle est comme l'écuelle dans laquelle on donne à manger à un enfant. Il contient une chair compacte et ferme... Sa croupe est comme la pierre du torrent qu'a polie le cours d'une eau rapide ; sa queue est comme le vêtement traînant de l'épouse... Les crins qui flottent sur les côtés de sa tête sont comme les boucles des femmes qui traversent le désert, montées sur des cavales par un jour de vent.. Les poils qui cou-

vrent le bas de ses jambes sont comme des plumes d'aigle noir, qui changent de couleur quand elles se hérissent.. Elle fait des sauts pareils au cours des nuages qui passent sur la vallée sans l'arroser et qui vont se verser sur une autre. »

A mesure qu'on descend dans le temps, on voit la poésie arabe devenir moins aiguisée et moins serrée. plus vague, plus molle, mais peut-être plus lyrique.

ERRATUM

Page 66, ligne 4 ; au lieu de Agram, lire Agra.

TABLE DES MATIÈRES

Etablissements André BRULLIARD. — St-Dizier (Haute-Marne).

GUIDI (I.). L'Arabie antéislamique, 108 pp., in-16, 1921. . . . . 6 fr.

Les royaumes de l'Arabie septentrionale et centrale avant Mahomet — les progrès intellectuels chez les Arabes — les progrès matériels — les Arabes du Sud et l'Abyssinie.

CASANOVA (P.). Mohammed et la fin du monde. Etude critique sur l'Islam primitif, fascicule I, 83 pp., gr. in-8, 1911. . . . . 5 fr.

— Idem, fascicule II : Notes complémentaires (I), pp. 85-167, gr. in-8, 1913. . . . . . 9 fr.

L'ouvrage entier comprendra 3 fascicules.

GOLDZIHER (I.). Le dogme et la loi de l'Islam : histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane, traduction de F. Arin, VIII-315 pp., gr. in-8, 1920. . . 25 fr.

Muhammed et l'Islam — le développement juridique — développement dogmatique — Ascétisme et sufisme — les sectes — formations postérieures.

MAROUZEAU (J.). La linguistique ou science du langage, 189 pp., 2 figures et un tableau, in-12, 1921. . . . . 7 fr. 50

MERCIER (E.). Le code du hobous ou ouakf selon la législation musulmane ; suivi de textes des bons auteurs et de pièces originales, III-175 pp., gr. in-8, 1869. . . . . 15 fr.

JAUSSEN ET SAVIGNAC (RR. PP.). Mission archéologique en Arabie, II : El-'Ela, d'Hégra à Teima, Harrah de Tebouk, 3 parties, gr. in-8, 1914 (paru en 1920). . . . . . . 160 fr.

Publications de la Société des fouilles archéologiques. — Ouvrage publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (fondation Louis de Clercq).

Tome I : *Texte* : Itinéraire et archéologie, xv, 690 pp.

Tome II : *Atlas* : 153 planches et cartes dans un portefeuille.

Tome III : *Supplément* : Les Coutumes des Fuqara, 97 pp.

MONTET (E.). De l'état présent et de l'avenir de l'Islam, six conférences faites au Collège de France en 1910, 159 pp., in-8, 1911. . . . 7 fr. 50

SYRIA. Revue d'Art oriental et d'archéologie, publiée sous le patronage du Haut-Commissaire de la République française en Syrie, TOME I, 4 *fascicules*, 40 planches hors texte, dont 4 en couleurs, 182 figures, 336 pages, gr. in-4, 1920. Le volume achevé. . . . . 80 fr.

Conditions d'abonnement : Paris, 50 fr. — Départements : 54 fr. — Syrie, Pays de Protectorat et Etranger : 58 fr.

Etablissements André BRULLIARD. — Saint-Dizier (Haute-Marne).